This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

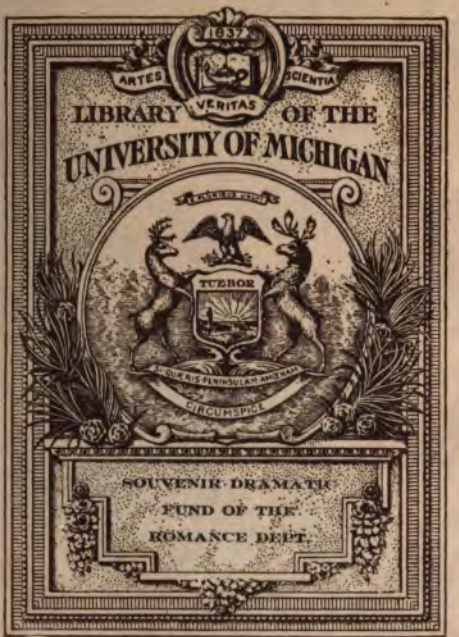
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.

W. Ry = 1812 = 3 Vol:
848
H378
1772

THÉATRE
DE
NOËL LE BRETON,
SIEUR
DE HAUTEROCHE.

NOUVELLE ÉDITION,
Revue & corrigée.

TOME SECOND.

Prix, 9 liv. les trois Volumes, reliés.

A PARIS,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce ſecond Volume.

LE DEUIL, *Comédie en un Acte & en vers.*

CRISPIN MUSICIEN, *Comédie en cinq Actes & en vers.*

LE COCHER SUPPOSÉ, *Comédie en un Acte & en proſe.*

CRISPIN MÉDECIN, *Comédie en trois Actes & en proſe.*

LES APPARENCES TROMPEUSES, *Comédie en trois Actes & en proſe.*

LE DEUIL,

COMÉDIE;

Repréſentée en 1672.

AU LECTEUR.

ON ſaura que j'ai tiré le ſujet de cette Comédie des Contes d'Eutrapel; mais, quand on prendra la peine de les lire, on verra que je n'en ai pris que fort peu de choſe, & qu'il y a beaucoup de mon invention. Je veux pourtant bien qu'on ſache que ce Livre m'en a fourni les premieres idées; & que je me ferois un ſcrupule de n'en pas avertir le Lecteur. J'aurois pu mettre cette Piece en trois Actes, & il ne m'en auroit pas coûté cinquante vers; mais j'ai mieux aimé preſſer un peu les incidens, & donner de la chaleur à l'action, que de la ralentir par le tems qu'il auroit fallu pour les Entractes. Qui peut renfermer dans un ſeul Acte un ſujet avec tous ſes agrémens, n'eſt pas moins ingénieux que celui qui le fait en trois ou en cinq. Un petit tableau doit avoir ſes beautés & ſes perfections, de même qu'un grand, & l'art doit être également obſervé en l'un &

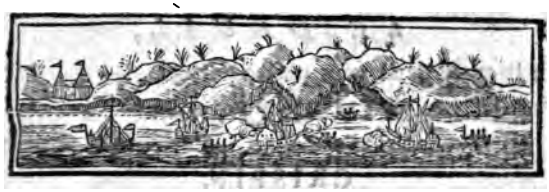
en l'autre. J'entends parler de ces tableaux dignes d'une approbation ſolide, & non pas de ceux qui ſurprennent à l'abord par quelque faux éclat. Ces manieres de tableaux produiſent ſouvent l'effet de ces monſtres qui, par une nouveauté extraordinaire, arrêtent les yeux à leur premier aſpect; mais qui, étant conſidérés de plus près, cauſent du dégoût dans l'ame des perſonnes qui les regardent. Il en eſt de même des Comédies, & je tiens que l'art n'eſt pas moins néceſſaire pour une petite Piece que pour une grande. Les Pieces d'un Acte ou de trois Actes, un peu bien faites, doivent avoir, comme celles de cinq, l'expoſition, le nœud, le dénouement, la vraiſemblance, l'unité de lieu, de tems & d'action, la liaiſon des Scenes, les ſentimens ſuivant la condition des perſonnages, les expreſſions qui leur ſoient convenables, les bienſéances & les caracteres naturels, enfin toutes les parties utiles à la perfection de ces ſortes d'Ouvrages. Je ne ſaurois approuver l'obſtination de ceux qui ſoutiennent que la connoiſſance des ſciences & des arts

ne ſert à rien pour faire une Piece de théâtre on voit bien, par leur raiſonnement, qu'il en ignorent l'excellence; & j'ai peine à croir que, ſans leur ſecours, on puiſſe tourner le choſes dans ce bon goût qui ſatisfait les gen connoiſſans, comme ceux qui ne le ſont pa Si quelqu'un s'aviſe de dire qu'il ſemble qu je veuille prendre ici le parti des petites Co médies contre les grandes, j'ai à lui répond que j'en ſais bien faire la différence, & qu j'en ai fait d'un Acte, de trois Actes & d cinq Actes, qui ont été repréſentées ave aſſez de réuſſite.

ACTEURS.

PIRANTE, Pere de Timante.
TIMANTE, ſon Fils.
JAQUEMIN, Fermier & Receveur de Pirante.
BABET, Fille de Jaquemin.
PERRETTE, Servante de Jaquemin.
CRISPIN, Valet de Timante.
NICODÈME, Serviteur de Jaquemin.
MATHURIN, Valet de la Ferme, Perſonnage muet.

La Scene eſt à un Village à deux lieues de Sens.



LE DEUIL,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

TIMANTE & CRISPIN, *en grand deuil.*

CRISPIN.

PAR ma foi, nous voilà plaiſamment équipés,
Noirs du bas juſqu'en haut, & des mieux encrêpés.
Seriez-vous bien parent d'un.... Faut-il que j'acheve ?
Là, d'un de ces Meſſieurs que l'on rouoit en Greve,
Le jour qu'il vous a plu de partir de Paris ?

TIMANTE.

Maraud !

CRISPIN.

A dire vrai, Monſieur, je ſuis ſurpris.
Votre pere, votre oncle, enfin tout le lignage
Regorge de ſanté, rien ne meurt, dont j'enrage ;
Pas un neveu, pas même un arriere-couſin ;

Et le grand deuil vous plaît à porter ?

TIMANTE, *riant.*

Oui, Criſpin.

CRISPIN.

Vous riez ? Cet habit peut donner de la joie,
Quand une tête à bas laiſſe force monnoie ;
Bon, pour lors : mais, à moins d'une mort de profit,
L'équipage eſt lugubre, & me choque l'eſprit.

TIMANTE.

En d'autres cas encore il peut réjouir l'ame.

CRISPIN.

D'accord, quand un mari fait enterrer ſa femme.
Comme, en ſe mariant, on ſe met en danger
D'avoir, pendant ce nœud, tout le tems d'enrager,
Je crois que, pour guérir cette ſorte de rage,
Il n'eſt rien de meilleur qu'un prompt & doux veuvage.
Mais, ſans moraliſer, Monſieur, venons au point.
Nous arrivons à Sens, où vous n'arrêtez point ;
Vous pouſſez juſqu'au lieu de votre métairie.
D'abord vous deſcendez dans une hotellerie ;
Vous y prenez le deuil, vous m'en équipez, moi,
Qui ne pleure perſonne, & qui ne ſais pourquoi.
Si j'oſe demander à quoi tend ce myſtere,
Vous riez, vous chantez, & vous me faites taire ;
Et, ſans m'expliquer rien, toujours la joie au cœur,
Vous entrez dans la cour de votre Receveur.
Ce noir déguiſement cache au moins quelque choſe ;
Pour la derniere fois, j'en demande la cauſe.

TIMANTE *ſourit.*

CRISPIN.

Allez-vous rire encor ? Bon ſoir, je n'en ſuis plus.

TIMANTE.

Cet habit me vaudra plus de deux mille écus.

CRISPIN.

Deux mille écus ?

TIMANTE.

Oui.

CRISPIN.

Peſte ! Et combien en aurai-je ?
Équipé comme vous, j'ai même privilége ;
Et je ne prétends pas porter le deuil *gratis*.

TIMANTE.

Ta part s'y trouvera.

CRISPIN.

Les merveilleux habits !
Mais, déguiſés ainſi, dans le bois le plus proche,
N'auriez-vous point deſſein de voler quelque coche ?
Qu'en eſt-il ?

TIMANTE.

Moi, voler ! C'eſt perdre la raiſon,
Que....

CRISPIN.

J'entends. Mais, Monſieur, je crains la pendaiſon.
Pour toucher cet argent, çà, que faut-il donc faire ?

TIMANTE.

Pleurer. Sais-tu pleurer ?

CRISPIN.

Moi ? non ; mais je ſais braire :
Cela ſuffira-t-il ?

LE DEUIL,

COMÉDIE;

Repréſentée en 1672.

CRISPIN.

Qu'importe ?
La piece en vaudra mieux, plus elle ſera forte.
Votre pere a bon dos.

TIMANTE.

Il n'entend pas raiſon.
Quel pere ! Il faut aller joindre ma garniſon ;
Je pars ; &, pour tout fruit à mes belles paroles ;
Ayant à m'équiper, j'emporte vingt piſtoles :
Me voilà bien !

CRISPIN.

Auſſi, pour vous en conſoler ;
Sans façon, en bon fils, vous venez le voler.
Mais, quoiqu'en ce deſſein, Monſieur, je vous admire ;
Si votre pere, enfin, s'eſt aviſé d'écrire,
Sa lettre & vos diſcours n'auront aucun rapport ;
Et nous ſerons tondus, ſur cette feinte mort.

TIMANTE.

Au commerce d'écrire avec joie il renonce ;
Il plaint, trois mois entiers, le port d'une réponſe :
Tu vois que, par ſa lettre, il mande à Jaquemin
De ne lui point récrire. Outre cela, Criſpin,
J'ai ſu.... Mais taiſons-nous, quelqu'un vient.

SCENE II.

PERRETTE, BABET, TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN, *à Timante.*

C'Est Perrette; (*bas.*)
Et Madame Babet. La fripponne eſt bien faite,
Monſieur, & vaudroit bien, ſoit dit, ſans faire tort...

TIMANTE, *bas à Criſpin.*

Songe à l'apoplexie, & que mon pere eſt mort.

PERRETTE, *à Babet, regardant Timante.*

Je ne me trompe point, c'eſt notre jeune Maître.

BABET.

Dans un pareil habit, j'ai pu le méconnoître.
Quoi! Timante, c'eſt vous? D'où vient donc ce grand deuil?

TIMANTE, *pleurant.*

Ah, Babet!

BABET.

Criſpin?

CRISPIN, *pleurant.*

Ah!

BABET.

Tous deux la larme à l'œil.

TIMANTE, *pleurant.*

Quel malheur !

PERRETTE, *à Criſpin.*

Apprends-nous quelle perte il a faite.

CRISPIN, *pleurant, à Perrette.*

Son pere....

PERRETTE.

Hé bien ! ſon pere ?

CRISPIN, *pleurant.*

Il eſt gîté, Perrette.
Le pauvre homme ! il m'aimoit, comme ſi.... Mais, enfin,
Dieu veuille avoir ſon ame.

PERRETTE.

Il eſt mort !

BABET.

Quoi ! Criſpin,
Pirante eſt mort !

CRISPIN, *pleurant, à Babet.*

Malgré tout ce qu'on a pu faire,
Il eſt.... Ah !

BABET.

Je l'aimois comme mon propre pere.
(*à Perrette.*)
Soutiens-moi.

(*Elle s'appuie ſur elle.*)

PERRETTE, *à Babet.*

Ce malheur eſt touchant ; mais....

BABET.

Hélas!

CRISPIN, *bas à Timante.*

Que ne la prenez-vous, Monſieur, entre vos bras?
Ses ennuis paſſeroient plutôt.

TIMANTE, *bas à Criſpin.*

Ils m'embarraſſent.

CRISPIN.

Voilà que c'eſt d'avoir des peres qui trépaſſent!

PERRETTE.

Là, revenez à vous: puiſque le mort eſt mort,
Quel remede? & pourquoi s'en affliger ſi fort?

CRISPIN, *à Babet.*

Perrette le prend bien: point de mélancolie.
Les morts ne vivent plus; les pleurer, c'eſt folie.

BABET, *pleurant.*

Il étoit mon parrain; & j'aurois peu de cœur....

TIMANTE, *larmoyant.*

Suffit, Babet; c'eſt trop partager ma douleur.

BABET, *larmoyant.*

Si mes larmes....

PERRETTE.

Par-là, qu'eſt-ce que l'on avance?
Voyez Monſieur; il prend ſon mal en patience.

CRISPIN.

C'eſt qu'il ſait vivre, diable!...

TIMANTE.

Et Monſieur Jaquemin;
Que fait-il ?

PERRETTE.

Tout-à-l'heure il étoit au jardin :
Je m'en vais le chercher ; conſolez-vous enſemble.

SCENE III.

TIMANTE, BABET, CRISPIN.

TIMANTE, *riant.*

HÉ BIEN, Babet ?

BABET.

Hé quoi ! vous riez !

TIMANTE.

Que t'en ſemble ?
Le deuil me ſied-il bien ?

BABET.

Je ne ſais où j'en ſuis.
Oubliez-vous déja... ?

TIMANTE.

Babet, treve d'ennuis ;
Mon pere n'eſt pas mort.

BABET.

Ah ! j'ai lieu de me plaindre ;
Vous me trompez ?

TIMANTE.

Il m'eſt important de le feindre;
Ayant beſoin d'argent, je n'imagine rien
De plus propre à duper & ton pere & le mien.

BABET.

Mais comment penſez-vous...?

TIMANTE.

Ne t'en mets point en peine:
Avec moi ſeulement ſouffre que je t'emmene;
Si tu veux éclater, il faut prendre ce tems.

BABET.

Je pars à l'heure même, & vais coucher à Sens;

TIMANTE.

Seule?

BABET.

Seule; & je dois, par l'ordre de mon pere,
Avec certain parent terminer quelque affaire:
Rendez-vous y; j'y couche; &, là, nous réſoudrons,
Touchant votre deſſein, quel parti nous prendrons.

TIMANTE.

Deux heures de chemin, ſans que l'on t'accompagne!
Je crains....

BABET.

Tout eſt rempli de gens dans la campagne;
Il eſt jour de marché. Je vous quitte. A tantôt.

TIMANTE.

Je ferai mon pouvoir, pour te joindre au plutôt.

BABET.

Je vais partir, avant que mon pere ſurvienne.

SCENE IV.

TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN, *montrant du doigt l'endroit où Babet eſt rentrée.*

MONSIEUR, hem ?

TIMANTE.

Qu'eſt-ce ?

CRISPIN.

Il n'eſt qu'en dira-t-on qui tienne ;
La Babet eſt traitable, & ſe rend ſans façon.

TIMANTE.

Son honneur, avec moi, ne court point de hazard.

CRISPIN.

Bon!
Le moyen !

TIMANTE.

Elle peut....

CRISPIN.

J'entends ; dans le voyage,
La belle, en tout honneur, aura ſoin du bagage.
Quand vous en ſerez las, pour le moins....

TIMANTE.

Maître ſot !

CRISPIN.

Souffrez-moi la Servante, & je ne dirai mot ;

A ces conditions, c'eſt une affaire faite :
Vous emmenez Babet, j'emmenerai Perrette.

TIMANTE.

Ah ! ce n'eſt pas de même.

CRISPIN.

Et pourquoi non ? je crois
Qu'en eſprit, beaux diſcours, vous l'emportez ſur moi ;
Mais, où l'eſprit n'eſt pas tout-à-fait néceſſaire,
Monſieur, ſans vanité, je ſuis aſſez bon frere ;
Et....

TIMANTE.

Pour faire ceſſer tes ſots raiſonnemens,
Apprends qu'à tort tu fais de mauvais jugemens,
Et qu'au ſort de Babet les nœuds de l'hyménée,
Au déçu de mon pere, ont joint ma deſtinée.

CRISPIN.

Vous l'avez épouſée ?

TIMANTE.

Oui.

CRISPIN.

Vous êtes mari ?

TIMANTE.

Depuis plus de ſix mois.

CRISPIN.

Et n'êtes point marri ?

TIMANTE.

Moi ? point du tout.

CRISPIN.

Miracle ! Il ne s'en trouve gueres

De ſi contens que vous de ces ſortes d'affaires :
Auſſi n'êtes-vous pas encor bien marié.

TIMANTE.

Pour bien faire la choſe, on n'a rien oublié :
J'ai pour Babet....

CRISPIN.

D'accord : ne pouvant voir la Belle
Qu'en ſecret rendez-vous, vous n'aimez rien tant qu'elle ;
Mais Babet, aujourd'hui vos plus cheres amours,
Ne ſera plus Babet, quand vous l'aurez toujours.

TIMANTE.

Il faut inceſſamment que ta langue s'égaye.

CRISPIN.

Hazard : gageons, Monſieur ; &, ſi je perds, je paye.
Mais ſon pere ſait-il que...?

TIMANTE.

Non, il n'en ſait rien ;
Car, comme en avarice il ſurpaſſe le mien,
Et qu'un ſou débourſé lui ſemble arracher l'ame,
Sans doute il eût tout fait, pour traverſer ma flamme :
Mais, l'hymen déclaré, tout lui parlant pour moi,
Il faudra bien qu'il chante, ou qu'il diſe pourquoi.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, étant Noble, & de bonne famille,
D'un ſimple Receveur vous épouſez la fille !
Que dira votre pere ?

TIMANTE.

Il s'eſtomaquera,
Fera le difficile, & puis s'appaiſera.

Après tout, Jaquemin, quoiqu'il ſoit ſans naiſſance,
A l'avarice près, eſt homme d'importance :
Il eſt le coq du bourg, connu pour un Créſus,
Et poſſede du moins cinquante mille écus ;
Cela répare aſſez le défaut du rang.

CRISPIN.

Peſte !
Puiſqu'il a tant de bien, il eſt Noble de reſte.
Combien de ſoi-diſans Chevaliers & Marquis
Se targuent ſottement de Nobleſſe à Paris,
Dont, en s'emmarquiſant, la plus haute Nobleſſe
A ſeulement, pour titre, une grande richeſſe !
Sans cela, leur naiſſance eſt baſſe & ſans éclat,
Et leur bien, en un mot, fait tout leur Marquiſat.
Ces gens, au tems qui court, ont beaucoup de confreres :
Mais la chere Babet, elle n'a ſœurs ni freres.

TIMANTE.

Babet eſt fille unique ; & bien d'autres que moi....

CRISPIN.

Bien d'autres ? Quantité tiennent leur quant-à-ſoi ;
Qui, loin de refuſer une affaire ſemblable,
Moyennant force écus, épouſeroient le diable.
Le diable, cependant, doit être roturier ;
Qu'en croyez-vous ?

TIMANTE.

Badin !

CRISPIN.

Je ne ſuis pas ſorcier ;
Ce que j'en dis, Monſieur, n'eſt que par conjecture ;
Mais être grand trompeur, ſent beaucoup la roture :
On dit que c'eſt du diable une perfection.

TIMANTE *ſourit.*

CRISPIN, *continuant.*

D'ailleurs, comme le monde eſt plein d'ambition;
Et ſuivant que chacun par l'argent ſe gouverne,
Si le diable en ces lieux venoit tenir taverne,
Qu'il voulût enrichir ceux qui boiroient chez lui,
La foule ſeroit grande.

TIMANTE.

Il eſt vrai qu'aujourd'hui,
Paſſât-on en vertu les vieux héros de Rome,
Si l'on n'a de l'argent, on n'eſt pas honnête-homme;
Il en faut, pour paroître.

CRISPIN.

Auſſi, pour en avoir,
Il n'eſt reſſort honteux qu'on ne faſſe mouvoir:
Loix, juſtice, équité, pudeur, vertu ſévere,
Par-tout, au plus offrant, on n'attend que l'enchere;
Et je ne ſache point d'honneur ſi bien placé,
Dont on ne vienne à bout, dès qu'on a financé.

SCENE V.

JAQUEMIN, PERRETTE, TIMANTE, CRISPIN.

TIMANTE, *continuant, à Crispin.*

TU crois donc....

CRISPIN, *montrant Jaquemin.*

St.

TIMANTE, *bas à Crispin.*

J'entends ce que tu me veux dire.

CRISPIN, *bas à Timante.*

Songeons à larmoyer; il n'eſt plus tems de rire.

JAQUEMIN, *à Timante.*

Monſieur, que m'apprend-on ?

TIMANTE, *pleurant.*

Ah! Monſieur Jaquemin....

JAQUEMIN, *pleurant.*

Mon pauvre Maître! ah! ah!

TIMANTE, *pleurant.*

Ah!

CRISPIN, *pleurant.*

Hon, hon.

PERRETTE, *pleurant.*

Hin, hin, hin.

CRISPIN, *à Timante.*

Hé! Monſieur, un eſprit de la trempe du vôtre....

TIMANTE.

J'ai tout perdu, Criſpin; tu le ſais mieux qu'un autre.

CRISPIN.

Oui, vous perdez beaucoup; mais, dans un tel malheur,
On doit patiemment ſupporter ſa douleur;
Le Ciel le veut ainſi: lui faire réſiſtance,
C'eſt l'offenſer, Monſieur, & c'eſt lui faire offenſe.
Il eſt vrai, votre pere auroit couru hazard
De vivre plus long-tems, s'il étoit mort plus tard;
Mais quand, par la rigueur.... des ordres qu'il faut ſuivre,
On eſt mort-tout-à-fait.... on ne ſauroit plus vivre.
Conſidérez, d'ailleurs.... que le tems vous fait voir
Que la raiſon....

(*arrachant le mouchoir que Timante tient à ſes yeux.*)

Monſieur, prêtez-moi ce mouchoir;
Je n'y penſe point, ſans....

JAQUEMIN, *pleurant.*

Criſpin me perce l'ame.

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Monſieur.... ah!

TIMANTE.

Ah!

PERRETTE.

Hin, hin.

JAQUEMIN,

JAQUEMIN, *pleurant.*

Quand je perdis ma femme,
Il m'en ſouvient encor....

CRISPIN.

Hé ! Monſieur Jaquemin,
Laiſſez-là votre femme ; elle eſt bien morte.

JAQUEMIN, *pleurant.*

Enfin ;
Il nous faut tous mourir. Je ſuis vieux ; & peut-être....

CRISPIN.

Voulez-vous, par vos pleurs, déſeſpérer mon Maître ?
Comme il ſanglotte ! Au lieu de le ragaillardir,
Vous augmentez ſon mal.

TIMANTE.

Il ne peut s'agrandir.

PERRETTE.

Criſpin a raiſon, &....

JAQUEMIN.

Je le ſais ; mais, Perrette ;
Quand je ſentirois moins la perte que j'ai faite,
Il faudroit, quand d'un Maître on apprend le trépas ;
N'avoir guere d'honneur, pour ne s'affliger pas....
Monſieur Pirante étoit un ami....

CRISPIN.

Laiſſez faire ;
Monſieur eſt honnête-homme, & vaudra bien ſon pere ;
Vous verrez.

JAQUEMIN.

Dieu le veuille !

PERRETTE, *bas à Jaquemin.*

Hé ! là donc, parlez-lui.

JAQUEMIN, *à Timante.*

Nous avons, tous les deux, un grand ſujet d'ennui,
Et, tous deux, nous perdons, ſans y pouvoir que faire,
Moi, Monſieur, un bon Maître, & vous, un brave pere :
Mais, pour m'en conſoler, j'eſpere, en ce malheur,
Que vous vous ſouviendrez de votre ſerviteur.
J'ai ſoixante & deux ans ; &, dès mon plus bas âge,
J'étois de la maiſon.

TIMANTE.

Il faut prendre courage.
Je perds un pere, à qui vous rendiez bien des ſoins ;
Il étoit votre ami, je ne le fuis pas moins.

JAQUEMIN.

Il eſt mort ! quelle perte ! à tous momens j'y penſe ;
Et, tant que je vivrai, j'en aurai ſouvenance.
Voyant qu'en l'autre monde il lui falloit aller,
Ne vous a-t-il pas dit... ?

TIMANTE.

Il eſt mort, ſans parler.

JAQUEMIN.

Sans parler !

TIMANTE.

Le moyen ! quand il eût eu cent vies...

CRISPIN.

Il avoit la valeur de quatre apoplexies.

JAQUEMIN, *redoublant ſa triſteſſe.*

Ah !

TIMANTE.

Quel nouveau chagrin vous rend ſi conſterné ?

JAQUEMIN, *ſe déſeſpérant.*

Ah, Ciel !

TIMANTE.

Qu'avez-vous donc ?

JAQUEMIN.

Me voilà ruiné.

TIMANTE.

Comment ?

JAQUEMIN.

C'eſt qu'en trois fois, Monſieur, j'ai, par avance,
Donné....

CRISPIN.

Vous avez fait des paiemens ſans quittance ?

JAQUEMIN.

Hélas ! oui.

CRISPIN.

Ces paiemens nous ont bien fait ſouffrir.

JAQUEMIN.

Eſt-ce qué...?

CRISPIN.

De frayeur j'en ai penſé mourir.
Allez, ne craignez rien ; on vous en tiendra compte.

JAQUEMIN.

On ſait donc...?

CRISPIN.

Je prenois les eſprits pour un conte !
Mais je ſuis détrompé ; car, pour vos intérêts,
Le pauvre mort nous eſt apparu tout exprès.

JAQUEMIN.

Apparu !

CRISPIN, *montrant ſon Maître.*

Demandez.

TIMANTE.

Sans doute.

JAQUEMIN.

Eſt-il croyable ?

CRISPIN.

Il nous a lutinés ſix jours, comme le diable ;
Tantôt en pigeon blanc, tantôt en chien barbet ;
Tant enfin, qu'ennuyé de s'être contrefait,
Sous ſa propre figure il s'eſt fait reconnoître ;
Et, me ſerrant le bras : « Criſpin, connois ton Maître !
(M'a-t-il dit.) » vous, mon fils, n'ayez aucune peur.
(A-t-il continué, s'adreſſant à Monſieur.)
» Du Seigneur Jaquemin je viens vous dire comme
» J'ai reçu, ſans quittance, en pluſieurs fois, la ſomme...

JAQUEMIN.

Combien ? n'a-t-il pas dit, Monſieur, huit cents écus ?

TIMANTE.

Autant.

JAQUEMIN, *à Timante.*

J'ai fait tenir quelque choſe de plus ;
Mais n'importe. Il faut donc, s'il vous plaît, me déduire...

TIMANTE, *à Jaquemin.*

Il ſuffit que le mort ſoit venu m'en inſtruire;
Cela vaut fait.

JAQUEMIN.

Voyez! avec les gens de bien;
On a beau hazarder, on ne perd jamais rien.

CRISPIN.

Le défunt, quoiqu'avare, avoit l'ame auſſi ronde.

JAQUEMIN.

Le pauvre homme! être exprès venu de l'autre monde!
Quelle peine!

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Pour vous, s'il eût été beſoin;
Il ſeroit bien encor revenu de plus loin.
Poſſible, s'il voyoit, s'agiſſant de finance,
Que mon Maître n'eût pas fort bonne conſcience
Il pourroit, pour ôter tout ſujet d'embarras,
Venir juſques chez vous.

JAQUEMIN.

Ah! qu'il n'y vienne pas.

CRISPIN.

Il vous apporteroit un acquit.

JAQUEMIN.

Je l'en quitte.

PERRETTE.

Il eſt aſſez de morts à qui rendre viſite;
Qu'il les voie; &, pour nous, qu'il nous laiſſe en repos.

TIMANTE.

Non, il n'y viendra pas: mais changeons de propos.

Vos paiemens ſans acquit n'ont rien que je conteſte.

JAQUEMIN.

Cela déduit, je dois ſix cents Louis de reſte :
Il vous les faut compter. Mais, Monſieur, tous les ans,
Je paye, à jour nommé, juſqu'à neuf mille francs ;
C'eſt trop : le bail finit, il en faudroit rabattre.

TIMANTE.

Vous vous raillez.

JAQUEMIN.

Monſieur, depuis ſoixante-quatre,
C'eſt miſere, & les grains ſont de nulle valeur.

CRISPIN, *à Timante.*

L'avarice ne peut que vous porter malheur ;
Il faut que chacun vive, &c....

JAQUEMIN, *bas à Criſpin.*

Parle, & je te donne....

CRISPIN, *à Timante, haut.*

Monſieur le Receveur ne veut tromper perſonne ;
S'il y trouvoit ſon compte, il ne le diroit pas.

JAQUEMIN, *à Timante.*

Si vous ſaviez, Monſieur, comme on fait peu de cas....

TIMANTE.

On ne refuſe guere une premiere grace.

CRISPIN.

Rabattez mille francs.

TIMANTE.

Non : pour la moitié, paſſe ;

Je l'accorde.

CRISPIN.

A donner, mon cœur va le galop.

JAQUEMIN.

Monſieur, les mille francs n'auroient point été trop;
Mais, ſi j'y perds encore, ayant un ſi bon Maître,
J'eſpere....

TIMANTE.

Avec le tems, je me ferai connoître;
Mais je veux cent Louis de pot de vin.

JAQUEMIN.

Comment!
Cent Louis!

TIMANTE.

Vous peut-on traiter plus doucement?

JAQUEMIN.

Mais....

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Monſieur Jaquemin, là....

JAQUEMIN, *à Criſpin.*

Quoi?

CRISPIN.

Point de querelle.
Voulez-vous diſputer, pour une bagatelle?
Monſieur eſt raiſonnable; il vous aime: en neuf ans,
Songez qu'il vous remet près de cinq mille francs:
Tant pour ſa garniſon, que pour d'autres affaires,
Il a beſoin d'argent.

JAQUEMIN.

Voyons donc les Notaires.

(*à Timante.*)
Monſieur, vous voulez bien que nous allions à Sens?

TIMANTE.

Quoi! pour renouveller votre bail? J'y conſens:
Mais la mort de mon pere à tant de ſoins m'engage;
Que, ne pouvant tarder ici de ce voyage,
Je vous vais ſeulement ſigner que je promets
De vous faire, par an, cinq cents francs de rabais;
Il ne faut qu'au vieux bail ajouter cette clauſe.

JAQUEMIN.

Je vais querir l'argent; entrez.

TIMANTE.

Non, & pour cauſe;
Nous ſommes, pour cela, fort bien dans cette cour.
Du défunt autrefois ces lieux étoient l'amour;
Et, dans l'accablement où ſa perte me plonge,
Je n'y ſaurois entrer, ſans....

JAQUEMIN, *s'affligeant.*

Monſieur, quand j'y ſonge....

CRISPIN.

Que c'étoit un brave homme!

JAQUEMIN.

Oui, ſans doute, Criſpin!

CRISPIN, *montrant ſon Maître.*

Ne pleurez plus; ſongez....

JAQUEMIN, *s'en allant.*

J'entends. Oh! Mathurin!
Perrette, promptement qu'il apporte une table.

PERRETTE *entre dans la maiſon.*

SCENE VI.

TIMANTE, JAQUEMIN, CRISPIN.

CRISPIN, *allant après Jaquemin.*

MONSIEUR le Receveur, je ſuis un pauvre diable;
Souvenez-vous de moi; j'ai parlé comme il faut.

SCENE VII.

TIMANTE, CRISPIN.

CRISPIN.

TOUT va bien, Monſieur.

TIMANTE.

Oui: délogeons au plutôt;
Cours à l'hotellerie; &, pour partir ſur l'heure,
Fais brider nos chevaux.

CRISPIN.

Mais, ſi je ne demeure,
Ma part du pot de vin....

TIMANTE.

Tu reviendras après;

SCENE VIII.

PERRETTE, MATHURIN, TIMANTE, CRISPIN.

MATHURIN *apporte une table, un ſiége, du papier, une écritoire, & rentre dans la maiſon.*

SCENE IX.

PERRETTE, TIMANTE, CRISPIN.

PERRETTE, *à Timante.*

JE m'en vais avoir peur de tous les chiens barbets :
Je viens d'en voir un, là, plus grand qu'à l'ordinaire,
Que je croyois qui fût l'ame de votre pere ;
Le ſang m'a remué juſqu'au fin bout des doigts.
Vous eſt-il apparu de jour ?

TIMANTE.

Cinq ou ſix fois.

PERRETTE.

De quel poil ?

CRISPIN.

Il étoit roux-gris.

PERRETTE.

C'eſt lui, peut-être.

Vas voir ſi tu pourras, Criſpin, le reconnoître ;
Il eſt dans la cuiſine.

CRISPIN.

A-t-il le nez camus ?

PERRETTE.

Hé...?

TIMANTE, *à Criſpin.*

Cours où je t'envoie, & ne raiſonne plus.

CRISPIN *ſort.*

SCENE X.

TIMANTE, PERRETTE.

TIMANTE.

BABET eſt donc partie ?

PERRETTE.

Oui, Monſieur ; & ſon pere
Lui fait faire un voyage aſſez peu néceſſaire :
Je crois qu'elle en enrage.

TIMANTE.

Et d'où vient ?

PERRETTE.

Entre nous,
Il faut qu'elle ait, Monſieur, quelque choſe pour vous.
Elle me dit ſouvent que vous êtes ſi ſage,
Si rempli de bonté, ſi diſcret, que je gage.....

SCENE XI.

JAQUEMIN, PERRETTE, TIMANTE.

JAQUEMIN, *une bourſe à la main, à Timante.*

CETTE bourſe a, Monſieur, de quoi vous contenter;
Sept cents Louis.... Voyons ſi....

TIMANTE, *à Jaquemin.*

Je prends ſans compter.

JAQUEMIN.

Ils ſont en petits lots, roulés tous par cinquante;
Hors ceux du pot-de-vin, qui, contre mon attente,
Vont, en vous les donnant, me réduire à l'emprunt;
Je les tenois tout prêts pour le pauvre défunt.

TIMANTE.

Eh! vous n'en manquez pas.

JAQUEMIN.

Chacun ſait ſes affaires.
Monſieur, au tems qu'il eſt, on n'en amaſſe gueres.
Voici le bail.

TIMANTE.

Donnez. Quatre lignes au bas,
Attendant mon retour, vaudront mille contrats.
(*Il va écrire ſur la table.*)

JAQUEMIN.

Perrette, que je perds, à la mort de Pirante!

être mort, ſans le voir!

PERRETTE.

Oui, la choſe eſt touchante!
Mais, Monſieur, je crains bien qu'il revienne céans:
Un certain grand Barbet que j'ai vu là-dedans....

TIMANTE, *achevant d'écrire.*

« Fait ce.... 1673. TIMANTE »

(*Il remet le bail à Jaquemin.*)

JAQUEMIN *lit haut la clauſe.*

« J'Ai ſouſſigné confeſſe avoir reçu de Monſieur Jaquemin, la ſomme de ſix mille ſix cents livres, » qui, jointes à deux mille quatre cents livres qu'il » avoit payées à feu mon pere ſans quittance, l'acquittent de l'année échue à Pâques dernier. Plus, » j'ai reçu cent Louis d'or, pour le pot-de-vin du » nouveau bail, que je m'oblige de lui paſſer devant » les Notaires toutes fois & quantes, aux mêmes » clauſes & conditions de celui-ci, à la réſerve du » prix, qui ne ſera à l'avenir que de huit mille cinq » cents livres. Fait ce .... mil ſix cent ſoixante & » treize. TIMANTE ».

TIMANTE, *à Jaquemin.*

En eſt-ce aſſez?

JAQUEMIN.

C'eſt plus qu'il n'étoit néceſſaire.
Chacun, ainſi que vous, n'eſt pas fils de ſon pere.
De l'air dont, ſur le champ, vous dreſſez un acquit,
On voit bien qu'il vous a fait part de ſon eſprit.
J'ai peine à croire encor qu'il ſoit mort.

TIMANTE.

Je vous quitte ;
Plus je ſuis avec vous, plus ma douleur s'irrite.
Adieu : vous me verrez, avant qu'il ſoit un mois.
Toi, Perrette, viens çà. Songe à moi quelquefois.
(*lui donnant deux piſtoles.*)
Tiens ; &, ſi Nicodême un jour te prend pour femme ;
Crois....

PERRETTE, *à Timante.*

Vous aurez, Monſieur, tout pouvoir.

JAQUEMIN.

La bonne ame !
Au moins, ne partez pas, ſans m'envoyer Criſpin.

TIMANTE.

Il viendra vous trouver.

JAQUEMIN.

Qu'il vienne ; car, enfin,
Il eſt bon que chacun ſoit content.

SCENE XII.

PERRETTE, JAQUEMIN.

PERRETTE.

NOTRE Maître,
Le brave jeune homme! Ah! quand je l'ai vu paroître,
J'ai bien cru qu'il avoit pour nous un bon deſſein.

JAQUEMIN.

C'eſt ſon pere tout fait.

PERRETTE.

Fi! c'étoit un vilain;
Un ladre.

JAQUEMIN.

Il ne faut pas appeller vilainie,
Ce que les gens ſenſés nomment économie:
La différence eſt grande; & quiconque dira
Que Pirante....

PERRETTE.

Il étoit tout ce qu'il vous plaira;
Mais il ne m'a jamais donné la moindre choſe.
A propos de donner, (car il faut que je cauſe,
Et qu'au moins une fois je décharge mon cœur;)
Quand il faut deſſerrer, vous avez belle peur.
Depuis ſix ans entiers que votre femme eſt morte,
Le faix eſt lourd, & c'eſt Perrette qui le porte:
Aux champs, comme à la ville, ai-je quelque repos?
Je ne recule à rien; tout tombe ſur mon dos:
Quels biens m'avez-vous faits?

JAQUEMIN.

Perrette, patience;
Tout vient, avec le tems : j'ai de la conſcience ;
Et, dans mon teſtament, tu verras....

PERRETTE.

Juſtement!
Me voilà bien chanceuſe, avec ſon teſtament !
Des avaricieux c'eſt l'excuſe ordinaire ;
Ils donnent tout leur bien, quand ils n'en ont que faire!
Vos écus, dont l'amas vous eſt encor ſi doux,
Voulez-vous point les faire enterrer avec vous ?
Franchement, je m'en laſſe ; &, pour toutes mes peines,
Je mériterois bien qu'aux foires, aux étrennes,
Vous ouvriſſiez la bourſe. Un homme veuf, à Sens,
Me fait, pour le ſervir, preſſer depuis long-tems :
Si je vous veux quitter, il m'offre de bons gages.

JAQUEMIN.

Tais-toi ; je t'aurois fait de plus grands avantages ;
Si je n'avois pas craint de faire babiller :
Mais Babet au plutôt ſe doit faire habiller ;
En achetant pour elle, il faut qu'elle te donne....
Car, vois-tu ! j'aime mieux, de peur qu'on me ſoupçonne....

PERRETTE.

Que ſoupçonneroit-on, à ſoixante & cinq ans ?

JAQUEMIN.

Il s'en faut quelque choſe ; &....

PERRETTE.

Chacun a ſon tems ;
Le vôtre eſt fait. Pour elle, un mari, ce me ſemble,
Lui viendroit bien à point ; ils vivroient bien enſemble.

JAQUEMIN.

A ſon âge, un mari !

PERRETTE.

Quoi ! vous vous effrayez ?

JAQUEMIN.

Elle n'a que vingt ans ; c'eſt un enfant.

PERRETTE.

Voyez

Qu'il en meurt tous les jours, faute d'âge !

JAQUEMIN.

Es-tu folle ?

La marier !

SCENE XIII.

PERRETTE, JAQUEMIN, PIRANTE.

PERRETTE, *appercevant Pirante, & tirant Jaquemin par le bras, voulant fuir.*

MONSIEUR ! Ah ! je perds la parole ; Miſéricorde !

JAQUEMIN.

Qu'eſt-ce ? où vas-tu ?

PERRETTE.

Le lutin ! (*en s'enfuyant.*) Ah !

SCENE XIV.

PIRANTE, JAQUEMIN.

JAQUEMIN, *revenant ſur le bord du théâtre.*

QUE veut-elle dire ?

PIRANTE, *frappant ſur l'épaule de Jaquemin.*

Ho ! Monſieur Jaquemin !

JAQUEMIN, *s'enfuyant avec précipitation.*

A l'aide !

SCENE XV.

PIRANTE, *ſeul.*

EN me voyant, s'écrier de la ſorte !
Fuir, ſans vouloir m'entendre, & me fermer la porte !
Suis-je peſtiféré ? Que veut dire ceci ?
Mais quelqu'un de ſes gens m'en peut rendre éclairci ;
L'un d'eux vient à propos.

SCENE XVI.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *venant avec une grande fourche de bois ſur ſon épaule, & chantant cette chanſon, ſur le chant :*

Un & deux & trois & quatre & cinq & ſix,
Sept & huit & neuf & dix,
Onze & douze & treize,
Quatorze & quinze & ſeize.

Blaise, en revenant des champs,
Tout dandinant,
Il trouvit la femme à Jean,
Et puis ils s'en furent
Dans une maſure.

Un Vigneron, près de là,
Voyant cela,
Leur dit : Que faites-vous là ?
A quoi répond Blaiſe :
Je nous fons bien aiſe.

PIRANTE, *abordant Nicodème.*

Dieu te gard', Nicodème.

NICODÈME.

Bonjour, Monſieu Pirante. Ah ! c'eſt donc vous ?

PIRANTE.

Moi-même

NICODÈME.

Vous me voyez joyeux, toujours bon appétit!

PIRANTE.

L'appétit & la joie entretiennent l'eſprit.

NICODÈME.

J'aime à rire, à chanter, à me bailler carriere;
Et j'ai toujours été bâti de la magniere.
Vous êtes bien gaillard?

PIRANTE.

Oui, je me porte bien.

NICODÈME.

Quand j'avons la ſanté, je ne manquons de rien:
Morgué! c'eſt un grand point.

PIRANTE.

Il eſt vrai. Mais ton Maître,
Comment eſt-il?

NICODÈME.

Comment? il eſt comme il doit être;
Toujours bien eſſoufflé, quand il marche.

PIRANTE.

A-t-il eu
Quelque mal violent?

NICODÈME.

Pourquoi?

PIRANTE.

Quand il m'a vu;
Il s'eſt mis à crier d'un ton épouvantable,
Et n'auroit pas mieux fui, s'il avoit vu le diable.
Eſt-il devenu fou?

NICODÈME.

Peſte! il n'eſt pas ſi ſot:
Tout vieux barbon qu'il eſt, il dit encor le mot:
C'eſt un brave homme.

PIRANTE.

Mais par quelle extravagance,
Criant tout haut à l'aide, a-t-il fui ma préſence?
Il eſt donc poſſédé?

NICODÈME.

Vous vous gauſſez de nous:
Bon! s'enfuir! hier encore il nous parloit de vous;
But à votre ſanté, juſqu'à parte d'haleine,
Nous dit qu'vous viendriez poſſible dans quinzaine.

PIRANTE.

Oui; je l'avois écrit.

NICODÈME.

Hé bien donc!

PIRANTE.

Mais, depuis
J'ai changé de deſſein.

NICODÈME.

Je vas faire ouvrir l'huis;
Et, quand il vous varra....

PIRANTE.

Je te dis, Nicodème,
Qu'il m'a vu, reconnu.

NICODÈME.

C'eſt queuque ſtratagème;
Car il n'étoit pas fou, quand j'avons déjeûné.

Lui-même dans ces champs il m'a là-bas mené :
Depuis, je ne dis pas : mais j'allons voir.
(*frappant à la porte.*)
Parrette !

SCENE XVII.

PERRETTE, PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en dedans.*

QUI frappe ?

NICODÈME.

Nicodème. Ouvre.

PERRETTE, *ouvrant la porte, & voyant Pirante, la referme, en disant :*

Ah !

SCENE XVIII.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME.

COMME on nous traite !
Alle a le diable au corps.

PIRANTE.

Tu vois si j'ai raison.

NICODÈME.

Oh ! pargué ! j'entrerons pourtant dans la maiſon.
(*Il frappe.*)
Ouvre.

PIRANTE.

Le mal du Maître a gagné la Servante.

SCENE XIX.

PERRETTE, *dans la maiſon*, PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en dedans.*

QUi heurte ?

NICODÈME, *à Perrette.*

Nicodème, avec Monſieur Pirante ;
Il vient voir notre Maître.

PERRETTE, *en dedans.*

Hélas ! c'eſt fait de toi,
Nicodème, s'il faut qu'il te touche.

NICODÈME.

Et pourquoi ?

PERRETTE, *en dedans.*

Monſieur Pirante eſt mort, on en a la nouvelle ;
Ce n'eſt que ſon eſprit qui revient.

PIRANTE.

Que dit-elle ?

NICODÈME, *à Pirante.*

Al dit qu'ous êtes mort, & que c'eſt votre eſprit
Qui me parle : pourquoi ne me l'avoir pas dit ?
Vous avez tort.

PIRANTE.

Jamais fut-il rien de ſemblable ?
Quoi ! Nicodème, on veut....

NICODÈME.

Vous êtes mort ; au diable !

PIRANTE.

Mais, ſi....

NICODÈME, *lui préſentant ſa fourche.*

N'approchez pas ; palſangué ! voyez-vous ?
Je vous enfourcherions par le chignon du cou.
Adieu.

PIRANTE.

Tu ne vois pas la piece qui t'eſt faite ?
Je ſerois mort !

NICODÈME.

Oui, vous. N'eſt-il pas vrai, Perrette,
Que tu dis qu'il eſt mort ?

PERRETTE, *en dedans.*

Il l'eſt plus de ſix fois ;
Ce n'eſt que ſon fantôme à préſent que tu vois.
Garde qu'il ne t'approche, & qu'il ne te ſecoue :
Le moindre de ſes doigts....

SCENE

SCENE XX.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *lui montrant ſa fourche.*

AH! margué! qu'il s'y joue;
Il varra.

PIRANTE.

Nicodème!

NICODÈME.

Oh! je ne voulons point
Être aveuc les fantoms: on ſait, s'il vient à point,
Comme ils traitont les gens, quand ils trouvont leur belle.
Tatigué! queus malins!

PIRANTE.

La folie eſt nouvelle.

NICODÈME.

Je ne vous charchons point; laiſſez-nous en repos.

PIRANTE.

Laiſſe-moi ſeulement te dire quatre mots;
C'eſt peu de choſe.

NICODÈME.

Hé bien! ſi votre ame eſt en peine,
Parlez; j'irons, pour vous, courir la pretantaine:
Mais, morgué! ſans façon, n'approchez que de loin.

PIRANTE.

Le jugement peut-il te manquer au beſoin ?
Je n'ai rien de changé ; tu le vois, Nicodème.
Je parle, marche, agis : les morts ſont-ils de même ?
Jamais....

NICODÈME.

Oh ! palſangué ! vous m'en contez bien là !
Avons-je été morts, nous, pour ſavoir tout cela ?
C'eſt bien philoſophé !

PIRANTE.

Du moins, fais que ton Maître,
Pour m'entendre un moment, ſe mette à la fenêtre ;
Je ſerai ſatisfait.

NICODÈME.

Il y viendra fort bien ;
Pourquoi non ? Quand on a du cœur, on ne craint rien.
Parrette !

SCENE XXI.

PERRETTE, *dans la maiſon*, PIRANTE, NICODÈME.

PERRETTE, *en-dedans.*

Eſt-il parti, Nicodème ?

NICODÈME, *à Perrette.*

Lui ? voire ;
Je lui dis qu'il eſt mort ; mais il n'en veut rien croire ;

Et je ne li ſaurois faire entendre raiſon.
Notre Maître eſt-il là ? Morgué ! je tiendrai bon :
Qu'il vienne à la fenêtre ; avec ma fourche ſeule,
Si l'eſprit fait un pas, je li ſangle la gueule.

SCENE XXII.

PIRANTE, NICODÈME.

PIRANTE.

MAis tu me crois donc mort ?

NICODÈME.

Oui, pargué ! je le crois.

PIRANTE.

Tu peux t'en éclaircir ; approche, touche-moi.

NICODÈME.

Tarigué ! je n'ai garde ; on voit, à votre face,
Que d'un homme enterré vous avez la grimace.

SCENE XXIII.

JAQUEMIN, PIRANTE, NICODÈME.

JAQUEMIN, *à la fenêtre.*

(à Pirante.)

IL faut me hazarder. On me l'avoit bien dit;
Que vous pourriez venir m'apporter un acquit:
Mais des huit cents écus je ne ſuis plus en peine;
On m'en a tenu compte, & votre crainte eſt vaine.
Allez; puiſſe votre ame avoir un plein repos.

PIRANTE.

De quoi me parlez-vous? Je ſuis de chair & d'os;
Voyez-moi bien; je vis. Qui vous rend ſi crédule,
Que de vous entêter d'un conte ridicule?
A votre âge, êtes-vous de ſi légere foi,
Et voit-on bien des morts qui parlent comme moi?

JAQUEMIN.

On diroit, en effet, que vous êtes en vie.
Seriez-vous échappé de votre apoplexie?
Ou ſi, quand on eſt mort, on peut reſſuſciter?
Car Monſieur votre fils, que je viens de quitter,
Et qui porte un grand deuil, lui-même a pris la peine
De venir m'annoncer....

PIRANTE, *s'avançant.*

Quoi! mon fils....

NICODÈME, *préſentant ſa fourche à Pirante.*

Ah! morguenne!

N'avancez point.

JAQUEMIN.

Tout beau, Nicodème! j'entends
Qu'on reſpecte Monſieur.

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Morgué! c'eſt perdre tems.
Deſcendez, ſans rien craindre, ou bien qu'il ſe retire.
Son fantôme n'eſt pas ſi diable qu'on veut dire;
Je ne vois rien en lui qu'on ne voye à chacun:
S'il fait trop le méchant, je ſerons deux contre un.

PIRANTE.

Nicodème a raiſon; pourquoi tant de foibleſſe?

JAQUEMIN.

Enfin, j'ouvre les yeux, & vois qu'on m'a fait piece.
Je deſcends.

SCENE XXIV.

PIRANTE, NICODÈME.

NICODÈME, *à Pirante.*

VOus voyez qu'ous êtes ſatisfait:
Mais point de trahiſon; car, franchement, tout net;
Fuſſiez-vous un Satan....

PIRANTE.

Ne crains rien, Nicodème.

SCENE XXV.

JAQUEMIN, PIRANTE, NICODÈME.

JAQUEMIN, *tremblant, à Pirante.*

AH! Monſieur....

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Point de peur, & ne ſoyez point blême.

JAQUEMIN, *à Pirante.*

Votre fils, par ſon deuil, a trop ſu me duper,
Et n'a feint votre mort, qu'afin de m'attraper.
Comme à votre héritier, après ce coup funeſte,
Trouvant que je devois ſix cents Louis de reſte,
Je viens préſentement de les compter....

PIRANTE, *à Jaquemin.*

A lui?

JAQUEMIN.

A lui-même: voyez ſon acquit d'aujourd'hui.

PIRANTE.

Nous fourber l'un & l'autre avec tant d'impudence!
Peut-être il n'eſt pas loin; vite, allons....

JAQUEMIN.

Patience;
Nous en aurons raiſon. J'attends ici Criſpin;
Entrez, pour un moment, là-dedans.

PIRANTE.

Le coquin!

SCENE XXVI.

PIRANTE, JAQUEMIN, PERRETTE, NICODÈME.

PERRETTE, *à Pirante.*

VOus n'êtes donc pas mort, Monsieur?

PIRANTE.

L'effronterie!
Prendre le deuil!

PIRANTE *entre dans la maison.*

SCENE XXVII.

JAQUEMIN, PERRETTE, NICODÈME.

NICODÈME.

VOyez, avec leur polexie!

PERRETTE.

Ils ne se doutoient pas qu'il en fût revenu.

SCENE XXVIII.

PERRETTE, NICODÈME, CRISPIN, JAQUEMIN.

NICODÈME, *à Criſpin, allant au-devant de lui.*

MORGUÉ! comm' te v'là fait! Qui t'airet reconnu? Queul habit!

CRISPIN, *à Nicodème.*

Tout un an, il faut être de même;
Notre vieux Maître eſt mort, mon pauvre Nicodème.

NICODÈME.

Hé! ne devoit-il pas s'empêcher de mourir?
En ſa place, morgué! je m'aurois fait guarir.

CRISPIN.

Mais tu ſais qu'à la mort il n'eſt point de remede.

NICODÈME.

Morgué! j'appellerois vingt ſorciers à mon aide,
Plutôt que de mourir.

CRISPIN.

Fort bien; mais il eſt mort.

NICODÈME.

Tant pis pour lui.

JAQUEMIN.

Criſpin, viens çà: je craignois fort
Qu'on ne te fit partir, ſans que je te reviſſe.

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Ah! je ſuis, pour cela, trop à votre ſervice.

JAQUEMIN.

C'eſt à toi que je dois le rabais qu'on m'a fait;
Il étoit juſte auſſi de m'en faire.

CRISPIN.

En effet;
Payer neuf mille francs, c'étoit trop.

JAQUEMIN.

Ton ſalaire
Eſt tout prêt.

CRISPIN.

Oh! Monſieur....

JAQUEMIN.

Mais ſi tu pouvois faire
Que, de huit mille francs, toujours prêts à compter,
Ton Maître, à l'avenir, voulût ſe contenter;
Je donnerois encor cent Louis tout-à-l'heure.

CRISPIN.

Il faut lui propoſer : attendez-moi.

(*Il va pour s'en aller.*)

JAQUEMIN, *le retenant.*

Demeure:
Puiſqu'il n'eſt pas parti, je veux t'accompagner.

CRISPIN.

Venez; avecque lui vous pouvez tout gagner.

SCENE XXIX, *& derniere.*

JAQUEMIN, CRISPIN, PERRETTE, NICODÈME; PIRANTE, *écoutant derriere.*

CRISPIN, *continuant.*

IL ne reſſemble point à ſon vilain de pere;
C'étoit un franc avare, un vrai prône-miſere;
Et, s'il ne ſe fût point aviſé de mourir,
Sa léſinante humeur nous eût bien fait ſouffrir.

JAQUEMIN.

Tu le pleurois pourtant tout-à-l'heure.

CRISPIN.

Sans doute;
Il falloit bien pleurer; qu'eſt-ce que cela coûte?
Quoique, pour notre joie, il ſoit mort un peu tard,
C'eſt toujours être mort.

PIRANTE, *à Criſpin, le prenant au collet.*

Ah! je te tiens, pendard!

CRISPIN, *feignant d'avoir peur.*

Au ſecours!

PIRANTE.

Tu me crains; je ſuis donc mort?

PERRETTE, *à Criſpin.*

Courage;
Dis que c'eſt ſon eſprit qui revient.

CRISPIN.

Ah ! j'enrage.

NICODÈME, *à Crispin.*

As-tu peur du fantôme, & n'oses-tu parler ?

PIRANTE.

Tu me fais donc mourir, afin de me voler,
Scélérat ?

NICODÈME.

Là, réponds.

PIRANTE.

Ah ! je te ferai pendre.

CRISPIN.

Monsieur, n'en faites rien ; je vais vous tout apprendre.
Pour tirer votre argent de Monsieur Jaquemin,
Votre fils avec lui m'a fait jouer au fin ;
Mais j'ai plus à vous dire. Il s'est, à la fourdine,
Marié depuis peu.

PIRANTE.

Le traître me ruine.
Quelque gueuse l'aura fait prendre sur le fait !
Qu'a-t-il donc épousé ? qui ?

CRISPIN.

Madame Babet.

JAQUEMIN, *à Crispin.*

Ma fille ?

CRISPIN, *à Jaquemin.*

Votre fille.

JAQUEMIN.

Au déçu de son pere ?

L'effrontée !

PERRETTE, *à Jaquemin.*

Il l'aimoit, il l'épouſe ; que faire ?

JAQUEMIN, *à Perrette.*

Tu l'as donc ſu ?

PERRETTE.

Moi ? non : mais, enfin, quand les gens....

PIRANTE.

Qu'on la faſſe venir.

CRISPIN, *à Pirante.*

Elle eſt allée à Sens :
Mon Maître l'y doit joindre ; &, de-là, ce me ſemble,
Ils ſe ſont dit le mot, pour s'en aller enſemble.

JAQUEMIN, *à Pirante.*

Monſieur, je ſuis fâché....

PIRANTE.

Non, Monſieur Jaquemin ;
Ce peut être une fourbe, il en faut voir la fin.
(*à Criſpin.*)
Mon fils t'attend ?

CRISPIN.

Monſieur, il eſt au Mouton rouge ;
Je m'en vais l'avertir, ſi vous voulez.

PIRANTE.

(*à Jaquemin.*) Ne bouge.
Il faut l'aller ſurprendre ; &, s'il eſt marié,
Babet eſt ma filleule, il eſt juſtifié :
Elle mérite aſſez d'entrer dans ma famille.
Allons.

JAQUEMIN.

Ah! c'eſt, Monſieur, trop d'honneur pour ma fille;

NICODÈME, *à Jaquemin.*

Comme vous êtes riche, il faut....

JAQUEMIN.

Moi, riche? abus!
Je n'ai rien.

NICODÈME.

Eh! morgué! dégaînez vos écus;
A-vous peur, ſous vos pieds, que la tarre vous faille?

JAQUEMIN.

Il faut me laiſſer vivre; après, vaille que vaille!
Si j'ai quelque piſtole, on me la trouvera.

PIRANTE.

Hé! Monſieur Jaquemin, on s'accommodera.
Je voudrois ſeulement que Babet elle-même...!

PERRETTE.

Elle vient de partir: cours après, Nicodème;
Tu la rattraperas.

NICODÈME.

Je vais prendre un cheval!
Laiſſe-moi faire.

CRISPIN.

Enfin, cela ne va pas mal.

PERRETTE, *à Criſpin.*

Tu fais donc trépaſſer les gens, ſans qu'ils le ſachent?

PIRANTE.

Souvent, dans leurs deſſeins, les jeunes gens ſe cachent.
Allons tout éclaircir ; &, ſi l'hymen eſt fait,
Je pardonne à mon fils ; pardonnez à Babet.

FIN.

CRISPIN
MUSICIEN,
COMÉDIE;

Repréſentée en Juillet 1674.

PRÉFACE.

SI l'on doit juger d'une Comédie par ſa réuſſite, j'ai lieu de croire que celle-ci n'eſt pas des plus méchantes. Quarante repréſentations de ſuite, dans la plus mauvaiſe ſaiſon de l'année, me perſuadent aiſément qu'elle n'eſt pas ſans mérite; &, à parler de bonne foi, je penſe qu'un autre, en ma place, auroit peine à ne pas ſe laiſſer aller à cette perſuaſion. Le Public, qui décide ordinairement de ces ſortes d'Ouvrages, a paru fort content de celui-ci : mais, parmi tant de beau monde qui l'eſt venu voir en foule, il s'eſt rencontré de ces Critiques à outrance, qui ne lui ont pas été ſi favorables. Ils ont, ſuivant leur chagrin naturel, condamné pluſieurs endroits de cette Comédie; mais le ſuccès qu'elle a eu, m'a vengé pleinement de la malignité de leur humeur critiquante. J'ai

le plaiſir de voir, malgré eux, que, ſans cabale & ſans aucune brigue, cette Piece s'eſt, d'elle-même, attiré l'eſtime de tout Paris, & que je n'en ſuis obligé qu'à l'équité du Public, & au ſoin de mes Camarades. Ces Meſſieurs les Critiques ont cru donner une grande atteinte à cette Comédie, en faiſant remarquer qu'il y a peu de ſujet; mais je ne vois pas que ce ſoit un grand défaut, ni que cette remarque me ſoit déſavantageuſe. Je ſais comme eux qu'on y trouvera une duplicité d'action; mais je ſais bien auſſi que l'action épiſodique eſt moindre que la principale; que cette duplicité n'eſt pas ſans liaiſon, & qu'il eſt aiſé de connoître que c'eſt par les perſonnages épiſodiques qu'ils m'ont fait la grace de paſſer légérement ſur la conduite; mais qu'ils ont blâmé fortement quelques perſonnages qui, ſelon leur cenſure, pouvoient être retranchés, ſans rien altérer du ſujet. J'avoue qu'il y en a quelques-uns que, poſſible, j'aurois pu retrancher; mais j'oſe dire qu'ils ont produit un trop bon

effet dans la Piece, pour croire que je me repente jamais de les y avoir laiſſés; outre qu'à conſidérer la choſe avec un peu de réflexion, on verra que ces perſonnages ne ſont pas ſi détachés que ces Meſſieurs ont voulu ſe l'imaginer. Le Muſicien attendu par les filles de Dorame, inſpire la penſée à Toinon de faire Criſpin Maître de Muſique, pour ſe tirer de l'embarras où ils ſont; & cette adreſſe dont elle ſe ſert en cette rencontre, donne lieu à des incidens fort agréables, qui aident beaucoup au dénouement. Le Breton, qui vient au quatrieme acte, pour faire un meſſage à Phélonte, de la part de Mélante ſon Maître, ne rompt point le fil de l'action: il étoit de la prudence de Mélante, en cette occaſion, d'envoyer avertir Phélonte de ſa venue, afin de ne pas expoſer la perſonne qu'il aime, à la vue des gens que le hazard pouvoit faire rencontrer au logis de Phélonte. Pour prévenir cet inconvénient, Mélante y envoie ſon Valet; &, n'en ayant point de réponſe, il y vient lui-

même : ainſi on peut conclure que la Scene du Breton n'eſt pas tout-à-fait inutile, & que ſon perſonnage eſt en quelque façon attaché à la Piece. A la vérité, Mélante y pouvoit venir d'abord ; mais, en de pareilles occurrences, un Amant n'abandonne guere ſa Maitreſſe, particuliérement lorſqu'il a un Valet ſur lequel il peut ſe repoſer. Sans m'arrêter à répondre à toutes les chicanes des Critiques, je dirai, en paſſant, que nous avons quantité d'exemples de ces perſonnages que ces Meſſieurs trouvent étrangers au ſujet, qui ſouvent ont fait naître au Théâtre des plaiſanteries fort ſpirituelles. Plaute & Térence n'ont point fait de difficulté de s'en ſervir ; & l'illuſtre Moliere, ayant ſuivi leurs traces, ne s'en eſt pas mal trouvé. Ce n'eſt pas que je veuille dire par-là que ces exemples ſoient toujours bons à ſuivre ; au contraire, je tiens que l'art eſt un chemin bien plus certain, & que ſes préceptes conduiſent plus ſûrement à la perfection, que ne font ces ſortes de libertés, quoiqu'elles

aient été fort heureuſes. Il eſt conſtant qu'on ne peut jamais déplaire avec l'art, & qu'il eſt dangereux de s'écarter de ſes regles; mais je crois qu'on n'eſt pas tout-à-fait condamnable, quand, en le faiſant, on réuſſit, & qu'on trouve le moyen de plaire, qui eſt le but de ce grand art.

ACTEURS.

DORAME.
DAPHNIS, } Filles de Dorame.
LISE, }
TOINON, Servante de Dorame.
PHÉLONTE, Amant de Daphnis.
MÉLANTE, Amant de Liſe.
FANCHON, Servante de Phélonte.
BONIFACE, Précepteur du Frere de Phélonte.
ANASTASE, Précepteur du Fils de Dorame.
CRISPIN, Valet de chambre de Phélonte.
LA RONCE, Laquais de Phélonte.
LE BRETON, Valet de Mélante.
UN MAITRE DE MUSIQUE, Gaſcon.
LA FLUTE, Violon, } *habillés en Laquais de Phélonte.*
JOLI-CŒUR, }
QUATRE AUTRES VIOLONS, }

La ſcene eſt à Paris, dans la maiſon de Phélonte & dans celle de Dorame.

CRISPIN MUSICIEN,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Il ſe paſſe dans l'antichambre de Phélonte, où d'abord il doit y avoir un clavecſſin, ſur le côté du devant du théâtre; & dans le fond, des ſiéges aux deux côtés. Sur un ſiége, on voit un gros manteau de campagne; ſur un autre, un chapeau ſans plumes; les plumes ſont ſur un ſiége près de celui du chapeau.

SCENE PREMIERE.

LA RONCE, SIX VIOLONS, *habillés en Laquais comme lui.*

LA RONCE, *à ſes Camarades.*

HÉ! Meſſieurs, un moment: concertons entre nous.
De notre peu de ſoin Monſieur eſt en courroux:
Nous avons, ſans mentir, beaucoup de nonchalance.

LES VIOLONS *jouent l'ouverture.*

LA RONCE.

Allons, cela va bien : mais plus de négligence.
(*Ils ſortent tous.*)

SCENE II.

CRISPIN, *entrant du côté oppoſé à celui par où ſont ſortis les Violons.*

AH, Criſpin ! ah, Criſpin ! Quel deſtin rigoureux
T'a laiſſé voir Toinon, pour en être amoureux !
Que d'angoiſſe en aimant ! Ah, Ciel ! ah, deſtinée !
Il faut ſouffrir. Amour ! cruel ſort ! hyménée... !
Je ne ſais où j'en ſuis, & ma raiſon ſe perd :
J'ai l'eſprit bouché, moi qui l'eus toujours ouvert.
Cette vivacité que j'avois d'ordinaire
A ſortir promptement d'une mauvaiſe affaire,
Et qui de tout Paris me faiſoit admirer,
M'abandonne ! Amour, ah ! laiſſe-moi reſpirer.
Hé ! tout doux, dans mon cœur ne deſcends pas ſi vite ;
Quoi ! tu ne peux ailleurs chercher un autre gîte ?

SCENE

SCENE III.

LA RONCE, *avec les* SIX VIOLONS *tenant chacun leur inſtrument*, CRISPIN.

CRISPIN, *les appercevant.*

PESTE des importuns!

LA RONCE, *à Criſpin.*

Eſt-il jour là-dedans?

CRISPIN, *répondant chagrinement.*

Oui.

LA RONCE.

Perſonne, aujourd'hui, ne mange-t-il céans?

CRISPIN.

Je ne ſais.

LA RONCE.

Jouerons-nous?

CRISPIN.

Hé! qui vous en empêche?

LA RONCE.

Ouais! Criſpin, du matin, a l'humeur bien revêche!

CRISPIN.

Je l'ai comme il me plaît.

LA RONCE.

Monſieur eſt-il au lit?

CRISPIN.

Non ; il eſt habillé.

LA RONCE.

Bon. Que fait-il ?

CRISPIN.

Il lit.

LA RONCE.

Nous pouvons donc jouer ?

CRISPIN.

Le diable vous emporte !
Jouez, ne jouez pas, tout cela ne m'importe.
Mais trêve aux queſtions : ſi tu m'en fais jamais....

LA RONCE.

Hé bien ?

SCENE IV.

PHÉLONTE, CRISPIN, *les* SIX VIOLONS.

PHÉLONTE, *ouvrant la porte de ſa chambre.*

Quel bruit entends-je ?

CRISPIN, *à Phélonte.*

Hé ! ce ſont vos laquais.

PHÉLONTE.

Qu'on ſe taiſe.

LA RONCE, *à Phélonte.*

Monſieur c'eſt lui qui nous querelle.

CRISPIN.

Je....

PHÉLONTE.

Paix.

LA RONCE.

Nous ſommes prêts à cette ritournelle
Que vous....

PHÉLONTE, *rentrant.*

J'entends : allez, ce ſera pour tantôt.

SCENE V.

CRISPIN, LA RONCE, *les* SIX VIOLONS.

Les ſix VIOLONS *font une révérence à Criſpin.*

LA RONCE, *à Criſpin.*

JE ſuis fâché :...

CRISPIN, *à La Ronce.*

Faquin !

LA RONCE.

C'eſt votre honneur.

CRISPIN.

Maraud !

Si....

LA RONCE.

Maraud ! Autrefois nous étions camarades :
D'où vient donc cet orgueil & ces folles boutades ?

CRISPIN.

Point de comparaiſon, vois-tu ! car....

LA RONCE.

En effet,
Au nom d'homme de chambre on doit un grand reſpect.

CRISPIN, *menaçant.*

Fat...!

LA RONCE, *lui faiſant la révérence.*

C'eſt votre honneur.

CRISPIN.

Sors, avec toute ta clique.

SCENE VI.

CRISPIN, *ſeul.*

ON eſt, dans ce logis, accablé de muſique ;
Je n'y puis en repos rêver à mon amour :
Je n'entends qu'*A mi la*, qu'*F ut fa*, tout le jour ;
Que *B mol*, *fugue*, *tierce*....

SCENE VII.

FANCHON, CRISPIN.

CRISPIN, *appercevant Fanchon.*

AH! voici la parleuſe.

FANCHON.

Bon jour, Criſpin.

CRISPIN *la ſalue d'un ſigne de tête.*

FANCHON.

Toujours dans ton humeur grondeuſe?

CRISPIN, *à part.*

Ah! que je hais les gens qui, ſur les moindres cas,
Commencent de parler, pour ne déparler pas!

FANCHON.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Rien.

FANCHON.

Sais-tu ſi Monſieur me demande;
S'il n'a point à traiter quelque gaupe friande,
Qui viendra, ſans raiſon, cenſurer chaque mets,
Et faire ici crier Servantes & Valets?
Je hais cela, tout franc, Criſpin; &, ſur mon ame,
J'aime mieux voir ici quatre hommes, qu'une femme.
Je ſais que tu diras: « Monſieur le veut ainſi ».

Ta raiſon eſt fort bonne, & je l'approuve auſſi :
Le ſervant, tu ne dois aſpirer qu'à lui plaire.

CRISPIN.

Et ne le ſers-tu pas, toi ?

FANCHON.

C'eſt une autre affaire :
Ce que je fais pour lui, c'eſt par affection.

CRISPIN.

Je ne m'oppoſe point à la diſtinction ;
Entre vous le débat.

FANCHON.

Laiſſe-là la ſottiſe ;
Auprès de moi tu ſais qu'elle n'eſt pas de miſe ;
Toutes mes actions ont dû t'en informer.
J'aime fort notre Maître, & j'ai lieu de l'aimer ;
Il ne me traite pas ſur le pied de Servante :
Mais, dis, quelle autre auſſi gouverna mieux ſa tante ?
Cette Dame mal-ſaine, au lit depuis deux ans,
M'oblige, quoi qu'on die, à demeurer céans :
D'ailleurs, la Dame morte, il en vient quelque choſe.

CRISPIN.

Je n'y demande rien : qu'on ſe taiſe ou qu'on cauſe.

FANCHON.

Pour un garçon d'eſprit, c'eſt répondre fort mal.

CRISPIN.

Et qu'ai-je affaire auſſi....

FANCHON.

Que tu deviens brutal !

CRISPIN.

Je deviens.... Laiſſe-moi.

FANCHON.

Brutaliſer encore !
Sais-tu que, depuis peu, ton bon ſens s'évapore.

CRISPIN.

Qu'il s'évapore, ou non, que t'importe cela ?
Vas-t'en étudier ton *ré mi fa ſol la*,
Ou bien voir ſi la tante....

FANCHON.

Hom !... Ta mélancolie
A des égaremens qui vont à la folie :
Prends garde à toi, Criſpin.

CRISPIN.

Oh ! parle tout ton ſoul ;
Si je te dis plus rien, qu'on me rompe le cou.

FANCHON, *mettant le bout du doigt à ſon front.*

Hom !...

CRISPIN, *faiſant la même choſe, par dépit.*

Hom !...

SCENE VIII.

PHÉLONTE, FANCHON, CRISPIN.

PHÉLONTE, *entrant.*

BON jour, Fanchon.

FANCHON, *après lui avoir fait une révérence.*

Hier Monſieur votre frere
Vint avec ſon pédant ici.

PHÉLONTE.

Qu'y vint-il faire?

FANCHON.

Hé! pour tâcher, Monſieur, à refaire ſa paix.

PHÉLONTE.

Fanchon, en ſa faveur ne me parle jamais;
C'eſt un petit mutin par trop incorrigible,
Et ma facilité lui deviendroit nuiſible:
Qu'il demeure au Collége avec ſon Précepteur,
Et me laiſſe en repos; autrement....

FANCHON.

Hé! Monſieur,
Songez....

PHÉLONTE.

C'eſt un eſprit qu'il eſt bon de réduire;
Et ſur ce qu'il me doit je veux un peu l'inſtruire:
Il n'en ſera que mieux. Mais viens çà; dis, Fanchon,
Sais-tu ce menuet?

FANCHON.

Oui, Monſieur.

PHÉLONTE.

Tout de bon?

FANCHON.

Oui.

PHÉLONTE.

Mais bien?

FANCHON.

Je le crois. Vous plaît-il de l'entendre?

PHÉLONTE.

Ah! tu l'offres trop bien, pour vouloir m'en défendre.
Çà, voyons.
(*Il s'en va à ſon claveſſin.*)

FANCHON.

Seulement donnez-moi votre ton;
Puis....

PHÉLONTE, *après avoir préludé.*

Le voilà.

FANCHON *prélude*: La la la la, &c.

PHÉLONTE.

Fort bien.

FANCHON.

Vous raillez?

PHÉLONTE.

Point.

FANCHON.

Si.

PHÉLONTE.

Non.

Allons, chante.

FANCHON *chante.*

» ON passe en douceur la vie,
» Quand on aime le bon vin ;
» Mais quand on chérit Silvie,
» On a souvent du chagrin.
» On passe en douceur la vie,
» Quand on aime le bon vin.

PHÉLONTE.

Fort bien.

FANCHON *poursuit.*

» Un Buveur, en homme habile,
» Conserve sa liberté ;
» Car l'Amant le plus tranquile
» Est toujours inquiété.
» Un Buveur, en homme habile,
» Conserve sa liberté.

PHÉLONTE.

Tu deviendras savante,

Si....

SCENE IX.

LA RONCE, PHÉLONTE, FANCHON, CRISPIN.

PHÉLONTE, *à La Ronce.*

QU'EST-CE ?

LA RONCE, *à Phélonte.*

C'eſt, Monſieur, Madame votre tante
Qui demande Fanchon.

PHÉLONTE, *à Fanchon.*

Je n'oſe t'arrêter.

FANCHON, *à Phélonte.*

Êtes-vous content ?

PHÉLONTE.

Fort.

FANCHON.

Vous voulez me flatter.

PHÉLONTE.

Point du tout : j'ai, crois-moi, grand plaiſir à t'entendre.

FANCHON.

C'eſt beaucoup pour moi.

PHÉLONTE.

Vas, ne te fais point attendre.

FANCHON *ſort.*

SCENE X.

PHÉLONTE, CRISPIN, LA RONCE.

PHÉLONTE.

LA Ronce, fais venir La Flûte & Joli-cœur.

LA RONCE.

Faut-il qu'il ait ſa baſſe?

PHÉLONTE.

Oui. Reviens.

LA RONCE.

Bien, Monſieur.

SCENE XI.

PHÉLONTE, CRISPIN.

PHÉLONTE *touche le claveſſin.*

SCENE XII.

LA FLUTE, JOLI-CŒUR, PHÉLONTE, LA RONCE, CRISPIN.

PHÉLONTE, *après avoir touché quelques accords.*

ALLONS, cette Chaconne en *C ſol ut.*

(*Ils jouent tous enſemble la Chaconne.*)

PHÉLONTE.

Qu'on range
Ce claveſſin.

LA RONCE *&* *les* DEUX VIOLONS *rangent le claveſſin au fond du théâtre.*

PHÉLONTE, *à La Ronce & aux Violons.*

Sortez.

SCENE XIII.

PHÉLONTE, CRISPIN.

CRISPIN, *à part, rêvant.*

AMOUR, quel ſort étrange!

PHÉLONTE.

Là, prendras-tu le ſoin d'ajuſter mon chapeau?

CRISPIN, *lui préſentant ſon manteau.*

Le voilà.

PHÉLONTE.

Pourquoi donc m'apporter mon manteau?

CRISPIN.

Vous me le demandez.

PHÉLONTE.

Moi, je te le demande?

CRISPIN, *le reportant.*

Oui.

PHÉLONTE.

Peut-on ſoutenir impoſture plus grande?
Quoi! tu continueras à me faire enrager?
Aujourd'hui d'avec moi ſonge à déménager;
Autrement, mille coups ſeront ta récompenſe.

CRISPIN.

Hé! Monſieur....

PHÉLONTE.

Quoi, Monſieur?

CRISPIN.

Un peu de patience.

PHÉLONTE.

Un peu de patience! Hé! Monſieur le coquin,
Depuis un mois & plus, qu'il faut, ſoir & matin,
Qu'à tes égaremens ma bonté faſſe grace,
Qu'un autre à me ſervir à tous coups prend ta place,
Que tu perds le bon ſens, ſans eſpoir de retour,
Que je vois ta folie augmenter chaque jour;

Que d'inſtant en inſtant la raiſon t'abandonne,
Que tu fais à rebours tout ce que je t'ordonne;
Un peu de patience! Ah! c'en eſt trop ſouffrir:
Que l'on ſorte au plutôt, & ſans plus diſcourir;
Sinon....

CRISPIN.

Monſieur, de grace....

PHÉLONTE.

Hé bien! que veux-tu dire?

CRISPIN.

C'eſt que je ſens un mal qui.... tous les jours empire.
Si vous ſaviez.... Ah! ah!

PHÉLONTE.

Si je prends un bâton,
Je pourrai t'obliger à prendre un autre ton:
Crains de pouſſer à bout ma patience extrême;
Qu'as-tu donc? parle; ou bien....

CRISPIN.

Hé, Monſieur! c'eſt que j'aime.
L'amour, depuis un mois, me fait devenir fou;
Nuit & jour je ſoupire, & dors moins qu'un hibou;
Enfin je ſens, Monſieur, une peine cruelle.

PHÉLONTE.

L'amour, me dites-vous, vous trouble la cervelle?

CRISPIN.

Oui, Monſieur; cet amour a ſur moi tout pouvoir;
Et c'eſt lui qui me fait oublier mon devoir.

PHÉLONTE.

Ah! puiſque cet amour eſt ſi peu raiſonnable,

Je veux, pour le punir, te frotter comme un diable,
A grands coups redoublés le chaſſer de chez toi.

CRISPIN.

Hé, Monſieur! de ce mal faut-il ſe prendre à moi?

PHÉLONTE.

A qui donc, traître, à qui veux-tu que je m'en prenne?
Dis.

CRISPIN.

A ce chien d'amour, qui ſans ceſſe m'entraîne
Vers l'objet dont mon cœur eſt embraſé.

PHÉLONTE.

Maraud!
Aimer, toi!

CRISPIN.

Mon bon ſens, Monſieur, a fait le ſaut.

PHÉLONTE.

Hé! pourquoi donc d'aimer as-tu l'extravagance?

CRISPIN *récite ce couplet à-peu-près comme à bâtons rompus.*

Hé! l'on aime ſouvent lorſque moins on y penſe:
L'Amour, ce petit Dieu, ſe gliſſe dans le cœur,
Et, ſans nous conſulter, il s'en rend le vainqueur.
Quand, par un doux regard, un bel œil nous enflamme,
Nous ſentons tout-à-coup je ne ſais quoi dans l'ame;
Sans deſſein toutefois on ſe laiſſe enflammer;
On aime, en ce moment, ſans que l'on veuille aimer:
Cet Amour, qui toujours vient nous ſurprendre en traître....
Dans le cœur qu'il ſurprend, ſe fait chérir en maître;
La raiſon, de l'aider, ſe fait comme une loi;

Ce cœur, avec plaiſir, ſuccombe malgré ſoi ;
Et cette paſſion d'une ame grande.... & haute....
Enfin vous voyez bien que ce n'eſt pas ma faute.

PHÉLONTE.

Où diable a-t-il donc pris tout ce langage-là ?

CRISPIN.

Les Amans parlent-ils autrement que cela ?

PHÉLONTE.

Il a pris ces grands mots dans quelque Comédie.

CRISPIN.

Il eſt vrai, j'en ai lu plus de cent en ma vie :
Mais l'Amour, de lui-même eſt un grand Précepteur ;
Il ſait faire parler un fat en Orateur ;
Le plus groſſier, par lui, manque peu d'éloquence.

PHÉLONTE.

Et, par lui, le plus ſage eſt plein d'extravagance ;
Par lui, je vois cent fous que j'ai peine à ſouffrir.
Sans plus me raiſonner, qu'on penſe à s'en guérir,
Ou les coups de bâton t'iront rendre viſite.

CRISPIN.

Hé ! Monſieur, d'un tel ſoin, de grand cœur, je les quitte ;
Leur viſite eſt mal propre aux gens qui ſont Amans.
Morbleu ! ſi de l'amour vous ſentiez les tourmens
Pour l'objet inconnu de vos galanteries
A qui vous en contez les ſoirs aux Tuileries,
Vous verriez....

PHÉLONTE.

Que verrois-je ?

CRISPIN.

Hé! vous verriez, Monſieur,
Quel lutin eſt l'Amour, quand il eſt dans un cœur.

PHÉLONTE.

Je me ris des effets de ſa lutinerie.

CRISPIN.

Tout franc, ne tournez point la choſe en raillerie:
Après que contre lui l'on a bien regimbé,
Souvent on eſt contraint de venir à jubé;
Et, ſi je m'y connois, cette Dame maſquée,
Qui ſur vos doux propos ne s'eſt point expliquée,
Peut enfin....

PHÉLONTE.

De mon cœur je viens toujours à bout.

CRISPIN.

Mais il ne faut qu'un jour, Monſieur, pour payer tout.

PHÉLONTE.

Je crains peu....

CRISPIN.

Cependant vous la courez: peut-être
Vous y verrai-je pris; car l'Amour eſt bien traître:
La Dame a de l'eſprit, & pourra vous toucher.

PHÉLONTE.

Mais toujours ſous un maſque elle aime à ſe cacher;
Par-là, je la crois laide.

CRISPIN.

Et ſi, comme il peut être,
Quand ſans maſque à vos yeux elle voudra paroître,
Vous lui trouviez autant de beauté que d'eſprit;

Hem ? Vous ne dites mot. Sa Suivante m'a dit
Qu'elle eſt belle, archi-belle.

PHÉLONTE.

Et tu vois la Suivante,
Quand tu lui parles ?

CRISPIN.

Oui ; tous les ſoirs c'eſt ma rente :
Tandis que ſa Maitreſſe & vous parlez tout bas,
Elle leve ſa coëffe, & ne ſe cache pas.

PHÉLONTE.

Ne la connois-tu point ?

CRISPIN.

Non. En vain je la preſſe
De m'apprendre ſon nom, & quelle eſt ſa Maitreſſe ;
Vous êtes ſi connu pour un coquet errant,
Qu'offert de tous côtés, perſonne ne vous prend.
Mais, pour moi, je ſuis pris ; je ſens qu'Amour m'oppreſſe.

PHÉLONTE.

Eſt-ce que tu prétends extravaguer ſans ceſſe ?

CRISPIN.

Monſieur, l'Amour peut-il....

PHÉLONTE.

Écoute ; ſi jamais
Tu me viens étourdir de ton amour....

CRISPIN.

La paix,
Monſieur. Quoique l'amour....

PHÉLONTE, *en colere.*

Encor !

CRISPIN.

Je vais me taire ;
C'eſt fait.

SCENE XIV.

MÉLANTE, PHÉLONTE, CRISPIN.

MÉLANTE, *entrant.*

QU'A donc Phélonte à ſe mettre en colere?

PHÉLONTE.

Ah ! Mélante, c'eſt toi ?

MÉLANTE.

Tu querelles Criſpin ?

PHÉLONTE.

Et comment ne le pas quereller ? Le faquin
S'eſt mis l'amour en tête ; &, depuis ce caprice,
Il fait tout de travers ; pas le moindre ſervice ;
Toujours grondant : enfin ce fou, depuis un mois,
Laſſe ma patience, & la met aux abois.
Si je ris, de chagrin ce maraud fait le grave ;
Qu'on l'envoye au grenier, il deſcend à la cave.
On diroit qu'il ſe plaît à me faire enrager.
Si je demande à boire, il m'apporte à manger ;
Il rêve inceſſamment ; &, quoi que l'on lui die,

Il ſemble être toujours dans une léthargie;
Enfin, ſi je lui parle, il ne m'écoute pas;
Et le diable eſt en haut, quand on le croit en bas.

MÉLANTE.

Toujours de ce Valet tu vantois le ſervice.

PHÉLONTE.

Alors qu'il faiſoit bien, je lui rendois juſtice:
Mais, depuis que l'amour lui renverſe l'eſprit,
Il ſert mal, & ſouvent il ne fait ce qu'il dit.

MÉLANTE.

Je le plains, ſi l'amour à ce point le poſſede.

PHÉLONTE.

D'un mal ſi chagrinant je ſais bien le remede;
Le bâton....

CRISPIN, *à Phélonte.*

Le bâton, Monſieur? Quelle pitié!
Pour avoir le cœur tendre & de bonne amitié,
On veut que ſur mon dos la baſtonnade joue.

MÉLANTE.

Tu le blâmes d'aimer: mais, pour moi je l'en loue:
Comme je ſuis Amant, je prends ſes intérêts.

PHÉLONTE, *riant.*

Amant!

MÉLANTE.

Tu me vois fou, toi qui n'aimas jamais.

PHÉLONTE.

Moi, j'aime comme il faut.

MÉLANTE.

Quel amour!

PHÉLONTE.

Très-commode.

MÉLANTE.

Aimer en mille endroits....

PHÉLONTE.

C'eſt la bonne méthode;
Par elle, je me fais un plaiſir aſſez doux.

MÉLANTE.

Le véritable amour ne dépend point de nous.

PHÉLONTE.

Belle excuſe aux Amans!

MÉLANTE.

Laiſſons cette matiere,
Et me dis ſi je puis te faire une priere:
Ma flamme en ton ſecours met ſon plus doux eſpoir.

PHÉLONTE.

Parle, je t'offre tout, & tu n'as qu'à vouloir.

MÉLANTE.

Je te l'ai déja dit, approuve ou blâme, j'aime;
Et la Beauté pour qui mon amour eſt extrême,
Vit ſous les loix d'un pere opulent, plein d'honneur;
Mais qui chérit un fils avecque tant d'ardeur,
Que, pour le rendre riche, & le faire paroître,
Son but eſt d'enfermer ſes filles dans un Cloître.
Celle qui de mon cœur cauſe la paſſion,
Se ſent pour la clôture entiere averſion;
Mais à diſſimuler ſon adreſſe eſt extrême:

Son pere a découvert, cependant, que je l'aime,
Et c'eſt ce qui nous met tous deux dans l'embarras.

PHÉLONTE.

Quelle eſt cette beauté?

MÉLANTE.

Tu ne la connois pas.

PHÉLONTE.

Pour toi que puis-je donc?

MÉLANTE.

Elle vient de m'écrire
Qu'elle a, ſur notre amour, quelque choſe à me dire;
Que je choiſiſſe un lieu propre à cet entretien.
Mon logis eſt ſuſpect....

PHÉLONTE.

Hé! diſpoſe du mien;
Il eſt à toi, pourvu qu'elle veuille s'y rendre:
A toute heure, en tout tems, tu peux venir l'attendre;
Je t'en laiſſe le maître.

MÉLANTE.

Ah! c'eſt trop m'obliger.
L'entrevue au plutôt m'importe à ménager;
Et, puiſque tu conſens que mon amour ſe ſerve....

PHÉLONTE.

Je n'ai rien qui ne ſoit à toi; c'eſt ſans réſerve.

MÉLANTE.

Je te devrois ici mille remerciemens;
Mais tu pardonneras à mes empreſſemens:
Adieu; je cours en hâte où leur cauſe m'appelle.

PHÉLONTE.

Donne ordre au rendez-vous, & compte ſur mon zele.

MÉLANTE.

Si le mien peut jamais trouver lieu d'éclater....

PHÉLONTE.

Je penſe qu'avec moi tu veux complimenter !
L'amitié le défend, & s'en fait un outrage.

MÉLANTE *ſort.*

SCENE XV.

PHÉLONTE, CRISPIN.

PHÉLONTE.

HÉ BIEN ! peut-on ſavoir quel objet vous engage ?
Parlez, Monſieur l'Amant. C'eſt ſans doute Fanchon ?

CRISPIN.

Quoi ! la Fanchon d'ici ?

PHÉLONTE.

Quelle donc ? oui.

CRISPIN.

Non, non.

PHÉLONTE.

Ne vaut-elle pas bien que pour elle on ſoupire ?

CRISPIN.

Je ſuis ſon ſerviteur, Monſieur ; c'eſt tout vous dire.

PHÉLONTE,

PHÉLONTE.

Elle ne te plaît pas?

CRISPIN.

Hé!...

PHÉLONTE.

Tu lui fais affront;
Elle eſt aimable.

CRISPIN.

Oui; mais j'ai ſoin de mon front.

PHÉLONTE.

Du côté de Fanchon, ton front n'a rien à craindre.

CRISPIN.

Vous ſavez bien que ſi, Monſieur; que ſert de feindre?

PHÉLONTE.

Quoi! tu refuſerois de te voir ſon époux?

CRISPIN.

Oui.

PHÉLONTE.

D'où vient?

CRISPIN.

Hé! Monſieur, qui le ſait mieux que vous?

PHÉLONTE.

Moi, je le ſais?

CRISPIN.

Vous.

PHÉLONTE.

Moi?

CRISPIN.

Vous-même.

PHÉLONTE.

Mais que fais-je ?

CRISPIN.

Vous avez ſur Fanchon un certain privilége....
Privilége fâcheux pour ſon futur époux :
Cela me déplairoit ; je le dis entre nous.

PHÉLONTE.

Si j'eſtime Fanchon, c'eſt parce qu'elle chante.

CRISPIN.

Vous êtes content d'elle, elle eſt de vous contente ;
Et vos contentemens m'obligent à douter
Si j'aurois, à mon tour, de quoi me contenter.

PHÉLONTE.

Et qui donc aimes-tu ? quelque ſotte figure ?

CRISPIN.

Rien moins, & je hazarde à la groſſe aventure ;
Car la beauté.... Monſieur, avant qu'il en ſoit tems ;
Ne me demandez rien.

SCENE XVI.

TOINON, *masquée, dans le fond du théâtre*; PHÉLONTE, CRISPIN.

PHÉLONTE, *continuant, à Crispin.*

AH! ma foi, je prétends;
Si je souffre de toi, qu'au moins....

CRISPIN, *appercevant Toinon.*

Tournez la vue.

PHÉLONTE.

Qu'est-ce?

CRISPIN.

On vient de la part de la Dame inconnue.

PHÉLONTE.

C'est donc là sa Suivante?

CRISPIN.

Elle-même.

PHÉLONTE.

Crispin;
Qu'en crois-tu?

CRISPIN.

Je ne sais.

PHÉLONTE.

Sachons quelle est la fin....

(*à Toinon.*)
Qui t'amene? & que veut ta charmante Maitreſſe?

TOINON, *maſquée.*

Vous me reconnoiſſez?

PHÉLONTE.

Vraiment....

TOINON.

J'ai charge expreſſe
De ne donner qu'à vous le billet que voici;
Et, là-deſſus, bon ſoir.

PHÉLONTE.

Quoi! me quitter ainſi,
Sans avoir la réponſe?

TOINON.

On n'en demande aucune.

PHÉLONTE.

Point de réponſe?

TOINON.

Non.

CRISPIN, *à Toinon.*

Ma chere, ſans rancune;
Mon Maitre veut écrire, &....

TOINON.

Tout ſeroit perdu;
Si je portois réponſe; on me l'a défendu:
Lifez.

PHÉLONTE.

Auparavant, ſouffrez que je vous voie;

TOINON.

Non, Monſieur; ce n'eſt pas pour cela qu'on m'envoie.

PHÉLONTE.

Ne me refuſez point.

TOINON.

Et qu'y gagnerez-vous?
Je vous ſuis inconnue.

PHÉLONTE, *voulant ôter ſon maſque.*

Il n'importe.

TOINON.

Ah! tout doux:
Il ne faut point uſer de tant de violence.

PHÉLONTE.

Te cacher, ainſi faite?

TOINON.

Ah! point de complaiſance:
Je ſais bien qu'il en eſt de plus ſottes que moi;
Mais auſſi....

PHÉLONTE.

Ta Maitreſſe eſt-elle comme toi?

TOINON.

Comme moi! C'eſt un Ange, & rien n'approche d'elle:
Des traits doux, achevés, l'œil beau, la bouche belle....

PHÉLONTE.

Tout de bon?

TOINON.

Tout de bon, Mais liſez promptement;
Ou....

PHÉLONTE.

Je vais ſatisfaire à ton empreſſement.

(*Il lit.*)

« NE vous donnez plus la peine de me venir chercher « aux Tuileries; car je vous aſſure que vous ne m'y » trouverez pas davantage. C'eſt aſſez pour moi d'avoir » pu mériter quinze jours durant vos aſſiduités : ce » m'eſt une gloire qui n'eſt pas petite; & je n'en at- » tendois pas tant d'un homme dont le cœur a toujours » été ſans amour. Je veux bien vous dire que tout le » monde blâme votre inſenſibilité pour notre ſexe, & » que cela fait dire des choſes de vous qui ne ſont pas » à votre avantage. Vous devez, pour votre gloire, » faire réflexion ſur ce que je vous écris, & profiter » des avis ſinceres que vous donne une perſonne qui » ſent pour vous une forte eſtime. Adieu pour tou- » jours ».

La réſolution eſt aſſez ſurprenante :
Un adieu pour toujours !

TOINON.

Elle eſt votre ſervante.

PHÉLONTE.

Ne me plus voir ! En quoi lui puis-je avoir déplu ?
Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ?...

TOINON.

C'eſt autant de conclu.
Se fiera-t-on à vous, quand on ſait que vous êtes
Le proteſtant bannal de toutes les coquettes ?
Et que, ſi par hazard un cœur ſe rend à vous,
Auſſi-tôt le mépris....

PHÉLONTE.

D'accord; mais, entre nous,
Je ſens pour ta Maitreſſe une ſincere flamme.

TOINON.

Quoi! ſans voir, à l'amour vous livreriez votre ame?

PHÉLONTE.

L'eſprit eſt un grand charme; elle en a tant!

TOINON.

Aſſez
Pour refuſer des vœux un peu trop diſperſés.

PHÉLONTE.

M'eſtime-t-elle un peu?

TOINON.

Je n'en fais point de doute;
Je ſais que vous plaiſez, alors qu'on vous écoute.

PHÉLONTE.

De grace, charge-toi d'un billet de ma part;
Mon cœur, par ce billet, s'expliquera ſans fard.

TOINON.

J'ai l'ordre du contraire; il faut que j'obéiſſe.

PHÉLONTE.

Cet obſtiné refus eſt rempli d'injuſtice.

TOINON.

Quel plaiſir auriez-vous à me faire gronder?

CRISPIN.

Bon! eſt-ce de ſi près qu'il y faut regarder?

TOINON.

Chacun ſait ce qu'il ſait.

CRISPIN.

Eſt-on perdu, pour lire....

TOINON.

Mais....

CRISPIN.

Je l'arrêterai, Monſieur; allez écrire.

PHÉLONTE.

Deux mots: dans un moment je te viens retrouver.

SCENE XVII.

CRISPIN, TOINON.

CRISPIN.

TOINON, cela va bien; il ne faut qu'achever.

TOINON.

Vas, laiſſe-m'en le ſoin.

CRISPIN.

Il ne s'attendoit guere
Au bruſque compliment que tu lui viens de faire;
Car il eſt de lui-même à tel point entêté....

TOINON.

S'il ſavoit qu'entre nous le tour eſt concerté,
Que tu viens en ſecret parler à ma Maitreſſe....

CRISPIN.

Par où le deviner? Il faut qu'avec adreſſe
Elle lui donne enfin le moyen de la voir.

TOINON.

L'occaſion viendra; laiſſe-nous y pourvoir.

CRISPIN.

S'il en tient une fois, j'aurai bien lieu de rire.
Il me traite de fou, quand d'amour je ſoupire;
Et toujours le bâton eſt prêt à me guérir.

TOINON.

Quoi! tu dis nos ſecrets, & vas nous découvrir?

CRISPIN.

Moi, je les dis?

TOINON.

Tu viens de t'accuſer toi-même.

CRISPIN.

Il me ſait amoureux, ſans ſavoir que je t'aime.
Mais, Toinon, apprends-moi juſqu'où le cœur t'en dit.

TOINON.

As-tu bien de l'amour?

CRISPIN.

Ma foi, j'en perds l'eſprit;
Et je crois que bientôt, ſi tu n'y remédies,
J'aurai le cerveau creux.

TOINON.

Ah!

CRISPIN.

Quoi que tu m'en dies;

L'amour, qui ſe délecte à grapiller ſouvent,
Ne trouve point ſon compte à ſe nourrir de vent.

TOINON.

Ton amour eſt gourmand ?

CRISPIN.

Si gourmand qu'il puiſſe être,
Tu n'as que trop de quoi fournir à le repaître ;
Mais, quand il faut donner, l'avarice te tient,
Fripponne.

SCENE XVIII.

PHÉLONTE, TOINON, CRISPIN.

TOINON, *bas à Criſpin.*

ST ; voici ton Maître qui revient.

PHÉLONTE, *à Toinon, lui remettant un billet.*

En donnant ce billet, aſſure ta Maitreſſe....

TOINON, *à Phélonte.*

Moi, répondre de vous, qu'on voit changer ſans ceſſe ?

PHÉLONTE.

Tu ne hazardes rien : agis, parle pour moi.

TOINON.

Je ferai de mon mieux.

PHÉLONTE.

Je n'eſpere qu'en toi.

Et ſon nom ?

TOINON.

Là-deſſus, je n'oſe vous rien dire;
Mais Criſpin eſt adroit, & cela doit ſuffire.
Ma Maitreſſe m'attend dans ſon appartement;
Qu'il me ſuive, & qu'il entre après moi bruſquement;
Je ferai l'étonnée, & crierai d'importance:
Cependant il faudra qu'on prenne patience;
Et quand, pour le chaſſer, on joueroit du bâton,
Il aura vu la Dame, & ſaura la maiſon:
Le reſte vous regarde.

CRISPIN.

Et, par bon privilége,
J'aurai vers moi les coups. Peſte!

PHÉLONTE.

Que te dirai-je,
Pour te faire aſſez voir....

TOINON.

Ne me dites plus rien:
On m'attend, & j'ai trop prolongé l'entretien;
J'en ferai querellée. Adieu.

(*Elle ſort.*)

SCENE XIX.

PHÉLONTE, CRISPIN.

PHÉLONTE.

CRISPIN, vas vîte;
Suis-la.

CRISPIN.

Si vous vouliez, Monſieur, m'en tenir quitte....

PHÉLONTE.

Pourquoi?

CRISPIN.

Puiſque l'amour eſt fadaiſe pour vous;
A quoi bon...?

PHÉLONTE.

Suis, te dis-je; ou....

CRISPIN.

Les Amans ſont fous;
Vous ne voudriez pas....

PHÉLONTE.

Redoute ma colere.

CRISPIN *ſort.*

SCENE XX.

PHÉLONTE, *seul.*

J'Ai de l'inquiétude, & ne m'en puis défaire.
D'où me vient tout-à-coup un si prompt changement?
Seroit-ce qu'en effet je deviendrois Amant?
Le dessein de me fuir, que l'on me fait paroître,
Redouble en moi l'ardeur de voir & de connoître.
Ne nous rebutons point; &, laissant au destin
A régler l'aventure, attendons-en la fin.

Fin du premier Acte.

ENTRACTE.

LES ſix Laquais de Phélonte entrent par les deux côtés du théâtre ; &, s'y étant rangés de face ſur une même ligne, jouent un air, pour remplir l'Entracte.

ACTE II.

La ſcene ſe paſſe dans la ſalle de l'appartement de Dorame, où il doit y avoir deux portes de deux cabinets.

SCENE PREMIERE.

DORAME, LISE, TOINON.

DORAME, *à Liſe.*

VOus allez au Couvent, pour voir votre couſine?

LISE, *à Dorame.*

Oui, mon pere.

DORAME.

Fort bien.

LISE.

Si cela vous chagrine!
Je n'irai pas.

DORAME.

Non, non; allez, c'eſt fort bien fait;
Et cette volonté répond à mon ſouhait.
De combien d'embarras le Cloître nous délivre!
Liſe, votre couſine eſt un modele à ſuivre.

LISE.

Il eſt vrai; mais il faut pour la Religion
Reſſentir dans le cœur de la vocation:
Je n'en ſens point encor.

DORAME.

Que le Ciel te l'envoie!
Te voir dans un Couvent, feroit toute ma joie:
Si ta ſœur & Toinon en vouloient faire autant,
Je vivrois ſatisfait, & je mourrois content.

TOINON, *à Dorame.*

A ſuivre cet avis je ne ſuis pas fort prête.
Vous n'avez plus, Monſieur, que le Couvent en tête;
Vous voulez tout cloîtrer; &, qui vous en croiroit,
Avant qu'il fût dix ans, le monde périroit.
Hé bien! mettez-vous-y, s'il vous en prend envie,
Et laiſſez à chacun mener ſon train de vie.
Pour moi, j'aime le monde; &, ſans tant diſcourir,
Je ne ſuis pas d'humeur à le laiſſer périr.
D'avoir un bon mari j'ai tentation grande;
Et, tout franc, du Couvent je ne ſuis point friande.

DORAME, *à Toinon.*

C'eſt parler ſans façon.

TOINON.

Vous nous en contez bien!
Parce que maintenant vous n'êtes bon à rien,
Et que tous les plaiſirs n'ont pour vous aucun charme;
Contre nos jeunes ſens votre eſprit ſe gendarme.
Si vous êtes ſans goût, devons-nous en pâtir?
Et, ſans avoir mal fait, doit-on ſe repentir?
Dans votre jeune tems, l'hymen a ſu vous plaire;
On veut vous imiter, Monſieur; laiſſez-nous faire.

DORAME, *riotant.*

La franchiſe, Toinon, regne dans tes diſcours.

TOINON.

Monſieur, comme je ſus, je veux être toujours;
Je dis franc ma penſée, & je fuis la grimace;
Ce que je ſens dans l'ame, on le voit ſur ma face;
Et, ſans fourber les gens par un diſcours trompeur,
Je fais voir ſur mon front ce que j'ai dans le cœur.

DORAME.

Mais il eſt bon d'avoir un peu de retenue.

TOINON.

Hé! pour ce que je ſuis, je veux être connue;
Tout franc, ne parlez plus de la Religion,
Et n'y fourrez aucun ſans inclination.

LISE.

La contrainte, en ces lieux, enfante le déſordre.

TOINON.

Ma foi, je donnerois bien du fil à retordre
Aux gens qui m'auroient miſe en ce lieu malgré moi.

DORAME.

Vas, ceſſe d'en jurer; il ſuffit, je te crois:
Le ſerment, en cela, n'eſt pas fort néceſſaire.

TOINON.

Ah! vraiment, là-deſſus, voilà bien du myſtere.
Je crois qu'on peut jurer, quand on dit vérité.
Mais je veux vous parler avec ſincérité.
De tout tems, ſans courroux, vous ſouffrez ma franchiſe,
Et vous ne voulez pas que rien je vous déguiſe;

Je vais m'expliquer net, en vous donnant avis
Qu'on vous blâme tout haut d'aimer trop votre fils;
Que, pour ſon intérêt, vos filles non pourvues
Pour la Religion vous font avoir des vues;
Et que, pour l'avancer, vous voulez les cloîtrer.

DORAME.

Dans le fond de mon cœur on ſait mal pénétrer.
Je prêche le Couvent; mais c'eſt dans la penſée
Que l'ame, en ce lieu ſaint, eſt bien moins traverſée,
Qu'elle n'eſt au milieu de cent mille embarras,
Dont chacun, dans le monde, eſt ſuivi pas à pas.
Retenez ce diſcours; profitez-en, ma fille.
Allez.

SCENE II.

DORAME, TOINON.

TOINON.

VOUS ſouhaitez qu'elle épouſe une grille,
Franchement?

DORAME.

Fais-je mal?

TOINON.

Mais faut-il, pour un fils,
Cloîtrer ainſi...?

DORAME.

Tais-toi; c'eſt un enfant ſoumis,
Que je ſaurai tourner, en ſortant du Collége.

TOINON.

Cloîtrer les gens par force, eſt un pur ſacrilége :
Penſez-y bien, Monſieur, ſouvent on s'en repent ;
La raiſon le condamne, & le Ciel le défend.

DORAME.

Mon fils eſt un garçon que tout le monde admire.

TOINON.

Sur vos filles auſſi je ne vois rien à dire :
Il leur manque un époux ; c'eſt-là tout leur défaut.

DORAME.

Il leur manque.... Toinon, je ſais ce qu'il leur faut.

TOINON.

Il leur faut un époux ; c'eſt le plus néceſſaire.

DORAME.

Il leur faut.... Je le ſais ; ce n'eſt pas ton affaire.

TOINON.

Non ; mais c'eſt un époux dont chacune a beſoin :
Déja vous devriez être exempt de ce ſoin.
Conſidérez leur âge ; il eſt plus que nubile.
Ceſſez d'être, Monſieur, l'entretien de la ville ;
Et, donnant à chacune un agréable époux,
Faites taire, par-là, ceux qui parlent de vous.

DORAME.

Mais encor, que dit-on ?

TOINON.

Que ſert de vous redire
Qu'on vous voit, par ce fils, l'objet de la ſatyre ;
Qu'à vos filles il faut des époux bien tournés,
Jeunes, bien faits.... enfin bien conditionnés :

Car, à ne point mentir, la plus jeune eſt d'un âge
A porter aiſément le faix du mariage.
Pour Monſieur votre fils, qui fait tant babiller,
En ſortant du Collége, on le fait Conſeiller:
C'eſt-là votre deſſein; au moins chacun l'aſſure,
Et qu'un Cloître à ſes ſœurs eſt une choſe ſûre.

DORAME.

La cadette ſe porte à la Religion.

TOINON.

Je lui crois, pour ce lieu, peu d'inclination.

DORAME.

Mais ſouvent elle y va viſiter ſa couſine:
Tu le vois.

TOINON.

D'accord; mais je croirois, à ſa mine,
Qu'un mari lui plairoit autant, & plus qu'à moi.

DORAME.

T'a-t-elle, là-deſſus, parlé de bonne foi?

TOINON.

En vain à le ſavoir je me ſuis attachée,
Et je ne vis jamais une ame plus cachée;
Car.... elle tient de vous; c'eſt tout dire.

DORAME.

Fort bien.

TOINON.

Daphnis eſt plus ſincere, & ne déguiſe rien.

DORAME.

Liſe a l'eſprit adroit, & l'humeur défiante:
Mais....

TOINON.

Mais ſauroit-on rien de l'amour de Mélante ;
Sans ... ?

DORAME.

Tout cela n'étoit que pure viſion.

TOINON.

Mais elle avoit pour lui de l'inclination ;

DORAME.

Point.

TOINON.

Je le veux bien : mais je reviens à ma theſe ;
Il leur faut à chacune un mari qui leur plaiſe :
En élevant leur frere, & mariant ſes ſœurs,
Par-là, vous trouverez des jours pleins de douceurs !
Toute votre famille ....

DORAME *s'en va.*

TOINON, *à Dorame qui ſort.*

Eh quoi ! point de réponſe ?

SCENE III.

TOINON, *ſeule.*

A Lui parler raiſon il faut que je renonce :
En vain vous lui parlez, ſans parler de ſon fils ;
Hors cela, nos conſeils ſont rarement ſuivis ....

SCENE IV.

DAPHNIS, TOINON.

DAPHNIS.

MON pere eſt donc ſorti?

TOINON.

Tout-à-l'heure il me quitte:
Peut-être qu'à ſon fils il va rendre viſite.
Ce fils l'occupe ſeul, ce fils a tout ſon cœur;
Je lui vois pour vous deux une grande tiédeur.
J'ai, pour vos intérêts, parlé de mariage;
Mais il ne prête point l'oreille à ce langage;
Et, pour toute réponſe, il exalte ſon fils.

DAPHNIS.

Il faut patienter. Toinon, à ton avis,
Penſes-tu que Phélonte ait pour moi de l'eſtime?

TOINON.

Par ſon tendre billet, ardemment il s'exprime;
Pour moi, je le croirois.

DAPHNIS.

Il ne me connoît pas.

TOINON.

Mais c'eſt de votre eſprit dont Phélonte fait cas.
Je vous ai déja dit ce qu'il m'a fait paroître;
Que Criſpin me ſuivoit, par l'ordre de ſon Maître;
Et que, craignant Dorame, il attend, près d'ici,
Que j'aille l'avertir....

SCENE V.

DAPHNIS, CRISPIN, TOINON.

TOINON, *appercevant Criſpin.*

MADAME, le voici.

CRISPIN, *de la porte, à Toinon.*

Dorame....

TOINON.

Entre.

DAPHNIS.

Criſpin, je n'ai rien à te dire;
De tous mes ſentimens Toinon a ſu t'inſtruire:
Mais ſi tu ſers ma flamme avec fidélité,
Tu ſauras, pour tes ſoins, ce que j'ai projetté.

CRISPIN, *à Daphnis.*

Je ſais, de vous ſervir, tout mon plus grand délice;
Et ne veux que Toinon, pour prix de mon ſervice.

TOINON.

Vraiment, Monſieur Criſpin, je vous trouve fort bon!
Pour prix de ſon ſervice, il ne veut que Toinon!
Il vous montre, par-là, qu'il me croit peu de choſe.

CRISPIN, *à Toinon.*

Ah! pour prix de mes ſoins, lorſque je te propoſe,
Je prouve qu'en toi ſeule eſt mon ambition.

DAPHNIS, *à Criſpin.*

T'aime-t-elle ? dis-moi.

CRISPIN, *à Daphnis.*

Tantôt oui, tantôt non ;
Tantôt elle eſt affable, & tantôt inhumaine.

DAPHNIS.

De l'adoucir, pour toi, je veux prendre la peine ;
Et, dans peu, de mes ſoins tu connoîtras l'effet.
Cependant à ton Maître il faut rendre un billet,
Sonder adroitement ſi, pour moi, ſa tendreſſe
Eſt vraie.

CRISPIN.

A le ſavoir, pour vous je m'intéreſſe.

DAPHNIS.

Mais ſait-il que Toinon eſt l'objet de tes vœux ?

CRISPIN.

Non ; il ſait ſeulement que je ſuis amoureux.

DAPHNIS.

Ainſi de ſon deſſein tu ſauras mieux la ſuite....

CRISPIN.

J'entends : de votre amour laiſſez-moi la conduite.

DAPHNIS.

Ce billet eſt tout prêt ; je vais le cacheter :
(*à Toinon.*) (*à Criſpin.*)
Viens le prendre, Toinon. On va te l'apporter ;
Patiente un moment.

CRISPIN.

Oh ! volontiers, Madame.

SCENE

SCENE VI.

CRISPIN, *ſeul.*

SI mon Maître a pour elle une ſincere flamme,
La mienne, à cette fois, a tout lieu d'eſpérer.
(*Il rêve.*)

SCENE VII.

DORAME, CRISPIN.

DORAME, *entrant, & appercevant Criſpin.*

UN homme en mon logis! qui l'y peut attirer?

CRISPIN, *toujours dans ſa rêverie.*
(*appercevant Dorame.*)
Mais dois-je croire.... Ah, Ciel! que faire? c'eſt Dorame.

DORAME, *à part.*
Ma préſence lui cauſe un peu de trouble en l'ame.
(*haut.*)
N'eſt-ce point un voleur? Que faites-vous ici?

CRISPIN.
Hé!... de ce que j'y fais, qui vous met en ſouci?

DORAME.
Inſolent! apprenez qu'ici je ſuis le Maître.

CRISPIN.

Je n'avois pas, Monſieur, l'honneur de vous connoître;
J'ai tort d'avoir parlé.... comme j'ai répondu;
J'en demande pardon.

DORAME.

Mais céans que fais-tu?
Réponds.

CRISPIN.

Je n'y fais rien, Monſieur; je me retire.

DORAME, *le prenant au collet.*

On ne ſort pas ainſi.

CRISPIN.

Mais....

DORAME.

Non; il faut me dire
Le ſujet qui te porte à te rendre chez moi.

CRISPIN.

Monſieur.... Monſieur....

DORAME.

Hé bien?

CRISPIN.

Tout franc, voyez-vous...!

DORAME.

Quoi?

CRISPIN.

Enfin je ſuis.... Suffit.
(*Il veut s'en aller.*)

DORAME, *l'arrêtant.*

Ce n'eſt pas là répondre.
Ton ſoin à m'échapper, ne ſert qu'à te confondre;
Et tes yeux me font voir les regards d'un voleur:
Mais tu ſeras pendu.

CRISPIN.

Je ſuis homme d'honneur.

DORAME, *le tenant.*

Holà, quelqu'un! holà!

SCENE VIII.

DORAME, CRISPIN, TOINON.

TOINON, *ſortant étonnée, à part.*

QUE vois-je? notre Maître!
Tout eſt perdu.

DORAME.

Toinon, que fait ici ce traître?

TOINON, *interdite, à Dorame.*

Ne vous l'a-t-il pas dit?

DORAME.

Je n'en puis rien ſavoir.

TOINON, *revenant à elle.*

(*à part.*) (*à Dorame.*)
Ah! bon! Civilement il faut le recevoir.

DORAME.

La raiſon?

TOINON.

C'eſt....

DORAME.

Quoi, c'eſt?

TOINON.

Un Maître de Muſique,
Envoyé de la part de Madame Angélique,
Pour vos filles.

DORAME, *à Criſpin, le ſaluant humblement.*

Monſieur, excuſez-moi; j'ai tort:
Mais pourquoi, s'il vous plaît, vous obſtiner ſi fort
A ne répondre pas?

CRISPIN, *à Dorame, feignant de la colère.*

Eſt-ce ainſi qu'on en uſe?
Me traiter de voleur!...

TOINON, *à Criſpin.*

Quelquefois on s'abuſe:
D'ailleurs, en pareil cas, on peut bien s'abuſer;
Et vous n'avez pas lieu de vous ſcandaliſer.
Que ne répondiez-vous? car il faut qu'on s'explique.

CRISPIN.

Je ſuis homme d'honneur, & Maître de Muſique;
Voilà mes qualités.

DORAME.

Ah! Monſieur, je le crois.

CRISPIN.

Me faire un tel affront!...

TOINON.

Bon ! voilà bien de quoi !

CRISPIN.

Voleur !

DORAME.

Je ſuis, Monſieur, tout à votre ſervice.
(*bas à Toinon.*)
La plupart de ces gens ſont remplis de caprice.
Être un Muſicien ! Qui diable l'auroit dit,
A voir cette figure, & même ſon habit ?

TOINON, *bas à Dorame.*

Il eſt vrai.

CRISPIN, *feignant de ſe mordre les doigts.*

Moi, voleur !

TOINON, *à Criſpin.*

Tout franc, c'eſt votre faute ;
Et, faire ici le fier, c'eſt compter ſans ſon hôte.
(*à Dorame.*)
Il faut le laiſſer dire, & ne vous pas fâcher.

DORAME, *bas à Toinon.*

C'eſt bien à ces diſcours que je veux m'attacher !
Il peut toujours parler, ſans que j'en ſois en peine.

TOINON, *à Criſpin.*

Ma Maitreſſe a, Monſieur, un reſte de migraine,
Qui ne lui permet pas de deſcendre à préſent :
Vous plaît-il de monter ?

CRISPIN, *marchant fiérement.*

Montons ; j'en ſuis content.

TOINON, *à Dorame.*

Monſieur, vous...?

DORAME.

Là-deſſus, à rien je ne m'oppoſe :
Allez.

SCENE IX.

DORAME, *ſeul.*

IL faut un peu leur ſouffrir quelque choſe :
La Muſique eſt un art qui contente l'eſprit,
Et qui, dans le Couvent, donne quelque crédit.

SCENE X.

DORAME, UN MUSICIEN GASCON.

LE MUSICIEN, *entrant.*

MONSIEUR....

DORAME.

Que vous plaît-il?

LE MUSICIEN.

De la part d'Angélique,
Je viens....

DORAME.

Hé bien?

LE MUSICIEN.

Je ſuis un Maître de Muſique.
On dit que votre fille en cherche un excellent;
Et j'ai, pour ce grand art, un merveilleux talent;
Sur-tout, j'y ſuis ſavant autant qu'on le peut être;
Et, ſans trop me vanter, j'y ſuis aſſez grand Maître.

DORAME, *à part.*

Que veut dire ceci?

LE MUSICIEN.

Monſieur, c'eſt un grand bien,
Quand un Maître eſt habile, & qu'il n'ignore rien;
C'eſt, pour un Écolier, un fort grand avantage.

DORAME, *ſecouant la tête, à part.*

Écoutons juſqu'au bout.

LE MUSICIEN.

Que c'eſt un rare ouvrage,
Qu'un grand Muſicien!

DORAME.

Je le crois comme vous.

LE MUSICIEN.

Mais on en voit ſi peu!... Je creve de courroux,
De voir cent Mirmidons, en ce ſiecle où nous ſommes,
Près les plus éclairés, ſe croire de grands hommes;
Et ces fats, ſoutenus par cabales de gens,
Dépourvus à-la-fois d'eſprit & de bon-ſens.
Monſieur, ſi j'ai l'honneur d'apprendre à votre fille,
Vous verrez dans mes chants un certain tour qui brille,
Et qui, ſans me vanter, me fait tirer du pair.
Nous touchons le théorbe, & nous chantons un air,
Pour le moins, auſſi-bien qu'aucun qui ſoit en France

Ce n'eſt pas coucher gros.

DORAME, *à part.*

Ah ! quelle ſuffiſance !
Que tous ces gens ſont vains !

LE MUSICIEN.

Plaît-il ?

DORAME.

Je ne dis mot.

LE MUSICIEN.

Monſieur, dans mon métier, je ne ſuis pas un ſot.

DORAME.

Ah ! je vous crois, Monſieur, un grand Maître en Muſique.

LE MUSICIEN.

Et, de plus, Gentilhomme.

DORAME *le regarde.*

LE MUSICIEN.

Oui, Monſieur, je m'en pique ;
Car la Muſique, enfin, ne dégénere pas.
Si ce grand art pour moi n'eût eu beaucoup d'appas,
Sans doute je ſerois avancé dans l'Armée,
Où je verrois du Roi ma valeur eſtimée.

DORAME, *à part.*

Le grand fou !

LE MUSICIEN, *montrant l'endroit du cœur.*

Grace au Ciel, nous avons cela bon,
Et je ſais m'en ſervir de la bonne façon ;
Car, quand l'occaſion ſe trouve un peu preſſante,

Je ſangle un coup d'épée auſſi bien que je chante.

(*Il alonge une eſtocade à Dorame avec la main.*)

DORAME, *portant la main à ſon eſtomac.*

Fort bien.

LE MUSICIEN.

Je ſais qu'il eſt force Muſiciens,
Qu'avec juſte raiſon, on eſtime des riens :
Mais, ſi j'en étois cru, dans l'état où nous ſommes ;
Les bons, à leur mépris, ſeroient faits Gentilshommes.

DORAME.

Quel beſoin, pour chanter, de cette qualité ?
Par-là, l'on n'en eſt pas beaucoup mieux écouté.

LE MUSICIEN.

Ce grand art eſt un art digne du rang ſublime.

DORAME.

Et cet art eſt un art dans la commune eſtime :
Quant à moi, franchement, j'en ſuis peu curieux.

SCENE XI.

CRISPIN, DORAME, LE MUSICIEN.

DORAME, *au Muſicien, appercevant Criſpin.*

PARLEZ-EN à Monſieur ; il vous répondra mieux.
Moi, j'écoute.

LE MUSICIEN, *à Dorame, montrant Criſpin.*

Monſieur ſait-il de la Muſique ?

DORAME.

J'ignore s'il en ſait, mais je ſais qu'il s'en pique.

LE MUSICIEN, *riotant.*

Ah! Monſieur a tout l'air d'un Chantre de Lutrin;
Il eſt propre à chanter à quelque Tabarin,
Ou bien à l'Orviétan; je le vois à ſa mine.
J'admire ſon habit, & ſa taille poupine:
Je gage que Monſieur touche quelque inſtrument?

DORAME.

Cela peut être vrai.

LE MUSICIEN.

Mais délicatement?
(*à Criſpin.*)
Apparemment, Monſieur, vous jouez de la vielle?

CRISPIN, *bas à part.*

(*haut au Muſicien.*)
Que dire? Et nous jouons....
(*Il fait, de la main, comme s'il jouoit de la vielle.*)

LE MUSICIEN.

Je vous tiens un modele
Qu'on doit ſuivre par-tout.

CRISPIN.

Il n'en faut point douter.

LE MUSICIEN.

Sur un Trio nouveau peut-on vous conſulter?

CRISPIN, *à part.*

Payons d'effronterie.

LE MUSICIEN, *lui montrant un papier.*

Or faites-moi la grace
De m'éclaircir un peu ſur ce qui m'embarraſſe ;
C'eſt un certain endroit que j'ai peine à ſauver.

CRISPIN.

Pour en venir à bout, il falloit y rêver.

LE MUSICIEN.

Voyez ; de vos avis ne ſoyez point avare.
La baſſe va devant cet *E mi la B quarre.*
Hem ?

CRISPIN, *après avoir regardé.*

Voilà des accords dont je ſuis enchanté.

LE MUSICIEN.

Ces accords ne font pas cette difficulté :
Je ſais que ces derniers ont peu de conſonnance ;
Mais j'ai, pour m'en tirer, certaine intelligence
Que peu de nos Savans poſſedent comme moi.
Là, voyez.

CRISPIN, *bas à part.*

Je voudrois te voir au diable.

LE MUSICIEN.

Quoi ?

CRISPIN.

Rien.

LE MUSICIEN.

C'eſt cet *E mi la* qui me fait de la peine ;
Et, pour le bien ſauver, il me met à la gêne.
Que feriez-vous, Monſieur, dans un tel embarras ?

CRISPIN.

A vous dire le vrai.... je ne l'y mettrois pas.

LE MUSICIEN.

Pouquoi non?

CRISPIN.

C'eſt que.... Non, je ne vous veux rien dire.

LE MUSICIEN.

Donnez-m'en la raiſon, & daignez m'en inſtruire.

CRISPIN, *regardant le Trio.*

C'eſt que c'eſt *E mi la*, qui vous met en ſouci,
Et que ce *mi B fa*, que vous traitez ainſi,
Sortant par la *De mode*, en fait la réſonnance,
Qui, rentrant en *B mol*, forme la conſéquence.
Il faut conſidérer qu'*ut re mi fa ſol la*,
Rebattant par *B quarre*, & puis s'arrêtant là,
Font des accords aigus.... s'il faut que je m'explique,
Qui fait que dans les fons.... on voit de la muſique....
Comprenez-vous bien?

LE MUSICIEN.

Non, je ne vous entends pas.
Ce diſcours n'eſt, pour moi, qu'un galimatias.

CRISPIN.

Tant pis.

LE MUSICIEN.

D'où vient?

CRISPIN.

Il faut manquer de connoiſſance,
Ou poſſéder, au moins, bien peu d'intelligence,
Pour me répondre ainſi; car Monſieur m'entend bien.

DORAME, *à Criſpin.*

Il eſt vrai que j'entends; mais je ne comprends rien.

CRISPIN, *à Dorame.*

Ne perdez pas ceci. La *quarte*, ou bien la *quinte*....
Formant des embarras.... jette en un labyrinthe....
(*au Muſicien.*)
Qui fait que vous tombez dans la difficulté.
(*à Dorame.*)
Or la *tierce*, la *fugue*.... en cette extrémité,
Rentrant ſubitement, fait voir, ne vous déplaiſe;
(*au Muſicien.*)
La *ſeconde* du ſon, & la rend plus mauvaiſe;
(*à Dorame.*)
Car le *deſſus*.... la *baſſe*.... entrant dans l'*uniſſon*...
(*au Muſicien.*)
Fait que vous rencontrez.... l'intervalle du ſon....
(*à Dorame.*)
Me comprenez-vous mieux ?

DORAME.

Ma foi, la même choſe:
J'entendois peu le texte, & j'entends moins la gloſe.
Parlez tous deux François, ſans chercher ces grands mots.

CRISPIN.

Ah ! les termes de l'art ſont là fort à propos :
(*montrant le Muſicien.*)
Demandez.

LE MUSICIEN, *à Criſpin.*

Vos diſcours confondent ma ſcience.
Mais, Monſieur, ſolfiez, pour plus d'intelligence;
Je vous comprendrai mieux.

CRISPIN, *au Muſicien, lui rejettant ſon Trio.*

Qui, moi ! moi, ſolfier !
C'eſt me traiter, par-là, de petit Écolier.
Vous êtes plaiſant !

DORAME, *au Muſicien.*

C'eſt un Maître de Muſique,
Envoyé de la part de Madame Angélique.

LE MUSICIEN, *à Dorame.*

Lui, Maître de Muſique! Ah! c'eſt un impoſteur.

CRISPIN.

Vous en avez menti.

LE MUSICIEN, *voulant mettre l'épée à la main.*

Quoi!...

DORAME, *au Muſicien, l'empêchant.*

Treve de fureur;
Ou....

LE MUSICIEN, *à Dorame.*

J'ai tort, oui, Monſieur; car il n'a point d'épée.

DORAME.

La vôtre, en ce moment, ſeroit mal occupée;
On diroit....

LE MUSICIEN.

Je le ſais: mais ſouffrir un affront
De ce fat! Non, non.

CRISPIN.

Hom!... j'ai le bras un peu prompt;
Vas-t'en.

DORAME.

Sortez d'ici, ſi vous voulez vous battre.

LE MUSICIEN, *voulant ſe jetter ſur Criſpin.*

Il faut....

DORAME, *l'empêchant.*

Tout doux.

CRISPIN.

Ce fat ſe fait tenir à quatre.

LE MUSICIEN, *prenant un ſiége.*

Ah! c'en eſt trop ſouffrir!

CRISPIN, *prenant un autre ſiége.*

Le drôle en veut par-là.

DORAME, *au Muſicien.*

Arrêtez.

LE MUSICIEN, *à Dorame.*

Laiſſez-nous....

DORAME.

Holà, quelqu'un! holà!

LE MUSICIEN, *voulant frapper Criſpin.*

Faquin!

CRISPIN, *de même.*

Maraud!

DORAME, *entre deux, qui voit tantôt un ſiége prêt à tomber ſur lui, & tantôt l'autre.*

Ah! ah! ah! Meſſieurs, prenez garde; Sinon....

LE MUSICIEN *s'embarraſſe de ſon épée.*

Fourbe!

CRISPIN.

Coquin!

DORAME.

C'eſt trop ; ma hallebarde !

(*Il court prendre ſa hallebarde, & revient ſur eux en les menaçant.*)

Qu'on arrête ; ou bien....

CRISPIN, *menaçant le Muſicien.*

Hom !...

LE MUSICIEN.

Tu m'échappes en vain.

SCENE XII.

DORAME, LE MUSICIEN, CRISPIN, TOINON.

TOINON.

D'Ou vient ceci ? Monſieur les armes à la main !

DORAME.

Toinon, Monſieur ſe dit un Maître de Muſique,
Qui vient, dit-il, ici, de la part d'Angélique ;
Et ſur des mots de l'art ils ſe ſont querellés :
Et moi, pour mettre fin à tous leurs démêlés,
J'ai pris ma hallebarde.

TOINON.

Et d'où vient qu'Angélique
Enverroit tout-à-coup deux Maîtres de Muſique ?

DORAME.

C'eſt pour en faire choix.

LE MUSICIEN, *montrant Criſpin.*

Ce fourbe ne l'eſt pas.

CRISPIN, *au Muſicien.*

Vous en avez menti.

LE MUSICIEN.

Sors.

CRISPIN.

Vas, je ſuis tes pas.

LE MUSICIEN, *s'en allant.*

Je t'attends.

SCENE XIII.

DORAME, CRISPIN, TOINON.

DORAME, *à Crispin.*

VOus pourrez vous battre dans la rue; Et.... ſerviteur.

(*Il entre dans ſon cabinet.*)

SCENE XIV.

TOINON, CRISPIN.

TOINON, *bas.*

CRISPIN, ah! je ſuis toute émue.

CRISPIN.

Qu'as-tu?

TOINON.

Je crains....

CRISPIN.

Pour qui?

TOINON.

Pour toi.

CRISPIN.

Vas, ne crains rien.

TOINON.

Mais....

SCENE XV.

DORAME *dans ſon cabinet*, TOINON, CRISPIN.

DORAME, *de ſon cabinet.*

TOINON!

SCENE XVI.

TOINON, CRISPIN.

TOINON, *répondant à Dorame.*

J'Y vais.

CRISPIN, *s'en allant, à Toinon.*

Vas, je m'en tirerai bien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le théâtre change, & repréſente l'antichambre de Phélonte, comme au premier Acte. Les ſix Violons de Phélonte entrent, exécutent un air qui marque l'Entracte, & ſortent.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, PHÉLONTE.

CRISPIN.

EN peu de mots, Monſieur, voilà toute l'hiſtoire.

PHÉLONTE.

D'un autre que de toi j'aurois peine à la croire;
Car comment paſſer là pour un Muſicien,
Et raiſonner d'un art où tu ne connois rien?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit qu'un peu d'effronterie
M'a tiré d'embarras? que ce Maître, en furie
D'un galimatias dont j'ai ſu l'étourdir,
La matiere un peu trop vouloit approfondir;
Que des termes de l'art bourrant mon ignorance,
Sans paroître vaincu, j'ai payé d'impudence;
Que ce Maître, voulant me faire ſolfier,

J'ai ſu, pour m'en parer, le traiter d'écolier ;
Que le pere, d'ailleurs, ignorant la Muſique,
Eſt, dans tous nos débats, demeuré ſans replique ;
Qu'au ſortir du logis, quinze ou vingt coups de poing
Commençoient d'attirer déja quelque témoin ;
Que, craignant que quelqu'un ne vint à me connoître,
J'ai cru que promptement je devois diſparoître ?
Sur chaque circonſtance êtes-vous bien inſtruit ?
Faut-il recommencer ?

PHÉLONTE.

Non, Criſpin ; il ſuffit.
Mais, pour mieux étourdir ce Maître de Muſique,
Et devant le vieillard lui faire un peu la nique,
Il falloit ſavoir là quelques termes de l'art.

CRISPIN.

Bon ! j'en ſais.

PHÉLONTE.

D'où ?

CRISPIN.

J'en ai retenu par hazard,
Alors qu'à compoſer votre Maître vous montre,
Dont j'ai ſu, ſans raiſon, m'aider en ce rencontre.
D'ailleurs, vos Violons, ſouvent hors de propos,
Mêlent dans leurs diſcours quantité de ces mots ;
Et, quoique mal cités, penſant faire merveilles,
Ils m'en ont mille fois étourdi les oreilles.

PHÉLONTE.

Fort bien !

CRISPIN.

Sur chaque point vous êtes ſatisfait :
Mais la Dame, Monſieur....

PHÉLONTE.

Écoute ſon billet.

(*Il lit.*)

« VOTRE lettre, Phélonte, pourroit perſuader une » perſonne qui vous connoîtroit moins que moi : mais » je veux bien vous dire que je ſuis parfaitement inſ- » truite de toutes vos manieres. Vous avez cru, ſans » doute, que l'occaſion ſe préſentoit favorable, & » qu'il falloit la prendre aux cheveux : c'eſt fort bien » fait à vous; mais, là-deſſus, je ſuis votre ſervante. » Dites-moi, s'il vous plaît; s'il étoit vrai que vous » m'aimaſſiez autant que vous le marquez dans votre » lettre, croyez-vous, en bonne foi, qu'il n'y auroit » point un peu d'extravagance? Aimer les gens, ſans » les connoître, ni ſans les avoir jamais vus, cela » approche un peu de l'égarement. Non, non, vous » n'êtes point capable d'une foibleſſe ſemblable; vous » avez de l'eſprit, & vous ſavez trop bien ce que vous » faites : vous voulez me payer galamment des bons » avis que je vous ai donnés; mais je ne ſuis point » intéreſſée, & c'eſt aſſez pour moi qu'ils ne vous » ſoient pas inutiles. Adieu. Penſez à ce que je vous » écris, & croyez que je parle avec ſincérité, quand » je dis que j'eſtime Phélonte. »

Qu'en penſes-tu, Criſpin?

CRISPIN.

Elle paroît ſincere;
Et la Dame a, Monſieur, tout ce qu'il faut pour plaire.

PHÉLONTE.

A ne te rien celer, j'aime ſon procédé.

CRISPIN.

Elle a beaucoup d'appas.

PHÉLONTE.

J'en ſuis perſuadé ;
Tu me l'as peint aimable autant qu'on le peut être.

CRISPIN.

Je n'en juge qu'autant que je m'y puis connoître ;
Mais elle me plaît fort.

PHÉLONTE.

Je brûle de la voir,
Criſpin.

CRISPIN.

Il faut tâcher à lui faire ſavoir.

PHÉLONTE.

Allons, Criſpin, allons ; viens, conduis-moi chez elle.

CRISPIN.

Quoi ! d'un plein ſaut, Monſieur, entrer chez cette Belle ?
De ce peu de reſpect elle pourroit gronder.

PHÉLONTE.

Oh ! tu m'introduiras.

CRISPIN.

Dieu m'en veuille garder !
Le pere eſt d'une humeur qui n'eſt pas fort tranquille ;
Je crain ſa hallebarde, & plus encor ſa bile :
Au moindre différent, les armes à la main
Nous montrent qu'il n'a pas un eſprit fort humain.

PHÉLONTE.

Ne crains rien.

CRISPIN.

CRISPIN.

Tout de bon, aimez-vous cette Dame?

PHÉLONTE.

Oui.

CRISPIN.

Vous ſentez pour elle une ſincere flamme?

PHÉLONTE.

Oui.

CRISPIN.

Point.

PHÉLONTE.

Pourquoi non?

CRISPIN.

Bon! votre amour libertin
S'attache-t-il jamais, que pour faire butin?
Et, quand une Beauté parle de mariage,
Le ſcélérat veut-il entendre ce langage?
Il ſait bien ſoupirer, peindre ſa paſſion;
Mais tout cela ne va qu'à la concluſion.
S'il trouve en quelque objet un peu de réſiſtance,
Vous ſavez l'en tirer, par une révérence;
Et, diſant: Serviteur, bon ſoir, & grand-merci,
Vous laiſſez cet objet, & le quittez ainſi.
Mais la Dame, Monſieur, vous montre, par ſa lettre,
Ce que de ſa vertu vous devez vous promettre.

PHÉLONTE.

C'eſt du ſexe toujours la façon de parler.

CRISPIN.

Je la connois fort peu; mais je juge, à ſon air,

Qu'elle eſt ſage, Monſieur.

PHÉLONTE.

Hé! Criſpin, la ſageſſe
Ne s'épouvante pas pour un peu de tendreſſe:
Cette vertu n'a plus cette auſtere rigueur
Qui ne pouvoit ſouffrir de l'amour dans un cœur;
L'une n'a plus pour l'autre aucune répugnance;
Elles ſont maintenant de bonne intelligence;
Et, pour duper les gens, par de communs accords,
L'amour regne au dedans, la ſageſſe au dehors.

CRISPIN.

A leur façon d'agir votre amour s'accommode.
Je vois bien; vous voulez, ſuivant votre méthode,
De la Dame, en un mot, eſſuyer un refus,
Vous retirer après, & n'y retourner plus.

PHÉLONTE.

Non. Allons.

CRISPIN.

Je ne ſais ce qu'il faut que j'en croie.

PHÉLONTE.

D'où vient?

CRISPIN.

Vous, aimer? vous?

PHÉLONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que j'aurois de joie
De vous voir, avec nous, au nombre des Amans!
Songez-y bien; la Dame a beaucoup d'agrémens.

PHÉLONTE.

Allons; ſi ſa beauté répond à mon attente;
Tu me verras pour elle une flamme conſtante.

CRISPIN.

Ce changement en vous eſt contre mon eſpoir.

SCENE II.

LA RONCE, PHÉLONTE, CRISPIN.

LA RONCE, *à Phélonte.*

UN homme eſt là, Monſieur, qui demande à vous voir.

PHÉLONTE.

Il faut le faire entrer.

LA RONCE *ſort.*

SCENE III.

PHÉLONTE, CRISPIN.

PHÉLONTE.

C'EST ſans doute Mélante;
Il vient au rendez-vous.

SCENE IV.

LE MUSICIEN *Gaſcon*, PHÉLONTE, CRISPIN.

PHÉLONTE.

MAis, contre mon attente,
Je vois un inconnu.

CRISPIN, *bas à Phélonte.*

C'eſt ce Muſicien :
Ne me découvrez pas.

PHÉLONTE, *bas à Criſpin.*

Je m'en garderai bien ;
Ce ſeroit tout gâter.

CRISPIN *ſe cache le plus qu'il peut.*

PHÉLONTE, *au Muſicien.*

Que vous plaît-il ?

LE MUSICIEN, *après pluſieurs révérences, à Phélonte.*

De grace,
Connoiſſez-moi, Monſieur ; excuſez mon audace.
J'enſeigne la Muſique ; & cet art, Dieu-merci,
Dans tous mes écoliers m'a ſi bien réuſſi,
Que, loin d'avoir beſoin de pratique nouvelle,
Je puis fournir à peine aux lieux où l'on m'appelle.
Ainſi, je ne viens point ici par intérêt ;
Mais ſi, comme l'on dit, la Muſique vous plaît ;
(Car de beaucoup de gens j'apprends, avecque joie,
Qu'à chanter la plupart de votre tems s'emploie ;)

Ce bruit a fait en moi naître un ardent desir
De vous voir; & je viens....

PHÉLONTE.

Vous me faites plaisir.

LE MUSICIEN.

J'ai fait un Opéra, Monsieur, qui doit surprendre;
Et je viens, tout exprès, vous prier de l'entendre.

PHÉLONTE.

Volontiers.

LE MUSICIEN.

Je m'en tais; mais, sans faire le vain....
Chez Madame Angélique il paroîtra demain.

PHÉLONTE.

Je ne la connois point.

LE MUSICIEN.

Ce billet marque l'heure;
Et, par lui, vous serez instruit de sa demeure.

PHÉLONTE, *prenant le billet.*

Je n'y manquerai pas.

LE MUSICIEN.

Ah! c'est une faveur
Dont se flatte aujourd'hui votre humble serviteur.

PHÉLONTE.

Suffit. Adieu.

LE MUSICIEN.

Monsieur, je vous ferai connoître....
(*appercevant Crispin.*)
Mais je vois, ce me semble, un....

PHÉLONTE, *lui montrant Criſpin.*

Vous voyez mon Maître.

LE MUSICIEN.

Je m'étonne, Monſieur, que vous ayez choiſi
L'homme le plus ignare....

CRISPIN, *au Muſicien.*

Hé! morbleu! venez-y,
Diſputer avec moi, ſur la prééminence
(*à Phélonte.*)
D'un art.... Je vous le livre auſſi plein d'ignorance;
Que Chantre du Pont-neuf.

PHÉLONTE.

Hé! Meſſieurs, là, tout doux.

LE MUSICIEN.

Quoi! pouvez-vous ſouffrir cet ignorant chez vous?
Je vais le décrier dans tous les lieux du monde;
Et ne ſouffrirai point....

PHÉLONTE.

Permettez qu'il réponde.
Comme vous l'accuſez d'être ignorant, il doit....

CRISPIN.

Monſieur, la vérité ſe peut toucher au doigt:
Il fait le ſuffiſant, à cauſe de ſa brette.

LE MUSICIEN.

J'ai droit de la porter. Mon pere....

CRISPIN.

Étoit Vedette,
Quand dans la plaine d'Ouille on vint camper: voilà
Ses titres de Nobleſſe entés ſur *A mi la.*

LE MUSICIEN.

Tout ce qu'il dit, fadaiſe : il parle comme il chante.

PHÉLONTE.

Mais, Monſieur, il n'a point la méthode méchante ;
Je m'en ſuis bien trouvé juſqu'ici.

LE MUSICIEN.

Bien trouvé !
De tous les ignorans c'eſt le plus achevé,
Je vous le dis encor.

PHÉLONTE.

Sans chaleur, je vous prie.

LE MUSICIEN.

Il n'a que du jargon & de l'effronterie.

CRISPIN, *au Muſicien.*

Je viens pourtant encor de vous rendre *mutus*,
Chez un certain vieillard, là, tout-à-l'heure.

LE MUSICIEN.

Abus :
C'eſt un extravagant ; par ſon ſeul équipage,
J'ai d'abord aiſément jugé du perſonnage.
N'eſt-ce pas affronter la Muſique ? Il eſt fou.

CRISPIN.

Prenez-vous par le nez.

PHÉLONTE.

Mais, de grace, par où
Avez-vous découvert qu'il eſt ſi méchant Maître ?

LE MUSICIEN.

Par cent mots, où lui-même il ne peut rien connoître :
Tout ce qu'il dit ſur l'art, pur galimatias.

CRISPIN.

La pécore ! Monſieur, ne m'entendez-vous pas ?

PHÉLONTE.

Sa façon d'enſeigner n'eſt pas trop affectée ;
Et je crois n'avoir point encor la voix gâtée.

LE MUSICIEN.

Il vous la gâtera, ſi vous ne le changez.

PHÉLONTE.

Il faudra voir.

CRISPIN, *au Muſicien.*

J'ai peur, ſi vous ne délogez....

LE MUSICIEN.

Pour rien, au lieu de lui, j'aime mieux vous apprendre.

PHÉLONTE.

Pour rien ?

LE MUSICIEN.

Pour rien, vous dis-je.

CRISPIN.

Oui, oui, l'on te va prendre !
Tu n'es bon à montrer qu'à des grenouilles.

LE MUSICIEN, *à Criſpin.*

Moi ?
(*à Phélonte.*)
Pour l'honneur du métier, Monſieur....

PHÉLONTE.

De bonne foi,
Il eſt juſte qu'après pluſieurs ans....

LE MUSICIEN.

A l'épreuve :
De mon ſavoir, *gratis*, je vous offre la preuve.
Mais, pour vous faire voir que c'eſt un ignorant,
Et que je crains fort peu ce chétif concurrent,
Je vais chanter un air; qu'il en faſſe de même :
Par-là, vous jugerez.... Ecoutez ; chacun l'aime.

(*Il chante en Gaſcon.*)

« BEAUTÉ qui captivez mes ſens,
» Ma voix, par ſes triſte accens,
» Vous peint l'excès de mon martyre.
» Mais, Dieux ! quelle haine avez-vous ?
» Quand mon cœur oſe vous le dire,
» Soudain vous entrez en courroux ».

CRISPIN.

Ce chanteur me fait rire, avec ſon chant Gaſcon.

LE MUSICIEN, *à Criſpin.*

Sachez que, maintenant, c'eſt la belle façon ;
Et que cette maniere eſt le plus à la mode.

CRISPIN, *au Muſicien.*

Je gage que Monſieur blâme cette méthode.

LE MUSICIEN.

Laiſſons cela ; chantez.

CRISPIN.

Moi ? je n'en ferai rien.
Votre accent eſt Gaſcon, le mien eſt Pariſien :
Apprenez mon accent, & j'apprendrai le vôtre ;
Puis on pourra juger & de l'un & de l'autre.

LE MUSICIEN, *à Phélonte.*

Monſieur, vous jugez bien, par ce raiſonnement....

CRISPIN.

Monſieur ſait que je parle avec grand jugement.

PHÉLONTE.

Enfin, c'eſt ſans raiſon....

LE MUSICIEN.

Je ſuis las de l'entendre.
Monſieur, encore un coup, oui, je veux vous apprendre;
Et, ſi je ne vous fais mieux chanter mille fois....
Qu'il n'a pu....

PHÉLONTE.

Trouvez bon qu'il acheve ſon mois;
Nous nous verrons enſuite.

LE MUSICIEN.

Il faut vous laiſſer faire;
Mais je veux....

CRISPIN.

Tu prétends qu'à moi l'on te préfere,
Muſicien de bal?

LE MUSICIEN, *à Criſpin.*

En autre lieu qu'ici,
Je t'apprendrai....

CRISPIN.

Vas, vas, n'en ſois point en ſouci;
Si tu ſais ferrailler, je chamaille à merveilles.

LE MUSICIEN, *s'en allant.*

Munis-toi d'une épée: avec armes pareilles,
Seul à ſeul, de pied ferme, on te peut divertir.

CRISPIN.

Je ne veux, contre toi, qu'une broche à rôtir.
Adieu, *Re mi fa ſol.*

SCENE V.

PHÉLONTE, CRISPIN.

CRISPIN.

MA Maîtreſſe le pique.

PHÉLONTE, *riant.*

Je te vois Gradué, peu s'en faut, en Muſique.

CRISPIN.

Oui; mais cette Muſique attirera ſur moi
Quelque moment fâcheux.

PHÉLONTE.

Le crains-tu?

CRISPIN.

Non, ma foi:
Mais ſi, le rencontrant, il faut que je chamaille,
Et que, d'un coup d'épée, il me gâte la taille;
Hem?

PHÉLONTE, *riotant.*

J'en ſerois fâché.

CRISPIN.

Vous en riez? Fort bien!

PHÉLONTE.

Je préviendrai ce mal; n'en appréhende rien.
Mais allons, ſans tarder, viſiter cette Belle:

Je veux l'aimer, Criſpin, d'une flamme immortelle.

CRISPIN.

Il faut que, depuis peu, vous ſoyez bien changé.

SCENE VI.

PHÉLONTE, FANCHON, CRISPIN.

PHÉLONTE.

FANCHON, tu ſais à quoi je me ſuis engagé
A Mélante?

FANCHON.

Oui, Monſieur; vous m'en avez inſtruite.

PHÉLONTE.

Dis-lui, quand il viendra, qu'une affaire ſubite
M'a forcé de ſortir; mais qu'il peut tout ici.

FANCHON.

Fort bien.

PHÉLONTE.

J'entends quelqu'un; peut-être le voici.

FANCHON.

Ce n'eſt pas lui.

PHÉLONTE.

Qui donc?

SCENE VII.

BONIFACE, PHÉLONTE, FANCHON, CRISPIN.

FANCHON, *à Phélonte, montrant Boniface.*

C'Est Monſieur Boniface,
Qui vient, pour votre frere, implorer votre grace.

BONIFACE, *à Phélonte.*

Oui, Monſieur.

PHÉLONTE, *à Boniface.*

Là-deſſus, qu'on me laiſſe en repos.

BONIFACE.

La clémence eſt, Monſieur, la vertu des Héros :
Vous ſavez que Plutarque....

PHÉLONTE.

Hé ! Monſieur Boniface,
Plutarque, en cet endroit, n'eſt pas fort en ſa place.

FANCHON, *à Boniface.*

Qu'eſt-il beſoin, auſſi, de citer cet Auteur ?

BONIFACE.

De Monſieur votre frere étant le Précepteur,
J'oſe vous demander pardon de ſon offenſe.

PHÉLONTE.

Je ſuis trop irrité de ſon impertinence.

BONIFACE.

Qui ſe repent d'un mal, mérite le pardon.
Hélas! Monſieur Criſpin, vous, Madame Fanchon,
Obtenons de Monſieur le pardon pour ſon frere.

CRISPIN, *à Phélonte.*

Hé, Monſieur!

FANCHON, *à Phélonte.*

Hé, Monſieur!

PHÉLONTE.

Non, je n'en veux rien faire.

BONIFACE.

Monſieur!...

PHÉLONTE, *s'en allant.*

Suis-moi, Criſpin.

SCENE VIII.

BONIFACE, FANCHON.

BONIFACE.

ON ne peut le fléchir.

FANCHON.

Peut-être, avec le tems, on pourra l'adoucir.
Pour ſon frere, entre nous, il faut mieux le conduire.

BONIFACE.

C'eſt un jeune éventé que j'ai peine à réduire.

FANCHON.

Souffrir qu'il s'enrôlât.

BONIFACE.

C'étoit à mon inſu:
Il m'avoit, pour le faire, adroitement déçu.
Mais tout ce différent ne m'inquiete guere:
Qu'ils s'accordent entre eux, Fanchon; c'eſt leur affaire.

FANCHON.

En effet.

BONIFACE.

Quant à moi, j'en prends peu de ſouci.

FANCHON.

C'eſt fort bien fait à vous.

BONIFACE.

Le Ciel m'a fait ainſi.

FANCHON.

Vous fuyez le chagrin.

BONIFACE.

Mon partage eſt la joie:
Par elle, on a des jours filés d'or & de ſoie.
Non, non, point de chagrin, & vive la gaieté;
Elle nourrit l'eſprit, & ſoutient la ſanté.

FANCHON.

Que votre humeur me plaît! Ah! Monſieur Bonifac,
Qu'un grand fond de ſanté reluit ſur votre face!
Quel teint! Vous êtes né d'une complexion
Qui travaille ſans ceſſe à l'augmentation:
Vous ne mourrez jamais, ſi l'on ne vous aſſomme.

Gras, dodu, l'humeur gaie; ah! quel embonpoint d'homme!
Un malade, à vous voir, pourroit être guéri.
Où prenez-vous le gland dont vous êtes nourri.

BONIFACE.

Hé! je le prends, Fanchon, où vous prenez le vôtre;
Et, dans tous mes repas, je n'en uſe point d'autre.

FANCHON.

Du moins, il vous profite autant, & plus qu'à moi;
Cela ſe voit.

BONIFACE.

Oui; mais parlons de bonne foi:
Fanchon, votre embonpoint aſſez du mien approche;
Je ſuis un peu cochon, vous êtes un peu coche.

FANCHON.

Vous, un peu? Bon! je gage, au rapport de mes yeux,
Que, ſi je peſe un cent, vous en peſez bien deux.

BONIFACE.

Tel que je ſois, enfin, je ſuis peu haïſſable;
Et je vous aime, autant que vous êtes aimable.

FANCHON.

Ne parlons point d'aimer, & changeons de propos.

SCENE IX.

LA RONCE, FANCHON, BONIFACE.

LA RONCE, *à Fanchon.*

FORT bien! ne viens-je point ici mal-à-propos ?

FANCHON, *à La Ronce.*

Non.

LA RONCE.

Avez-vous tout dit ?

FANCHON.

Nous n'avons rien à dire.

LA RONCE.

Si je ſuis importun, parle; je me retire.

BONIFACE, *à La Ronce.*

Non, demeurez; je ſors.

LA RONCE, *à Boniface.*

En ſuis-je cauſe ?

BONIFACE.

Non.

LA RONCE.

Si c'eſt moi...?

BONIFACE.

Non, vous dis-je. Adieu, belle Fanchon.

FANCHON.

Adieu, beau Boniface.

BONIFACE.

Ah!

(*Il ſort, en faiſant une grande révérence.*)

SCENE X.

FANCHON, LA RONCE.

FANCHON.

QU'EST-CE?

LA RONCE.

On vous demande.

FANCHON.

Et qui?

LA RONCE.

C'eſt votre Maître à chanter.

FANCHON.

Qu'il attende.

LA RONCE.

Il eſt preſſé, dit-il.

FANCHON.

Qu'il revienne tantôt.
Dis-lui que je ne puis....

LA RONCE, *voulant s'en aller.*

Je dirai ce qu'il faut.

FANCHON, *hauſſant la voix.*

Et que lui diras-tu ?

LA RONCE, *revenant.*

Qu'une affaire preſſée,
Pour quelque tems, ici, vous tient embarraſſée.
L'excuſe eſt-elle bonne ?

FANCHON.

Oui, vas, c'eſt fort bien dit.

LA RONCE.

Eſt-ce que vous croyez que je manque d'eſprit ?

FANCHON.

Non; mais, par trop d'ardeur, tu prêtes peu ſilence;
Et ſouvent tu réponds, ſans ſavoir ce qu'on penſe.

LA RONCE.

Moi ?

FANCHON, *lui fermant la bouche.*

Vas rendre réponſe à mon Maître à chanter.

LA RONCE.

Mais....

FANCHON.

Vas, te dis-je; après, je ſaurai t'écouter.

SCENE XI.

FANCHON, *ſeule.*

CEs eſprits turbulens me font devenir folle;
Car, juſques dans la bouche, ils coupent la parole:
Souvent, loin qu'avec eux on puiſſe s'expliquer,
A peine parle-t-on, qu'ils veulent repliquer:
Sans entendre les gens, leur jugement décide,
Quoiqu'il n'ait le bon-ſens, ni la raiſon pour guide.
Lorſqu'ils ſont entêtés de quelque opinion,
Ils n'ont, pour l'appuyer, que l'obſtination:
De trop d'eſtime d'eux leur eſprit les enivre,
Et croit que leur avis eſt le ſeul qu'il faut ſuivre.

SCENE XII.

LA RONCE, FANCHON.

FANCHON.

HÉ BIEN? reviendra-t-il?

LA RONCE.

Il n'y manquera pas.

FANCHON.

Qu'a-t-il dit?

LA RONCE.

Rien.

FANCHON.

Tant mieux.

LA RONCE.

Le Breton eſt là-bas.

FANCHON.

Le Breton ?

LA RONCE.

Autrement, le valet de Mélante :
Il demande Monſieur, pour affaire preſſante.

FANCHON.

Je ſais bien ce que c'eſt ; dis-lui qu'il vienne ici.

LA RONCE.

Il a bu plus d'un coup.

FANCHON.

Qu'importe ?

LA RONCE.

Le voici.

SCENE XIII.

LA RONCE, FANCHON, LE BRETON.

FANCHON, *à Le Breton.*

QUE veux-tu ?

LE BRETON, *un peu ivre, à Fanchon.*

Je veux....

FANCHON.

Quoi ?

LE BRETON.

Je veux Monſieur ton Maître.

FANCHON.

Il eſt ſorti.

LE BRETON.

Tant-pis. Mais où donc peut-il être ?

FANCHON.

Je ne ſais.

LE BRETON, *faiſant un hoquet.*

Tu ne ſais ?

FANCHON.

Non.

LE BRETON.

Il faut le chercher ;

Car mon Maître, dans peu....

FANCHON.

Parle, ſans t'approcher.

LE BRETON.

Pourquoi ?

FANCHON.

Pour rien.

LE BRETON.

Fanchon, mon ame.... te convoite ; Je t'aime.

FANCHON.

Soutiens-toi.

LE BRETON.

Crois-tu que je ſois boite ?

FANCHON.

Boite ?

LE BRETON.

Oui : c'eſt-à-dire, ivre, en langage Breton.

FANCHON.

Je m'en rapporte à toi.

LE BRETON.

Je n'ai pas bu.

LA RONCE.

Lui ? bon ! Il eſt à jeun, voyez.

LE BRETON, *à La Ronce, faiſant un hoquet.*

Oui-dà ; qu'en veux-tu dire ?

FANCHON, *riant.*

Courage !

LA RONCE.

Il n'a pas bu ; c'eſt d'amour qu'il ſoupire.

FANCHON.

Mais ton Maître, dis-moi...?

LE BRETON, *à Fanchon.*

Dans peu tu le verras :
Chantons, en l'attendant.

FANCHON, *riant.*

Fort bien !

LE BRETON.

Tu ne veux pas,
Toi qui chantes ſi bien, qu'aucun n'y peut atteindre ?
J'aime à t'ouïr chanter ; car tu chantes à peindre.
Vois-tu ! je paye pot : çà, chante un paſſe-pied.

FANCHON.

Je n'en ſais point.

LE BRETON.

Écoute.

(*Il chante & danſe un paſſepied, & il tombe.*)

FANCHON, *riant.*

Il s'eſt eſtropié.

(*à La Ronce.*)
Releve-le.

LE BRETON.

Dis-moi, ſais-je pas la cadence ?

LA RONCE,

LA RONCE, *le relevant.*

Oui.

LE BRETON, *à La Ronce.*

Prends ton violon; tu verras ſi je danſe.

LA RONCE, *riotant.*

On ne peut mieux danſer.

LE BRETON, *ſe relevant.*

Ah! tu fais le rieur?

LA RONCE.

Point.

LE BRETON *prend La Ronce par la main, chante & danſe le paſſe-pied.*

Le pied m'a gliſſé; mais....

SCENE XIV.

MÉLANTE, FANCHON, LE-BRETON, LA RONCE.

MÉLANTE, *entrant, & regardant Le Breton.*

PLAIT-IL ?

LE BRETON, *à Mélante.*

Rien, Monſieur; C'eſt La Ronce....

MÉLANTE.

Eſt-ce ainſi que l'on me rend réponſe ?

LE BRETON.

Monſieur, je m'en allois; demandez à La Ronce.

MÉLANTE.

Fort bien. Depuis une heure, où s'eſt-il arrêté ?

LE BRETON.

C'eſt.... Nous allons, nous deux, boire à votre ſanté.

LE BRETON & LA RONCE *ſortent.*

MÉLANTE, *les regardant aller.*

Qu'il a bu !

FANCHON.

Point du tout.

SCENE XV.

MÉLANTE, FANCHON.

MÉLANTE.

QUELQUEFOIS il s'en donne
Mais il eſt bon Valet.

FANCHON.

Il a l'humeur bouffonne.

MÉLANTE.

Phélonte eſt-il ici ?

FANCHON.

Non.

MÉLANTE, *ſe chagrinant.*

Le fâcheux moment !

FANCHON.

Pour affaire preſſée il ſort préſentement :
Mais ſoyez ſans chagrin ; je ſuis de tout inſtruite ;
De ſa part, avec ſoin, j'attends votre viſite.
Je ſais que vous aimez, & qu'un pere fâcheux
S'oppoſe aux ſentimens de l'objet de vos vœux,
Et que, pour lui parler, vous avez de la peine.
Ici vous pourrez tout, ſans que rien vous y gêne :
C'eſt l'ordre de Monſieur.

MÉLANTE.

Tu m'ôtes de ſouci.

Cette Dame eſt en chaiſe, à trente pas d'ici;
Je m'en vais l'amener.

FANCHON.

Moi, je vais vous attendre.

SCENE XVI.

FANCHON, *ſeule.*

MA foi, contre l'amour tous les ſoins qu'on peut prendre,
Empêchent rarement qu'il ne vienne à ſa fin:
Il ſut, ſait & ſaura décevoir le plus fin.
En vain oppoſe-t-on l'autorité d'un pere;
C'eſt de quoi le frippon ne s'inquiete guere;
Il ſe rit des chagrins de ces Amans jaloux,
Et met toute ſa joie à tromper un époux.
Nous trouvons tout poſſible, alors qu'il nous enflamme.
J'entends parler quelqu'un. C'eſt Mélante & ſa Dame.

SCENE XVII.

MÉLANTE, LISE, FANCHON.

MÉLANTE, *à Liſe.*

MADAME, ôtez le maſque, & n'appréhendez rien;
Je ſuis ici le maître, & ce logis eſt mien.

LISE, *à Mélante.*

A votre honnêteté je me laiſſe conduire;
Vous voulez que je l'ôte, & cela doit ſuffire.

MÉLANTE.

Fanchon, tu vois l'objet dont mon cœur eſt charmé.

FANCHON, *à Mélante.*

Je vous tiens fort heureux, ſi vous êtes aimé.

MÉLANTE.

Sur l'eſpoir de l'hymen tout mon bonheur ſe fonde.

FANCHON.

Madame a des appas à charmer tout le monde.

LISE, *à Fanchon.*

Me railler ?

FANCHON, *à Liſe.*

Je ſais trop tout ce que je vous dois;
Et, quand je parle ainſi, je dis ce que je vois;
A louer vos appas je me ſens engagée.

LISE.

De ces bons ſentimens je vous ſuis obligée.

MÉLANTE.

Fanchon a l'humeur franche, & de l'eſprit, enfin.

FANCHON.

Oh ! point. Vous plaîroit-il de deſcendre au jardin ?

LISE.

Volontiers ; allons.

MÉLANTE, *prenant Liſe par la main, dit à Fanchon :*

Paſſe.

FANCHON.

Ah ! je ſais trop....

MÉLANTE.

N'importe ;

Paſſe.

FANCHON.

Puiſqu'il vous plaît, je vais ouvrir la porte.

Fin du troiſieme Acte.

Les ſix Violons de Phélonte entrent, jouent un air qui forme l'Entracte, & ſe retirent.

ACTE IV.

Le théâtre repréſente la ſalle de l'appartement de Dorame, comme au ſecond Acte.

SCENE PREMIERE.

TOINON, DAPHNIS.

TOINON.

L'Embarras eſt léger, & n'aura point de ſuite:
Du faux Muſicien Angélique eſt inſtruite;
Elle en ſait l'aventure; & ſi notre vieillard,
Étonné d'avoir vu deux Maîtres de ſa part,
Va de ce double envoi lui demander la cauſe,
Laiſſez faire, elle eſt femme à bien tourner la choſe;
N'en appréhendez rien.

DAPHNIS.

S'il faut t'ouvrir mon cœur;
Ce n'eſt pas là, Toinon, le ſujet de ma peur.

TOINON.

Qu'avez-vous donc?

DAPHNIS.

Je crains de n'avoir, qu'à ma honte,
Entrepris de fixer le vagabond Phélonte;

Et que, toujours lui-même, il ne ſoit peu touché
De l'avance où pour lui mon cœur s'eſt relâché.

TOINON.

J'en aurois, comme vous, un peu de défiance.
Phélonte eſt honnête-homme, & de bonne naiſſance;
Riche, &, par ſon humeur, en tous lieux bien venu;
Mais en faveur du ſexe il eſt mal prévenu;
Et, par certains ſoupçons où ſon penchant l'incline,
Sa maniere d'aimer eſt un peu libertine.
Courant de belle en belle étaler ſes douceurs,
Il ne veut, en amour, ni ſoupirs, ni langueurs;
Et d'un amant plaintif les triſtes doléances
Sont, s'il faut qu'on l'en croie, autant d'impertinences:
Son ſeul but eſt la joie; il en fait vanité.
Le plus fier, cependant, eſt le plutôt domté;
Et tous ces Rodomonts en matiere de tendre,
Ont leur inſtant fatal; c'eſt là qu'il les faut prendre.
Phélonte en tient déja; votre eſprit l'a charmé:
Pour vous, ſans vous connoître, il eſt tout enflammé;
Et, par votre billet....,

SCENE II.

CRISPIN, DAPHNIS, TOINON.

TOINON.

MAis Criſpin, qui s'avance....

CRISPIN, *à Daphnis.*

Mon Maître, de vous voir, brûle d'impatience,
Madame; il attend l'ordre, à quatre pas d'ici.

TOINON, *à Criſpin.*

Cours le faire entrer.

DAPHNIS, *à Criſpin.*

Non.

CRISPIN.

Quel ſcrupule eſt-ceci ?

DAPHNIS.

Je crains trop que mon pere....

TOINON, *à Daphnis.*

Hé, mon Dieu ! votre pere
Eſt ſorti pour long-tems. Vas, Criſpin....

DAPHNIS, *à Toinon.*

Qu'il differe ;
Le péril me fait peur : une autre fois, Toinon,
Je m'offre.

TOINON.

Une autre fois, vous diriez encor non :
Point de remiſe.

DAPHNIS.

Quoi ! tu veux que je hazarde...?

CRISPIN.

Vous allez tout gâter, ſi vous n'y prenez garde ;
Car mon Maître n'eſt pas de ces martyrs d'amour,
Qui, pour un rendez-vous, font le guet tout un jour :
La peine l'effarouche ; &, dès le moindre obſtacle,
S'il ne dit ſerviteur, il faut crier miracle.
Puiſque par votre lettre il s'eſt laiſſé charmer,
Prenez-le-moi, tandis qu'il eſt en train d'aimer :
Il eſt certains momens, pourvu qu'on le mitonne...

TOINON, *à Criſpin.*

Quand l'occaſion preſſe, eſt-il tems qu'on raiſonne ?
Devrois-tu pas déja l'avoir averti ? Cours,
Sans plus jaſer.

CRISPIN, *s'en allant.*

J'ai tort.

SCENE III.

DAPHNIS, TOINON.

DAPHNIS.

OU ſera mon recours,
Si mon pere ſurvient ? Tu me perds.

TOINON.

A ce compte,
Ce n'eſt donc rien pour vous, que d'acquérir Phélonte ?
J'enrage de vous voir ſottement barguigner !
Qu'eſt-ce qu'en reculant, vous auriez pu gagner ?
Prétendez-vous qu'il aime un objet inviſible ?

DAPHNIS.

Non ; mais le voir ailleurs, n'étoit pas impoſſible ;
Et nous euſſions cherché....

TOINON.

Le plutôt vaut le mieux.

SCENE IV.

PHÉLONTE, DAPHNIS, CRISPIN TOINON.

TOINON, *bas à Daphnis.*

IL vient ; ſongez à vous.

PHÉLONTE, *à Criſpin, à part.*

Qu'elle eſt aimable ! Ah, Dieux
D'amour, en la voyant, j'ai déja l'ame pleine.

CRISPIN, *à part, à Phélonte.*

Je vous l'avois bien dit, qu'elle en valoit la peine.
Voyez comme ſes yeux, fripponnement tournés...

PHÉLONTE.

Qu'ils ſont touchans, Criſpin !

CRISPIN.

Le friand petit nez !
Si j'étois vous, Monſieur, j'en tâterois.

PHÉLONTE, *s'approchant, à Daphnis.*

Madame,
Ne vous étonnez point du trouble de mon ame :
La ſurpriſe où je ſuis de voir tant de beauté,
Ne laiſſe à ma raiſon aucune liberté ;
Et, quoique, de mes ſens, cette raiſon maitreſſe,
M'ait fait traiter l'amour, juſqu'ici, de foibleſſe,
Je ſors enfin d'erreur, & ſens, auprès de vous,
Que, vous offrir des vœux, eſt le ſort le plus doux

Souffrez donc que les miens....

DAPHNIS, *à Phélonte.*

Ah! c'en eſt trop, Phélonte:
Toute ardeur m'eſt ſuſpecte, alors qu'elle eſt ſi prompte;
Et, quoi que vous veuilliez trouver en moi d'appas,
On aime foiblement ce qu'on ne connoît pas;
Le tems ſeul....

PHÉLONTE.

Non, Madame; alors qu'il faut qu'on aime,
L'amour, en un moment, prend un pouvoir extrême:
J'en fais l'expérience. On m'a vu mille fois
Soutenir fiérement qu'on n'aimoit qu'à ſon choix;
Toujours libre, toujours à couvert de ſurpriſe,
J'ai, contre cent beautés défendu ma franchiſe;
Et, dès que je vous vois, tout mon cœur enflammé
Eſt contraint de ſe rendre aux yeux qui l'ont charmé.
Voyez-en, dans les miens, l'aſſuré témoignage:
Ils parlent, c'eſt à vous d'entendre leur langage;
Ils vous ſeront garants....

DAPHNIS.

Que diriez-vous de moi,
Si j'avois, pour le croire, aſſez de bonne foi?
On vous connoît, Phélonte: aujourd'hui, c'eſt mon regne;
Il n'eſt cœur que, pour moi, le vôtre ne dédaigne;
Et demain, par l'amour vers un autre appellé,
Vous ne ſongerez pas que vous m'avez parlé.

PHÉLONTE.

Je n'y ſongerai pas, Madame! quel outrage!
De mon cœur, tout à vous, vous ſoupçonnez l'hommage!
Si ce cœur n'eſt toujours ferme à vous adorer,

Que le Ciel....

TOINON, *à Phélonte.*

Penſez-vous être cru, pour jurer?
Ce n'eſt pas, en amour, un ſecours fort utile.
Les Amans, quels qu'ils ſoient, ont tous le même ſtyle;
Et, ſi chaque ſerment leur tenoit lieu d'effets,
Le fourbe gagneroit ſa cauſe à peu de frais:
Ce ſont toujours beaux mots, mais non pas ſans réſerve.

PHÉLONTE.

C'eſt à tort....

TOINON.

Voyez-vous! il n'eſt qu'un mot qui ſerve:
Quand on veut de deux cœurs aſſurer l'union,
On y brouille trois grains de *matrimonium*;
Cela fait, on ſe peut aimer tout à ſon aiſe.

PHÉLONTE.

Oſerois-je eſpérer que le parti vous plaiſe?
Dans la brûlante ardeur qui m'engage aux ſoupirs,
L'hymen eſt le ſeul but où tendent mes deſirs.
Madame, prononcez; &, quand mon cœur ſe donne....

DAPHNIS.

Phélonte, en vérité, ce changement m'étonne:
Quoi! vous, parler d'hymen! c'eſt de quoi s'écrier....

PHÉLONTE.

Oui, j'ai blâmé quiconque oſoit ſe marier;
Cependant, avec vous, telle eſt ma deſtinée,
Que, ſans voir ma fortune à la vôtre enchaînée,
Je ne puis vivre heureux. Votre lettre d'abord
M'a fait ſentir pour vous le plus ardent tranſport:
A ce doux charme en vain j'ai voulu mettre obſtacle,
Et voilà que vos yeux achevent ce miracle.

Les déſavouerez-vous, ces beaux yeux, que l'amour...?

DAPHNIS.

De peur d'en dire trop, penſez-y plus d'un jour:
Il eſt bon, quelquefois, de n'aller pas ſi vîte.

PHÉLONTE.

Non; je ſuis convaincu de tout votre mérite;
Et, pour vous empêcher de douter de mon feu,
Je vais à votre pere en demander l'aveu:
S'il ne me connoît pas, il connoît ma famille.

DAPHNIS.

Quelque rang où l'hymen pût élever ſa fille,
Comme il faut peu de choſe à le mécontenter,
Le prendre au dépourvu, ce ſeroit tout gâter:
Ne vous déclarez point, que je ne vous revoie.

PHÉLONTE.

Et quand puis-je, Madame, eſperer cette joie?

DAPHNIS.

Peut-être que chez vous j'irai dès aujourd'hui.
Séparons-nous; adieu.

PHÉLONTE.

Vous quitter! quel enmui!

DAPHNIS.

Je ne puis vous parler ici, que je ne tremble.
Mon pere peut venir; &, s'il nous trouve enſemble,
Quoi que vous lui diſiez, il n'écoutera rien.

PHÉLONTE.

Mais me priver ſi tôt d'un ſi cher entretien!
Madame!...

SCENE V.

DAPHNIS, PHÉLONTE, TOINON, CRISPIN, ANASTASE *en dehors.*

ANASTASE, *en dehors, frappe à la porte.*

DAPHNIS.

JE l'entends; c'eſt lui: que deviendrai-je?

PHÉLONTE.

Une honnête recherche a quelque privilége;
Et, ſi je lui dis....

DAPHNIS.

Non. Toinon, & vîte....

TOINON.

Quoi?
Peut-on...?

ANASTASE *frappe plus fort.*

TOINON.

Comme il redouble!

DAPHNIS.

Et tôt; c'eſt fait de moi;
Que dans ce cabinet ils entrent l'un & l'autre.

CRISPIN.

Monſieur, nous voilà pris.

TOINON.

Ma penſée eſt la vôtre.

(*à Phélonte & à Criſpin.*)

Coulez-vous là-dedans, & *motus.*

PHÉLONTE *entre dans le cabinet.*

ANASTASE *frappe.*

TOINON.

L'on y va.

CRISPIN, *entrant dans le cabinet.*

Peſte! il a belle hâte.

SCENE VI.

DAPHNIS, TOINON, ANASTASE *en dehors.*

DAPHNIS, *à Toinon.*

ET la clef; tire-la.

TOINON, *à Daphnis.*

Mon Dieu, ne craignez rien.

ANASTASE *frappe plus fort.*

TOINON.

Il heurte avec emphaſe.

(*Elle va ouvrir la porte.*)

ANASTASE *entre.*

TOINON, *à Anaſtaſe.*

Au diable l'animal !

DAPHNIS, *à Anaſtaſe.*

Quoi ! Monſieur Anaſtaſe,
C'eſt donc vous... ?

ANASTASE, *à Daphnis, lui faiſant une grande révérence.*

Oui, Madame ; excuſez, ſi j'ai tort.

TOINON.

Comme il frappe !

ANASTASE.

J'ai cru ne pas frapper trop fort.

TOINON.

Juſtement ; il croyoit heurter à ſon Collége.

ANASTASE.

Il eſt vrai qu'on s'y donne un peu de privilége,
Et qu'à grand bruit toujours chaque choſe s'y fait.
Avec des écoliers, du repos !

DAPHNIS.

En effet.
Mais, Monſieur Anaſtaſe, en deux mots, voyons, qu'eſt-ce ?
Que voulez-vous ?

ANASTASE.

L'étude orne bien la Jeuneſſe ;
Et j'ai mis, grace au Ciel, votre frere en état
De ſoutenir bientôt ſa theſe avec éclat :
A préſent qu'il eſt Grec, ce ſont ſes galleries,
Que les univerſaux & les cathégories.

Sans certains argumens, ſur l'être de raiſon,
Par leſquels....

DAPHNIS.

Finiſſons, ſi vous le pouvez.

TOINON, *à Daphnis.*

Bon!
Penſez-vous qu'un Pédant d'un ſeul mot ſe contente?
C'eſt....

ANASTASE.

Madame, Toinon eſt toujours mordicante;
Et ſon averſion, quoique ſans fondement,
Ne m'a jamais traité qu'antipathiquement.
Quand elle auroit puiſé dans le ſein de la haine,
Les dédains corroſifs....

TOINON, *à Anaſtaſe.*

Votre fievre quartaine!
Voyez ce qu'il veut dire, avec ſon corroſif!
Hé! parlez-nous Chrétien.

ANASTASE.

Ah, cœur vindicatif!
Elle m'en a voulu; depuis qu'un jour, contre elle....

DAPHNIS.

Oui; mais ſachons, vers nous, quel ſujet vous appelle.

ANASTASE.

Je viens trouver Monſieur, de la part de ſon fils,
Lui rendre cette lettre.

DAPHNIS.

Il n'eſt pas au logis;
Je la rendrai pour vous: donnez.

ANASTASE, *retenant la lettre.*

Je vais l'attendre;
L'affaire le requiert. Pour vous la faire entendre,
Vous ſaurez....

TOINON.

On ne veut y prendre aucune part.
Délogez; car Monſieur ne reviendra que tard.

ANASTASE.

Tard? ſoit. Il eſt beſoin que j'en aye audience.

TOINON.

Revenez donc tantôt.

ANASTASE.

Non; j'aurai patience;
Et, n'incommodant pas, j'aime mieux, en ce lieu....

TOINON.

Le mouchoir de Madame eſt de travers; adieu;
Il faut le rajuſter; point de témoins.

ANASTASE.

Diane
Fut jadis expoſée aux regards d'un prophane;
Ses yeux gâterent-ils les céleſtes beautés....

DAPHNIS.

Quoi! Meſſieurs du Collége aiment les nudités?...
Je ne le ſavois pas.

ANASTASE.

La nature....

DAPHNIS.

Hé! de grace,
Ne moraliſez point, & nous quittez la place.

ANASTASE.

Vous avez droit d'agir impérativement;
Je ſors, & ſuis fâché....

TOINON.

Treve de compliment;
On vous en quitte.

ANASTASE *ſort.*

DAPHNIS.

Enfin il s'en va : je reſpire.

SCENE VII.

TOINON, DAPHNIS.

TOINON.

QU'UN Pédant à ſouffrir, eſt un cruel martyre!

DAPHNIS.

Ne perdons point de tems, de crainte d'avoir pis:
Congédions....

SCENE VIII.

DORAME, ANASTASE, DAPHNIS; TOINON.

DORAME, *à Anaſtaſe.*

J'ÉTOIS en peine de mon fils :
Comment eſt-il ?

ANASTASE, *à Dorame.*

Fort bien, Monſieur.

DAPHNIS, *bas à part.*

Toinon, que faire ?

TOINON, *bas à part.*

Ne rien dire, & laiſſer raiſonner votre pere.

DORAME.

Nous ne l'avons point vu, depuis huit ou dix jours.

ANASTASE.

A ratiociner comme il vaque toujours,
Il ne ſort point ; & c'eſt pour cela qu'il m'envoie
Vous faire humble requête.

DORAME.

Ah ! j'en ai de la joie.
De quoi donc s'agit-il ?

ANASTASE.

D'un accommodement.

DORAME.

Eſt-ce qu'il auroit eu querelle ?

ANASTASE.

Nullement ;
Il a vers la douceur propenſion entiere :
Mais un ſien camarade, agiſſant par priere,
Lui fait, ſur certains cas, prendre ſon intérêt :
Cette lettre, Monſieur, vous dira ce que c'eſt.

DORAME *lit bas.*

DAPHNIS, *bas à Toinon, tandis que Dorame lit.*

Je ne ſais où j'en ſuis. S'il falloit, pour écrire,
Que dans ce cabinet...?

TOINON, *bas à Daphnis.*

Vous mettez tout au pire.
Que ſert de craindre ? Alors comme alors : on verra ;
Si l'embarras écheoit, comme on s'en tirera.

DORAME, *après avoir lu.*

Oui, Monſieur Anaſtaſe, avec plaiſir : j'eſpere
Venir, ſans trop de peine, à bout de cette affaire ;
Aſſurez-en mon fils. J'aime à voir que ſon cœur
A de ſemblables ſoins ſe porte avec ardeur.

ANASTASE.

Au bien, *pedetentim*, toujours je l'achemine,
L'induis aux bonnes mœurs ; &, ſous ma diſcipline,
Depuis cinq ans entiers, il eſt à remarquer
Qu'il n'a ſu ce que c'eſt que de prévariquer.

DORAME.

Je ſuis content de vous, autant qu'on le peut être.

ANASTASE.

Monſieur, ſans vanité....

TOINON, *bas à Daphnis.*

Finira-t-il, le traître ?

ANASTASE.

Le Ciel m'a, de tout tems, concédé le talent,
Quand j'ai ſoin d'un terroir, de le rendre excellent.
Il n'eſt que d'être mis d'abord en bonne école;
Car la Jeuneſſe, elle eſt comme une cire molle....

DORAME.

C'eſt fort bien dit. Allez; je ſais ce que je dois,
Et l'on ne perd jamais ce que l'on fait pour moi.
Demain mon fils ſaura ce que j'aurai pu faire.
Adieu.

SCENE IX.

TOINON, ANASTASE, DAPHNIS.

TOINON, *bas à Daphnis.*

BON! nous voilà quittes de votre pere.

ANASTASE, *à Daphnis.*

Que m'ordonnerez-vous ?

TOINON, *à Anaſtaſe.*

De décamper : bon ſoir.

DAPHNIS, *à Anaſtaſe.*

A mon frere, qu'il eſt trop long-tems ſans me voir.

ANASTASE *va & revient.*

Quoiqu'il ſoit, ſans vouloir uſer de privilége,
Rigide obſervateur des regles du Collége,
Si c'eſt néceſſité néceſſitante....

DAPHNIS.

Non.
Quand il pourra venir, qu'il vienne.

ANASTASE *ſort.*

SCENE X.

DAPHNIS, TOINON.

DAPHNIS.

ENFIN, Toinon,
Notre importun....

TOINON.

Maudit ſoit tout pédant qui jaſe.

SCENE XI.

DORAME, DAPHNIS, TOINON.

DORAME, *revenant.*

J'Allois bien oublier. Oh! Monſieur Anaſtaſe!

TOINON, *à Dorame.*

Il eſt déja bien loin, & ne vous entend pas.

DORAME.

Pas ſi loin; je le vois qui revient ſur ſes pas.

SCENE XII.

DORAME, ANASTASE, DAPHNIS, TOINON.

ANASTASE, *entrant, à Dorame.*

Monsieur.

DAPHNIS, *bas à Toinon.*

Le rappeller!

TOINON, *bas à Daphnis.*

C'eſt bien une autre hiſtoire.

DORAME, *à Anaſtaſe.*

J'ai fait, depuis deux jours, achat d'une écritoire,

Que vous m'obligerez de porter à mon fils :
Elle eſt toute gravée, & d'un travail exquis.
Je vous la vais donner.

DAPHNIS, *bas à part.*

Ah ! me voilà perdue !

DORAME, *ne trouvant pas la clef à la porte.*

La clef du cabinet, qu'eſt-elle devenue ?

TOINON, *à Dorame.*

Moi ? le dois-je ſavoir ? Elle eſt peut-être en bas ;
Il faut y voir.

DORAME.

Je cherche, & ne la trouve pas :
Je l'ai tantôt laiſſée à la porte.

DAPHNIS, *à Dorame.*

Peut-être
Toinon, en balayant....

DORAME.

Tout ſur le dos du Maître.
Les Valets ſont bien nés pour nous faire enrager !
Qu'ils perdent, briſent tout....

TOINON.

Le dégat eſt léger :
Hé bien ! c'eſt une clef : voyez la grande perte !

DORAME.

Mais, ſi du cabinet la porte n'eſt ouverte....
L'écritoire eſt dedans.

TOINON.

Le beau ſujet d'ennui !

Vous l'enverrez demain, ſi ce n'eſt aujourd'hui.

DORAME.

Oyez-la raiſonner!

ANASTASE.

Comme je ſuis tout vôtre;
Demain, puiſque la clef....

DORAME.

J'en ai là-haut une autre;
Je m'en vais la chercher.
(*Il ſort.*)

SCENE XIII.

DAPHNIS, TOINON, ANASTASE.

DAPHNIS, *bas à Toinon.*

FAis ce que tu pourras;
Quant à moi, je me ſauve, & ne l'attendrai pas.
(*Elle ſort.*)

TOINON, *bas à Daphnis qui ſort.*

Hé! que pourrai-je faire?

SCENE XIV.

ANASTASE, TOINON.

TOINON, *bas, à part.*

Elle ſort, & me laiſſe.

ANASTASE.

Donc Madame Toinon ſera toujours tigreſſe,
Et rien n'adoucira ſon naturel félon?

TOINON, *haut.*

Montez vîte; Monſieur vous appelle.

ANASTASE.

Moi? non;
Il ne m'appelle point.

TOINON.

Vous êtes ſourd, je penſe.

ANASTASE.

Ma faculté d'ouïr n'eſt point en défaillance;
Et ſi quelque douceur de votre chere voix....

TOINON, *répondant comme ſi on l'appelloit.*

Tout-à-l'heure. Avez-vous entendu, cette fois?

ANASTASE.

Rien moins.

TOINON.

Il vous attend; montez là-haut, vous dis-je.

ANASTASE.

O trop fier rejeton d'une ſauvage tige !
Par quelle dureté m'envier le tréſor
De l'heureux tête-à-tête, hélas ! qu'au poids de l'or
Je voudrois mille fois...?

TOINON.

Peſte de la pécore !

SCENE XV.

DORAME, ANASTASE, TOINON.

DORAME.

VOICI mon autre clef ; qu'on me la perde encore.

TOINON, *bas, à part.*

Tout va ſe découvrir.

DORAME, *ouvrant la porte du cabinet.*

Si.... Mais que vois-je là ?

SCENE XVI.

DORAME, TOINON, ANASTASE, CRISPIN *dans le cabinet.*

CRISPIN, *dans le cabinet, chante.*

Fa re mi fa, fa ſol fa mi, fa re fa, ſol fa re mi fa. (bis.)

SCENE XVII.

DORAME, ANASTASE, PHÉLONTE, CRISPIN, TOINON.

CRISPIN, *en ſortant du cabinet, à Phélonte qui en ſort, & tient un papier.*

SUIVEZ bien votre Mode, allons, par *E mi la.*
Fa re mi fa, fa ſol fa mi, fa re fa, ſol fa re mi fa. (bis.)

DORAME, *à Toinon.*

Que veut dire ceci? réponds.

TOINON, *à part.*

Quelle demande!

DORAME.

Deux hommes!

TOINON, *à Dorame.*

La ſurpriſe en doit être bien grande!

Eſt-ce une nouveauté, que deux hommes ?

CRISPIN, *à Phélonte.*

La, la.

(*à Dorame.*)

Monſieur, vous voulez bien nous pardonner cela ?

DORAME, *à Criſpin.*

Ne ſachant....

PHÉLONTE, *à Dorame.*

Excuſez, ſi j'oſe, avec franchiſe,
Prendre une liberté que Monſieur autoriſe.

CRISPIN, *à Phélonte.*

Oh ! Monſieur eſt touf cœur, pour les honnêtes gens.
L'heure me preſſe un peu ; ne perdons point de tems.

DORAME, *à part.*

Deux hommes enfermés ! point de clef ! Patience ;
Nous éclaircirons tout.

CRISPIN, *à Phélonte.*

Chantez donc.

PHÉLONTE.

Je commence.

CRISPIN.

Je l'ai fort bien noté. Là, marquez bien ce *fa*.
Fa, fa.

DORAME.

Me raille-t-on ? Quel prélude eſt-ce-là ?
Il faut voir juſqu'au bout.

ANASTASE.

La Muſique eſt touchante.

DORAME, *faiſant ſigne du doigt.*

Toinon...?

TOINON.

Hé bien? eſt-il défendu qu'on ne chante?

CRISPIN.

(*à Dorame.*)

Sol, ſol. Nous aurons fait dans un moment.

PHÉLONTE *chante.*

Fa mi...

CRISPIN, *à Phélonte.*

Hardiment: à quoi bon entonner à demi?

(*Il bat la meſure.*)

PHÉLONTE *chante.*

« L'Amour cauſe trop de peine;
» Je ne veux plus m'engager:
» Un Amant ſouffre la gêne,
» Quand l'objet vient à changer.
» L'Amour cauſe trop de peine;
» Je ne veux plus m'engager.

CRISPIN, *après que Phélonte a chanté, ſe retourne devers Dorame, battant la meſure.*

Fa re mi fa, fa ſol fa mi, fa re fa, ſol fa re mi fa. (bis.)

La baſſe continue, oyez.

DORAME.

Je vous entends.

CRISPIN, *à Phélonte.*

Allons, encore un coup; marquez-moi bien vos tems.

PHÉLONTE *chante.*

« L'Amour cauſe, &c.

CRISPIN *ſe retourne encore à Dorame, après la fin du couplet.*

Fa re mi fa, &c.

C'eſt un petit Rondeau.

DORAME, *à Criſpin.*

Rondeau, ſoit : mais, de grace....

CRISPIN.

N'êtes-vous pas, ſur-tout, charmé de cette baſſe ?

Fa re mi fa, fa ſol fa mi, &c.

DORAME.

Mais, Monſieur....

CRISPIN.

Fa re mi fa,... &c.

(*bas à Phélonte.*)

Sortons.

PHÉLONTE *ſort.*

DORAME, *allant après eux.*

Mais....

SCENE XVIII.

CRISPIN, DORAME, TOINON, ANASTASE.

CRISPIN, *revenant, chante.*

Fa re mi fa, &c.

DORAME, *à Crispin.*

LAISSEZ ce *re mi fa*,
Et m'apprenez, Monsieur, ce que vous faisiez-là.

CRISPIN, *à Dorame.*

Hé! j'y notois ce....
Fa re mi fa, &c.

TOINON, *à part.*

Bon: il se tire d'affaire.

DORAME.

Mais pourquoi...?

CRISPIN *chante.*

Fa re mi fa, &c.

DORAME.

Ce *re fa* commence à me déplaire.
D'où vient que ce Monsieur...?

CRISPIN, *battant toujours la mesure.*

Fa re mi fa, &c.
(*Il sort, en chantant.*)
Fa re mi fa, &c.

SCENE XIX.

DORAME, TOINON, ANASTASE.

DORAME, *à Toinon.*

QUE veut dire ceci ?

TOINON, *riotant, à Dorame.*

Ces Meſſieurs enfermés vous mettent en ſouci ?

DORAME.

A te voir, tout cela ne t'inquiete guere.

TOINON.

Ma foi, non.

DORAME.

Non, ta foi ?

TOINON.

Voyez la grande affaire !
C'eſt peut-être un Galant qui m'en veut : que ſait-on ?

DORAME.

La coquine !

ANASTASE, *à Dorame.*

Monſieur....

TOINON.

Là, prenez votre ton ;
Grondez juſqu'à demain.

ANASTASE.

L'ire qui vous embraſe
Va ſans doute trop loin; car....

DORAME, *à Anaſtaſe.*

Monſieur Anaſtaſe,
Avecque vos Pédans, mêlez-vous, s'il vous plaît,
D'un argument en forme; ils ſavent ce que c'eſt.

ANASTASE.

L'allucination, dans cette conjoncture,
Vous ôte les clartés d'une telle aventure;
C'eſt pourquoi vous devez pénétrer à loiſir....

DORAME.

D'accord.

ANASTASE.

L'homme prudent doit ſe faire un plaiſir
De connoître le vrai.

DORAME.

Vous plaît-il de vous taire?

ANASTASE.

Oh! volontiers: d'ailleurs, ce n'eſt point mon affaire.

DORAME.

Quoi?

ANASTASE.

Rien: mais un conſeil....

DORAME, *en colere.*

Encore? Hé! taiſez-vous.

ANASTASE.

Je me tairai.

DORAME.

(*à Toinon.*)

Fort bien. Çà, parlons entre nous.

ANASTASE.

Le ſilence eſt pourtant le propre de la bête.

DORAME, *à Anaſtaſe.*

Hem ?

ANASTASE.

A vous contenter je ſens que je m'apprête.
Parlez; je me tais.

DORAME.

Hom !...

TOINON, *à part.*

Il grille dans ſa peau.

DORAME, *à Toinon.*

Que faiſoient là ces gens ?

TOINON.

Ils notoient ce Rondeau;
Et c'eſt un pur hazard qui doit vous peu ſurprendre.
Votre fille, Monſieur, ayant deſſein d'apprendre,
Ce Maître entroit ici pour lui faire leçon :
Mais, en entrant, il a prié qu'on trouvât bon
Qu'il pût à ce Monſieur, en ce logis, écrire
Ce Rondeau, que, dit-il, chacun par-tout deſire;
Et nous a fort preſſés de lui faire apporter
Du papier & de l'encre, afin de le noter.
Moi, dans ce cabinet ſachant une écritoire,
Je les ai fait entrer; voilà toute l'hiſtoire :
Les refuſer, c'étoit une incivilité.

DORAME.

Il pouvoit être ailleurs tout auſſi bien noté.

TOINON.

Il eſt vrai; mais....

DORAME.

Il entre en ceci du myſtere.

TOINON.

Comment?

DORAME.

Quand on ne fait que ce que l'on doit faire,
On n'ôte point la clef d'une porte, Toinon;
Il y va là du vôtre.

TOINON.

Et qui vous dit que non?
Oui, j'ai fermé la porte, & pris la clef.

DORAME.

La gueuſe!
Pourquoi donc, s'il vous plaît?

TOINON.

Pour votre humeur grondeuſe:
Tout vous choque; &, pour rien, vous entrez en courroux;
Une mouche à tout autre, eſt éléphant pour vous;
Et, quand vous vous mettez deſſus la gronderie,
C'en eſt pour quinze jours.

DORAME, *ſe fâchant.*

Voyez l'effronterie!
Ce n'eſt rien, d'enfermer deux hommes ſans façon!

TOINON.

Le grand crime que c'eſt, d'écrire une chanſon!

DORAME.

Pour écrire, on n'a point ſur ſoi la porte cloſe.

TOINON.

Vous mériteriez bien que ce fût autre choſe.

ANASTASE.

Monſieur, la tempérance eſt, entre les vertus...;

DORAME, *à Anaſtaſe.*

Tempérez votre langue, & ne me parlez plus.

ANASTASE.

Monſieur, la fâcherie eſt à craindre à votre âge;
Et peut cauſer en vous un notable dommage:
Je dois, par mes avis, tâcher à vous guérir....

DORAME.

Je veux me fâcher, moi.

ANASTASE.

Vous en pourriez mourir;
Et l'on m'accuſeroit d'être cauſe ſeconde
De ce cruel malheur.

DORAME.

Que le Ciel te confonde!

ANASTASE.

Je ne ſouffrirai point que vous vous fâchiez, non.

DORAME.

Hé! Monſieur Anaſtaſe....

TOINON.

Il a grande raiſon ;
La colere aux vieillards eſt choſe trop funeſte.

ANASTASE.

De la bile enflammée il reſte certain reſte,
Dont la vapeur maligne, attaquant leur cerveau,
Le corrompt & le gâte, & les mene au tombeau.

TOINON.

Écoutez ce qu'il dit ; &....

DORAME, *à Toinon.*

Voudrois-tu te taire ?

TOINON.

Oui, Monſieur.

DORAME, *à Anaſtaſe.*

Vous....

TOINON.

La mort ſuit de près la colere ;
Car Monſieur Anaſtaſe en donne la raiſon.

ANASTASE.

Elle eſt fort dangereuſe, en la vieille ſaiſon....

DORAME *ouvre la bouche pour parler.*

ANASTASE, *ſans s'interrompre.*

Dit Hippocrate ; c'eſt de l'homme l'ennemie :
Elle produit en lui cette cacochymie
Nuiſible à la ſanté.

DORAME.

Je brûle de courroux.

ANASTASE.

Oh ! j'empêcherai bien, moi, reſtant près de vous,
Que vous ne vous fâchiez.

TOINON.

C'eſt bien fait.

DORAME.

Que la peſte
Étouffe l'un & l'autre !

ANASTASE.

Hé ! Monſieur....

DORAME.

Je déteſte...!
Hé ! taiſez-vous tous deux, & me laiſſez parler.

ANASTASE.

Quand cette humeur en nous vient la rate opiler,
L'hypocondre eſt alors....

DORAME.

Quoi ! ſans ceſſe ? Ah ! j'enrage.

ANASTASE, *le pourſuivant.*

Hé ! Monſieur....

TOINON, *de même.*

Hé ! Monſieur....

DORAME, *à Toinon.*

Coquine...!

ANASTASE.

L'homme ſage...!

DORAME, *à Anaſtaſe.*

Homme fou, vous plaît-il me laiſſer en repos ?

ANASTASE.

En ce fâcheux état, il n'eſt pas à propos....

DORAME.

Oh ! pour moi, je te laiſſe.

(*Il entre dans le cabinet.*)

SCENE XX.

TOINON, ANASTASE.

TOINON.

IL a fermé la porte;
Allez-vous-en; adieu.

ANASTASE.

Non; j'attendrai qu'il ſorte.

TOINON *s'en va, faiſant un ſigne de tête.*

SCENE XXI.

DORAME, ANASTASE.

DORAME, *revenant.*

VOILA cette écritoire.

ANASTASE.

Hé! Monſieur....

DORAME.

Hé! bourreau;

(*le pouſſant.*)

Laiſſe-moi; ſors.

ANASTASE, *s'en allant.*

Craignez un tranſport au cerveau.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

Le théâtre change, & repréſente l'antichambre de Phélonte, comme au premier Acte. Les ſix Violons de Phélonte entrent, exécutent un air qui marque l'Entracte, & ſortent.

SCENE PREMIERE.

PHÉLONTE, CRISPIN.

CRISPIN, *en entrant.*

Fa re mi fa, fa ſol fa mi, &c.

HEM?

PHÉLONTE.

Que Criſpin eſt fou!

CRISPIN.

Mais peut-on ne pas rire,
En ſongeant à
Fa re mi,...
Je crois que votre cœur ſoupire?

PHÉLONTE.

Cette Dame eſt, Criſpin, dans un grand embarras.

CRISPIN.

Elle s'en tirera ; ne vous chagrinez pas.
A propos, tous vos gens ſont là-haut qui répetent.

PHÉLONTE.

Pour chanter avec eux, trop de ſoins m'inquietent ;
Et, quoique la Muſique ait des charmes pour moi,
Elle adouciroit peu le trouble où je me vois.
J'ai vu Daphnis, Criſpin ; qu'elle eſt aimable & belle !

CRISPIN.

Quoi ! tout de bon, Monſieur, vous en tenez pour elle ?
Et des langueurs d'amour vous l'ennemi juré,
Converti tout-à-coup, vous auriez abjuré ?

PHÉLONTE.

Oui, Criſpin ; c'en eſt fait. Par je ne ſais quel charme,
De toute ma fierté ſa beauté me déſarme :
Je m'y rends ; & je trouve, en tout ce qu'elle dit,
Un agrément flatteur, un tour aiſé d'eſprit,
Qui m'enleve à moi-même, & me fait trop connoître
Qu'il eſt des nœuds ſecrets dont on n'eſt pas le maître.
Son abſence me tue ; &, loin de ſes beaux yeux,
Point de repos pour moi ; tout me déplaît.

CRISPIN.

Tant mieux ;
Car, à vous parler franc, quoiqu'auprès de la Belle,
Vous vous ſoyez dépeint l'Amant le plus fidele,
Comme je vous connois ſujet à caution,
Je doutois que ce fût à bonne intention :
Mais enfin votre cœur ſuit la route des nôtres,
Et vous êtes pris, vous qui vous moquiez des autres.

PHÉLONTE.

Il faut te l'avouer, ce changement eſt grand ;

A voir ce que je fus, moi-même il me ſurprend :
Mais j'ai beau raiſonner ; l'Amour parle, il m'attire,
Et je me ſens forcé de ſuivre ſon empire.

CRISPIN.

Dame ! il eſt attirant plus que vous ne penſiez.
Et ces coups de bâton dont vous me menaciez ?
Il m'en devoit coûter, tout au moins, une côte.
Si j'aime, hé bien ! voyez, Monſieur, eſt-ce ma faute ?

PHÉLONTE.

J'eus tort ; de mon erreur enfin tu viens à bout.

CRISPIN.

L'Amour eſt un Oiſeau qui ſe niche par-tout ;
Et ſouvent ce n'eſt pas, quoiqu'il aime à le taire,
En auberge d'éclat qu'il fait meilleure chere :
Chacun ſe ſent, Monſieur, ſelon ſes facultés.

PHÉLONTE.

Ah ! Criſpin, que Daphnis fait briller de beautés !
Je ne ſais ſi, pour voir mon ame aſſujettie,
Le deſtin, contre moi, ſe met de la partie ;
Mais rien ne me paroît égaler ſes attraits,
Et je ſens dans mon cœur ce qui n'y fut jamais
M'aimes-tu ?

CRISPIN.

Moi, Monſieur ?

PHÉLONTE.

Il s'agit de me rendre
Un ſervice qui paſſe....

CRISPIN.

Et par où m'en défendre ?
Je ſuis votre Valet, & Valet très-acquis ;

Et Daphnis, dont enfin les yeux vous ont conquis,
Se trouve, d'abondant, par un bonheur extrême,
Maîtreſſe de Toinon; & c'eſt Toinon que j'aime.

PHÉLONTE.

Toinon! Agis, Criſpin; tu travailles pour toi.

CRISPIN.

Oui, dites-vous; mais....

PHÉLONTE.

Vas, que Daphnis ſoit à moi,
J'obtiendrai de Toinon, puiſqu'elle t'eſt ſi chere....

CRISPIN.

Voyons, à cela près, qu'eſt-ce? que faut-il faire?

PHÉLONTE.

Porter à ce que j'aime un billet de ma part,
Lui demander pour moi....

CRISPIN.

C'eſt bien dit; au hazard
Que le vieillard mutin à m'étriller s'applique.

PHÉLONTE.

S'il te voit de nouveau, tu parleras Muſique.

CRISPIN.

Oui; mais s'il s'aviſoit, comme il eſt violent,
De me faire chanter ſur quelque ton dolent?
Il connoît d'autres clefs *que B mol & B quarre.*

PHÉLONTE.

Quand on eſt amoureux, à tout on ſe prépare.
Ah! Criſpin, quand on aime, & qu'on aime ardemment,

Donne-t-on,

Donne-t-on, comme toi, ſur le raiſonnement ?
Pouvant revoir Toinon, tu crains... ?

CRISPIN.

Quel Docteur ! diantre !
Aux gens, en dépit d'eux, il met le cœur au ventre.
Mais, comme la crainte eſt mal-ſéante aux Amans,
Vous-même vous pourriez faire vos complimens ;
Ils ſeroient mieux de vous.

PHÉLONTE.

Si je ſuis vu du pere,
J'embarraſſe Daphnis, je ruine l'affaire.

CRISPIN.

Écrivez ; je vois bien qu'au péril de mon dos,
Il faut marcher.

SCENE II.

FANCHON, PHÉLONTE, CRISPIN.

FANCHON, *à Phélonte.*

Quoi donc ! ici dans le repos !
Et ne ſavez-vous pas que, depuis plus d'une heure,
Mélante eſt au jardin ?

CRISPIN, *à Fanchon.*

Hé bien ! qu'il y demeure ;
Nous ſommes en affaire ; & qui preſſe.

PHÉLONTE, *à Fanchon.*

Dis-moi ;

Eſt-il ſeul ?

FANCHON.

Une Dame eſt avec lui.

CRISPIN.

Je crois
Qu'un tiers ne leur eſt pas tout-à-fait néceſſaire.

FANCHON.

J'ai fait ce que pour eux vous m'aviez dit de faire ;
Et je les ai reçus de mon mieux.

PHÉLONTE.

A-t-on dit
Que je ſuis rentré ?

FANCHON.

Non.

PHÉLONTE.

Qu'on les laiſſe ; il ſuffit.
J'entre en mon cabinet un moment, pour écrire ;
J'irai les voir après.

FANCHON.

Il faut encor vous dire
Que là-haut votre Maître, accompagné du mien,
Sur quelques airs nouveaux, ont un grand entretien,
Et veulent, ſur ces airs, ſavoir votre penſée.

PHÉLONTE, *s'en allant.*

Qu'ils attendent.

SCENE III.

FANCHON, CRISPIN.

FANCHON.

CRISPIN, quelle affaire preſſée
Pourroit avoir Monſieur? dis.

CRISPIN.

Vois-tu bien! il a
Ce qui vient par ici, d'ordinaire, & va là;
Un mal auſſi malin....

FANCHON.

Et quel mal, je te prie?

CRISPIN.

C'eſt un mal qui jamais n'entendit raillerie,
Qui cuit & qui chatouille, & qui ſut, de tout tems,
Donner à corps perdu ſur les honnêtes gens:
En un mot, mon Maître eſt, puiſqu'il te faut tout dire,
Mon confrere en amour.

FANCHON.

Quoi! Phélonte ſoupire!
Il ſeroit amoureux!

CRISPIN.

Il en tient d'aujourd'hui.

FANCHON.

Je ne m'étonnois pas de te voir fou: mais lui!

CRISPIN.

Aimer, eſt donc folie ?

FANCHON.

Et de la plus à craindre.
Le beau ragoût, d'avoir à gémir, à ſe plaindre !
Vivons, rions, chantons, & point d'amour.

CRISPIN.

Fort bien :
Il faut t'entendre, avec ta Muſique de chien.

FANCHON.

Je ſuis....

CRISPIN.

Tout franc, depuis que tu t'es mis en tête
Ut re mi fa ſol la, tu n'es plus qu'une bête.

FANCHON.

Mais toi, qui fais le ſot, je te trouve fort bon !
C'eſt bien à toi d'aimer ! un pied-plat !

CRISPIN.

Pourquoi non ?
Lorſque de s'en mêler le diable a la malice,
Puis-je empêcher qu'en moi nature ne pâtiſſe ?

FANCHON.

Que ne ſuis-je ton Maître, afin de t'empêcher... ?

CRISPIN.

Toi ? bon !

FANCHON.

Sur le bon pied je te ferois marcher ;
Je t'apprendrois....

CRISPIN.

Vas-t'en auprès de ta malade ;
Ta voix la peut guérir ; elle a beſoin d'aubade.

FANCHON.

C'eſt-à-dire qu'il faut que ta folie ait cours,
Et que tu veux, ſans moi, rêver à tes amours.

CRISPIN.

Ce n'eſt pas ton affaire ; adieu.

FANCHON.

Tu te courrouces ?
Bon ſoir.

SCENE IV.

CRISPIN, *ſeul.*

AMOUR, amour, quelles rudes ſecouſſes !
Laiſſe, quelque moment, mon cœur en repos. Non ;
Tu veux qu'il aille & vienne. Ah, Toinon ! ah, Toinon !

SCENE V.

CRISPIN, DAPHNIS, TOINON.

TOINON, *qui l'a entendu, lui répond en entrant.*

HÉ BIEN! que lui veux-tu? voici Toinon.

CRISPIN, *la careſſant.*

Fripponne.
Tu vois comme, ſans ceſſe, avec toi je raiſonne.

TOINON.

Tout doux; tu ne vois pas ma Maitreſſe?

DAPHNIS.

Criſpin,
Que fait ton Maître?

CRISPIN, *à Daphnis.*

Il eſt poſſédé d'un lutin,
Qui, dans ſon cabinet, brouille fort ſa cervelle.

DAPHNIS.

Eſt-il ſeul?

CRISPIN.

S'il eſt ſeul? non; avec une Belle.

DAPHNIS.

Une Belle!

CRISPIN.

Oui, qu'il aime, & tendrement.

DAPHNIS.

Ah, Dieux!
Viens, Toinon.

CRISPIN, *l'arrêtant.*

Sans courroux; le plus tard vaut le mieux.

DAPHNIS.

Tu m'arrêtes en vain.

CRISPIN.

Hé, mon Dieu! patience.
Être avec une Belle....

DAPHNIS.

Ah! c'eſt une impudence
Qui doit le diffamer....

CRISPIN.

Pas tant que vous croyez:
C'eſt avec vous qu'il eſt; il vous écrit.

TOINON.

Voyez!
Il étoit bien beſoin de nous donner l'alarme!

DAPHNIS.

Quoi! Criſpin, tu me dis...?

CRISPIN.

Que vous êtes ſon charme;
Et que, mettant ſa joie à vous le proteſter,
Il écrit un billet que j'allois vous porter:
Mais je cours l'avertir....

DAPHNIS.

Non; je le veux attendre:
Nous verrons de quel air il aura ſu s'y prendre;

Si l'amour.... Mais, Criſpin, ne m'abuſes-tu point?

CRISPIN.

Non, je me donne au diable. Il vous aime à tel point,
Qu'au beſoin, pour vous mieux ſoumettre ſa fortune,
Il vous épouſeroit quinze fois, au lieu d'une.

TOINON.

Vas, Criſpin, c'eſt aſſez d'épouſer une fois;
Encore en eſt-il bien qui s'en mordent les doigts:
L'hymen eſt une cage, où tout oiſeau qui chante...

CRISPIN.

Madame, avec mon Maître, aura l'ame contente;
C'eſt pour elle un coup ſûr. Quand un coquet fieffé
D'amour, de bonne ſorte, une fois s'eſt coëffé,
Cela tient comme glu.

DAPHNIS.

Si bien donc, qu'à ton compte,
Je ne dois plus douter d'avoir touché Phélonte?

CRISPIN.

Vous faites de ſon cœur l'unique paſſion;
J'en réponds, s'il le faut.

TOINON.

La bonne caution!

CRISPIN, *à Toinon.*

Oui, bonne; & je voudrois en avoir une telle,
Qui m'aſſurât de toi.

TOINON.

Je te ſuis ſi fidelle!
Que crains-tu?

CRISPIN.

Que, venant à parler tout de bon,
Au lieu de dire oui, tu n'ailles dire non.

DAPHNIS.

Phélonte y pourra tout : s'il a de la conſtance ;
S'il m'épouſe, Toinon ſera ta récompenſe ;
Je t'en donne parole.

CRISPIN.

Et toi ?

TOINON.

Ne ſais-tu pas
Qu'une Servante ſuit ſa Maîtreſſe à grands pas ?
Ainſi, le tout dépend de bien ſervir ſa flamme.

SCENE VI.

PHÉLONTE, DAPHNIS, CRISPIN, TOINON.

PHÉLONTE, *ſortant de ſon cabinet.*

TIENS, Criſpin, vas porter promptement....
(*appercevant Daphnis.*)
Ah, Madame !
Vous ici ! quel bonheur pouvoit m'être plus cher ?

DAPHNIS.

Voyons donc ce billet.

PHÉLONTE.

Il vous alloit chercher.
Mais, Madame, à quoi bon perdre du tems à lire

Ce qu'on ne peut jamais que foiblement écrire ?
Je vous aime ; & mon cœur qui paroît dans mes yeux,
Quand ma bouche le dit, vous le dit encor mieux.
Tout nourrit, tout accroît cette ardeur imprévue
Qui m'a fait être à vous, dès que je vous ai vue ;
Je vous revois, Madame ; & mes vœux sanisfaits....

DAPHNIS.

J'aurois lieu de rougir, à voir ce que je fais.
Venir jusques chez vous, c'est offenser ma gloire :
Mais votre amour l'emporte, & je l'ai voulu croire :
Vous le peignez sincere ; &, s'il l'est en effet,
Quoi que j'ose pour vous, je n'aurai pas trop fait.
Ainsi vous êtes sûr d'être écouté, de plaire ;
Mon cœur sera pour vous : mais je dépends d'un pere ;
Et c'est à vous à voir si vous pourrez souffrir
Les fâcheux contretems qui se pourront offrir.
Jamais il ne veut rien de ce qu'on lui propose ;
Quel qu'en soit l'avantage, il résiste, il s'oppose :
Mais sur le point d'honneur il est fort délicat ;
Et, s'il voit que vos feux s'obstinent à l'éclat,
Comme il craint les sots bruits, pour s'en sauver, j'espere
Qu'il croira notre hymen un parti nécessaire.
Voilà ce qui m'amene ; il faut délibérer....

PHÉLONTE.

Madame, c'est assez que je puisse espérer.
Cet obstacle d'un pere est de peu d'importance ;
S'il peut être levé par ma persévérance.
Mais ne vous ai-je point attiré son courroux ?
Qu'a-t-il dit, de m'avoir trouvé tantôt chez vous ?

DAPHNIS.

Il n'a pas fait paroître encor qu'il me soupçonne ;
Mais, pour Toinon....

TOINON.

Je ſais qu'il me la garde bonne:
L'orage crevera; mais, ma foi, je l'attends.
Voyez le vieux rêveur! Il a paſſé ſon tems,
Et ne s'informe pas, quand une fille a l'âge,
Si les jours qu'elle perd....

DAPHNIS.

Toinon n'eſt guere ſage.

TOINON.

Mon Dieu! Toinon vaut trop; n'en dites que du bien;
Elle a gagné le cœur d'un grand Muſicien;
C'eſt-là de ſon mérite une preuve authentique,
Criſpin.

CRISPIN, *à Toinon.*

Ne raille point; honneur à ma Muſique:
Sans le Rondeau noté, nous étions pris ſans verd.

PHÉLONTE, *à Toinon.*

Tout-à-propos, pour moi, le Rondeau s'eſt offert.
Mais c'eſt à Criſpin ſeul qu'on doit le ſtratagême.
Toinon, ce trait d'eſprit mérite aſſez qu'on l'aime;
Qu'en dis-tu?

TOINON.

Moi? je dis que le cœur m'en diroit;
Mais j'ai martel en tête, & toute autre l'auroit:
La Servante d'ici me ſemble un peu trop belle;
En entrant, j'ai vu....

CRISPIN.

Quoi? Fanchon?

PHÉLONTE.

Ne crains rien d'elle:

Comme elle a de la voix, elle en est folle, au point
De renoncer à tout, pour ne la perdre point :
Ainsi, rien ne la peut résoudre au mariage ;
Les enfans lui romproient l'estomac.

TOINON.

Quel dommage !
Ne plus chanter ! Pour moi, j'aimerois mieux cent fois
Avoir un bon mari, que la plus belle voix ;
Car, pour vivre en repos, chanter, ne sert de guere ;
Et je tiens qu'un époux est chose nécessaire.

PHÉLONTE.

Toinon a le goût bon.

TOINON.

Pas trop méchant.

SCENE VII.

DORAME, PHÉLONTE, DAPHNIS, TOINON, CRISPIN.

TOINON, *appercevant Dorame.*

MAIS, Dieux !

DAPHNIS.

C'est mon pere !

CRISPIN, *à Daphnis.*

Vers lui ne tournez point les yeux.

PHÉLONTE, *bas.*

Ah, Criſpin !

DAPHNIS, *à Criſpin.*

Quel malheur !

CRISPIN, *à Daphnis, après un peu de ſilence.*

Secondez mon adreſſe.

DORAME, *à part.*

Que vois-je ici ? Ma fille !

CRISPIN, *à Daphnis.*

Un peu de hardieſſe.
Le ton n'eſt pas trop haut, croyez-moi : *ſol mi fa.*
Je connois votre voix ; elle ira juſques-là.

DORAME, *à part.*

Ma fille en ce logis !

CRISPIN, *à Phélonte.*

Ah ! Monſieur, quelle peine !....

PHÉLONTE, *à Dorame.*

Monſieur, vous voir ici ! quel ſujet vous amene ?

DORAME.

C'eſt Phélonte : eſt-ce vous ?

PHÉLONTE.

Oui.

DORAME.

Je veux vous parler ;
Mais, (je voudrois en vain vous le diſſimuler)
Voir ma fille chez vous, trouble ſi fort mon ame...

CRISPIN, *à Dorame.*

Le mal n'eſt pas bien grand.

DORAMÉ, *à Criſpin.*

Il n'eſt pas grand? L'infame!

PHÉLONTE.

Eh! Monſieur....

CRISPIN.

Votre fille eſt chez moi, s'il vous plaît.

DORAME.

Comment, chez vous!

CRISPIN.

Sachez la choſe comme elle eſt.
Quoiqu'en ſon nom Monſieur ait la maiſon entiere,
Il n'a que le devant, j'occupe le derriere.
Nous vivons, l'un pour l'autre, aſſez commodément;
Mais cependant ceci, c'eſt mon appartement.
J'y fais, pour mes amis, concert chaque ſemaine:
Madame a ſu le jour, voilà ce qui l'amene.

DAPHNIS.

Mon pere, pardonnez, ſi, pour ouïr chanter....

CRISPIN.

Attendant le concert que je fais apprêter,
Je lui voulois apprendre un petit air.

DORAME.

De grace,
Laiſſez vos petits airs.

CRISPIN.

Il en deſſus & baſſe,

Joli : ſi vous voulez....

DORAME.

Je n'ai rien à vouloir.

CRISPIN.

On court de toutes parts après moi, pour l'avoir.

DORAME.

Depuis les Opéra, la rage de Muſique
S'eſt miſe dans Paris; tout le monde s'en pique :
Je le ſais; mais ma fille apprendra, s'il vous plaît,
A chanter toute ſeule, ou point.

TOINON, *à Dorame.*

Quel meurtre c'eſt!
Mais peut-on bien chanter, ſans ſavoir la meſure?

DORAME, *à Toinon.*

Coquine!...

TOINON.

Lui laiſſer perdre la voix! J'en jure;
Si j'étois en ſa place, il ne ſeroit pas dit
Que j'aurois de la voix pour rien.

DORAME.

Il me ſuffit;
C'eſt toi....

TOINON.

Pour bien chanter, il faut de la pratique.

DORAME.

J'aurai ſoin....

TOINON.

Malgré vous, j'apprendrois la Muſique.

DORAME.

Tais-toi: fi....

TOINON.

Le grand mal, que d'ouïr concerter!

DORAME.

Oui; ſi grand, que....

CRISPIN.

Monſieur, c'eſt trop vous emporter:
Nous ſommes gens publics, chez qui chacun, ſans honte,
Vient, comme bon lui ſemble.

DORAME.

Et ce n'eſt pas mon compte;
C'eſt par-là juſtement qu'une fille ſe perd:
Il eſt tant de concerts qui ſe font de concert.

CRISPIN.

Je ſuis tendre à l'honneur, & c'eſt me faire injure.

DORAME.

Comment vous nomme-t-on?

CRISPIN.

Mon nom eſt.... La Verdure.

DORAME.

La Verdure!

CRISPIN.

Oui, Monſieur.

DAPHNIS.

Pour un Muſicien,

Ce nom, à mon avis, ne convient pas trop bien.

CRISPIN.

Celui de ma famille eſt, de la Garaniere;
Nom que j'avois d'abord aſſez mis en lumiere:
Mais, comme tous mes airs, du premier au dernier,
Ont un je ne ſais quoi de gai, de printanier,
Que je les rends toujours fleuris outre meſure,
On m'a, par excellence, appellé La Verdure.

DORAME, *à part.*

Le fourbe! Mais il faut le pouſſer juſqu'au bout.
(*haut.*)
Çà, puiſque tous vos airs ſont ſi fleuris par-tout,
Entendons ce concert.

CRISPIN.

Grand honneur.

DAPHNIS.

Ah! je tremble.

CRISPIN.

Mes Chanteurs ſont là-haut, qui répetent enſemble;
Je vais les amener.
(*Il va parler à l'oreille de Phélonte.*)

DAPHNIS, *bas à Toinon.*

Se pourroit-il qu'il pût....

TOINON, *bas à Daphnis.*

Quand on a de l'adreſſe, on ſort de tout. Mais chut.

CRISPIN *ſort.*

SCENE VIII.

DORAME, PHÉLONTE, DAPHNIS, TOINON.

PHÉLONTE, *à Dorame.*

TANDIS qu'on ſe prépare au concert, puis-je apprendre
Quel ſervice je dois m'apprêter à vous rendre?
Quoi que ce ſoit, Monſieur, commandez, j'obéis.

DORAME, *à Phélonte.*

Voudrez-vous accorder une grace à mon fils?

PHÉLONTE.

Tout: mais pourquoi, chez vous, avoir voulu me taire
Ce que, pour vous ſervir, il s'agiſſoit de faire?

DORAME.

Quand chez moi, par hazard, tantôt je vous ai vu,
Votre viſage encor ne m'étoit pas connu:
Votre nom me l'étoit; c'eſt tout ce qu'à mon âge
Je ſais des jeunes gens.

PHÉLONTE.

Ce m'eſt un avantage
Que ma famille, au moins, vous ſoit connue aſſez,
Pour ne....

DORAME.

Je la connois mieux que vous ne penſez:
Vous avez un cadet Philoſophe en Navarre.

PHÉLONTE.

Oui, rempli de caprice, & d'humeur fort bizarre.

DORAME.

Il vous a chagriné; mais, par ſon repentir,
A lui pardonner tout, vous devez conſentir:
C'eſt la grace, par moi, que mon fils vous demande.

PHÉLONTE.

La partie eſt trop forte; il faut que je me rende.

DORAME.

Il eſt ſon camarade; & ce qu'il m'en écrit....

PHÉLONTE.

Vous le voulez, Monſieur, & cela me ſuffit.
Cependant, à mon tour, oſerois-je prétendre....

SCENE IX.

DORAME, PHÉLONTE, DAPHNIS, CRISPIN, TOINON, FANCHON, *les ſix* VIOLONS, *deux* MUSICIENS.

DORAME, *appercevant Criſpin.*

ECOUTONS le concert; j'ai promis de l'entendre.

CRISPIN, *aux Muſiciens, aux Violons & à Fanchon.*

Monſieur a le goût fin; de votre mieux, allons.
Fa, ſol. Prenez le ton avec les Violons.

PHÉLONTE *ſe met au Claveſſin.*

CRISPIN.

Tout le monde eſt-il prêt ?

TOINON, *à Daphnis.*

Monſieur de la Verdure
Fait merveilles.

CRISPIN, *aux mêmes.*

Sur-tout, ſuivez bien la meſure.

Les VIOLONS *préludent.*

CRISPIN, *avec les Violons.*

Fa, ſol, re, mi, la, ſol, fa, &c.

(*Pendant qu'on chante ce qui ſuit*, CRISPIN *bat la meſure, &* PHÉLONTE *accompagne du claveſſin.*)

(*On chante.*)

« TU viens peindre nos prés des plus vives couleurs,
» Printems, tu ramenes les fleurs;
» Chacun en a l'ame ravie:
» Mais qu'ai-je affaire, hélas! de tout ce que je vois?
» Tu ne ramenes point Silvie;
» Ainſi tu ne fais rien pour moi.

PHÉLONTE, *à Dorame.*

Qu'en dites-vous, Monſieur?

DORAME, *à Phélonte.*

Si je puis m'y connoître,
Les Écoliers ſont bons; je ne dis rien du Maître.

CRISPIN.

Fa, re, fa, ſol, &c.

(*On chante encore.*)

» Ce verd de qui l'éclat brille ſur nos côteaux,
» Le doux ramage des oiſeaux,
» Tout rit, tout au plaiſir convie:
» Mais mon amour, hélas! m'impoſe une autre loi;
» Et, quand je ne vois point Silvie,
» Il n'eſt point de plaiſir pour moi.

CRISPIN, *à Dorame.*

Êtes-vous content?

DORAME, *à Criſpin.*

Oui.

CRISPIN.

Cet air?...

DORAME.

Il eſt fort beau.

CRISPIN.

Vous plairoit-il encor, ce Menuet Rondeau?
Avec les violons, il eſt incomparable.

DORAME.

Volontiers.

TOINON, *bas à Daphnis.*

Il prend goût....

DAPHNIS, *bas à Toinon.*

Criſpin eſt admirable.

Les VIOLONS *préludent.*

CRISPIN, *avec les Violons.*

Fa, fa, ſol, fa, &c.

(*On chante.*)

« L'Amour cauſe trop de peine,
» Je ne veux plus m'engager;
» Un Amant ſouffre la gêne,
» Quand l'Objet vient à changer.
» L'amour cauſe trop de peine,
» Je ne veux plus m'engager.

(*La Baſſe ſeule.*)

» Bacchus eſt le ſeul remede
» Qui peut guérir de l'amour;
» Quand ſon ardeur me poſſede,
» Je vais lui faire ma cour.
» Bacchus eſt le ſeul remede
» Qui peut guérir de l'amour.

CRISPIN.

Mes airs ont le bon tour.

DORAME.

Je vous l'ai déja dit;
Ils ſont fort beaux.

CRISPIN.

Ce ſont éternuemens d'eſprit:
J'ai, pour les compoſer, une certaine aiſance....
Meſſieurs, du mouvement marquons bien la cadence:
Allons, encore un coup ce couplet de Bacchus;
Et que, tous à-là-fois, on faſſe un grand *chorus*.

(*Tous enſemble exécutent le dernier couplet.*)

SCENE X.

DORAME, PHÉLONTE, MÉLANTE, DAPHNIS, LISE, TOINON, FANCHON, CRISPIN, *les ſix* VIOLONS, *les deux* MUSICIENS.

MÉLANTE, *tenant Liſe.*

NOus venons prendre part au concert.

CRISPIN, *à Dorame.*

Le beau monde
Vient chez moi librement.

LISE, *appercevant Dorame.*

Ma peine eſt ſans ſeconde.

CRISPIN, *à Mélante, ſans regarder Liſe.*

Voyez! point de ſcrupule.

DAPHNIS, *à Toinon.*

Ah! Toinon, qu'eſt-ceci?

DORAME, *à part.*

C'eſt ma fille!

LISE, *à part.*

Mon pere & ma ſœur ſont ici!

DORAME.

Le concert eſt charmant, je l'avoue.

LISE, *à Dorame.*

Ah, mon pere!

PHÉLONTE, *bas à Crispin.*

Son pere!

CRISPIN, *bas à Phélonte.*

C'eſt bien pis.

LISE.

J'ai failli; mais j'eſpere....

DORAME.

Quoi?...

TOINON, *à Dorame.*

Voilà ce que c'eſt que ſe faire prier:
Quand une fille a l'âge, il faut la marier;
Je vous l'ai dit cent fois.

DORAME.

Écoutez l'inſolente!

MÉLANTE, *à Dorame.*

Monſieur, il ne faut point....

DORAME, *à Mélante.*

Hé bien! qu'eſt-ce, Mélante?
Vous veniez au concert? c'en eſt ici le jour.

MÉLANTE.

Non; en vain je voudrois vous cacher mon amour:
Depuis un an entier, j'adore votre fille;
Vous connoiſſez mon bien, vous ſavez ma famille:
Daignez laiſſer uni ce que l'amour a joint.

DORAME.

Mon honneur ſouffriroit, à n'y conſentir point.

Mais

Mais quoi! dois-je excuſer une fille ſans honte,
Et qui de ma défenſe a fait ſi peu de compte?

LISE.

Pour obtenir pardon, j'embraſſe vos genoux.

DAPHNIS, LISE, TOINON & CRISPIN *ſe jettent à genoux.*

MÉLANTE.

Eh! Monſieur, par pitié....

LISE.

Mon pere!...

DORAME.

Levez-vous.

LISE, *larmoyant.*

Je ſais que j'ai failli; j'ai tort, je le conſeſſe:
Mais pardonnez....

DORAME.

Ses pleurs réveillent ma tendreſſe;
Et.... C'eſt aſſez; Mélante, elle eſt à vous.

MÉLANTE.

Hé, quoi!
Se peut-il que vous...?

DORAME.

Oui; j'agis de bonne-foi.
Phélonte, à cœur ouvert, Daphnis a ſu vous plaire?

PHÉLONTE, *à Dorame.*

Oui; ce ſeroit en vain que j'oſerois le taire:
Je l'aime; faites grace à ma témérité,
Rien ne manquera lors à ma félicité:

C'eſt de vous ſeulement que je la dois attendre.

DORAME.

Je n'aurois pris peut-être aucun des deux pour gendre:
Mais, puiſque, ſur ce point, ſans craindre mon courroux,
Mes filles, malgré moi, ſont d'accord avec vous,
L'éclat de mes refus tourneroit à ma honte:
Ainſi, ſi c'eſt bonheur, ſoyez heureux, Phélonte.

PHÉLONTE.

Puis-je aſſez reconnoître un ſi charmant aveu?

DORAME, *à Criſpin.*

Le Maître de Muſique a bien joué ſon jeu;
Et c'eſt, pour peu qu'il trouve à payer d'artifice,
Un fourbe auſſi complet....

CRISPIN, *à Dorame.*

Fort à votre ſervice:
Vous n'avez ſeulement qu'à me donner Toinon;
Je fourbe après, pour vous, de la bonne façon.

DORAME.

Mais Toinon....

CRISPIN.

Dans un mois, avec ma tablature,
Elle pourra chanter, & battre la meſure.

TOINON, *à Criſpin.*

Et ſi, par de faux tons, tu me gâtes la voix...?

CRISPIN, *à Toinon.*

(*à Dorame.*)

Ne crains rien. Voulez-vous qu'on en faſſe à deux fois?
Tandis qu'on eſt en train, mettez-moi de la bande;

Toinon m'aime, je l'aime, & je vous la demande.

DORAME.

La Muſique pourroit ſe ravaler ſi bas ?
A Toinon !

CRISPIN.

Chacun ſait ce qu'il ſait : en tout cas ;
S'il faut, pour l'épouſer, me faire mieux connoître ;
Criſpin eſt mon vrai nom, & vous voyez mon Maître.

DORAME.

Ah ! puiſqu'il eſt ainſi, je dois tout accorder :
Mais, en te l'accordant, on peut te demander
Encore un petit air.

CRISPIN.

Si cela vous contente ;
On va vous en chanter, non pas un, mais cinquante.

PHÉLONTE, *à Dorame.*

Ah ! Monſieur, commandez ; vous pouvez tout ici.

CRISPIN, *à Phélonte.*

Oui, ſans doute, & Monſieur n'en eſt point en ſouci ;
Répondons ſeulement à ce qu'il nous demande.

DORAME.

Il a raiſon.

PHÉLONTE.

D'accord.

CRISPIN, *aux Muſiciens.*

Çà, quelque air de commande ;
Allons, Meſſieurs, allons, faites de votre mieux.

FANCHON, *à Phélonte.*

Quel air chanterons-nous ?

PHÉLONTE, *touchant le claveſſin.*

La, la, la.

(*Il chante.*)

« Eſt-il rien plus heureux, ...

CRISPIN.

Fa, fa, fa.

PHÉLONTE, *à Criſpin.*

Tais-toi.

CRISPIN, *à Phélonte.*

Tout aujourd'hui je garde ma maitriſe ;
Monſieur.

PHÉLONTE.

Mais, à préſent, elle n'eſt plus de miſe ;
Et....

CRISPIN.

Je ſuis obſtiné ; tout franc, j'en veux par-là.

PHÉLONTE.

Fais donc.

CRISPIN, *aux Violons.*

Meſſieurs, allons, *Fa, ſol, fa, la, la, la.*

(*On chante.*)

« Eſt-il rien plus heureux
» Qu'un cœur amoureux,
» Exempt de jalouſie ?
» Qu'avec l'objet aimé,
» Que ce cœur a charmé,
» Il paſſe doucement la vie » !

(*Autre Air.*)

« VIVEZ, vivez, heureux Amans !
» Que toujours les contentemens
» Rendent vos flammes mutuelles !
» L'hymen couronne vos amours ;
» Mais, ſur-tout, ſoyez-vous fideles ;
» Par-là, vous aurez de beaux jours ».

(*Autre.*)

« POUR Criſpin & Toinon,
» Que, dans neuf mois, un beau garçon
» Soit le fruit d'un hymen proſpere.
» Ah ! que, ſi ce petit poupon
» Vient au jour beau comme ſon pere,
» Ce doit être un joli mignon » !

CRISPIN.

Toinon, à cette fin tu dois me ſeconder.
(*à Dorame.*)
Si vous n'êtes content, vous pouvez commander ;
Vous plaît-il encor... ?

DORAME, *à Criſpin.*

Non ; mon ame eſt ſatisfaite.

PHÉLONTE, *à Dorame.*

S'il eſt ainſi, Monſieur, ah ! ma joie eſt parfaite.

DORAME, *à Phélonte.*

Allons, je ſuis ſincere, & ne ſais point farder.

SCENE XI, *& derniere.*

CRISPIN, *ſeul, au Public.*

MESSIEURS, ſi mon concert peut vous accommoder;
On le répete ici trois fois chaque ſemaine;
Venez l'ouïr en foule: il en vaut bien la peine.

FIN.

LE COCHER SUPPOSÉ,

COMÉDIE;

Repréſentée, pour la premiere fois, le 8 Avril 1680.

ACTEURS.

M. HILAIRE, Oncle de Dorothée.
M. EUTROPE, Amant de Dorothée.
LISIDOR, autre Amant de Dorothée.
DOROTHÉE, Amante de Liſidor, & promiſe à M. Eutrope.
JULIE, Amante de Liſidor.
ROSETTE, Suivante de Julie.
ROLINE, Suivante de Dorothée.
MORILLE, Valet de Liſidor, & Cocher de M. Hilaire.
ADRIAN, Frere de Roſette.

La ſcene eſt à Paris, dans la maiſon de M. Hilaire.

LE COCHER SUPPOSÉ, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, MORILLE.

MORILLE.

AH! Monſieur, je viens de vous chercher.

LISIDOR.

Et moi, Morille, je rodois autour d'ici, pour voir ſi je pourrois te rencontrer. Pourquoi me cherchois-tu ?

MORILLE.

Pour deux choſes : l'une, pour vous faire ſavoir qu'hier je rencontrai, par hazard, un de mes amis arrivé du Mans, qui me fit des baiſe-mains de la chère Roſette, & qui m'aſſura que Madame Julie eſt fort en peine de votre retardement à Paris : elle ſait qu'il y a

déja long-tems que vos affaires ſont terminées, & que vous devriez être de retour.

LISIDOR.

Je ſais tout cela. Mais n'as-tu rien, d'ailleurs, à m'apprendre ?

MORILLE.

Oui ; mais, Monſieur, Madame Julie eſt une perſonne qui....

LISIDOR.

Hé ! laiſſe-là Julie, & me parle de Dorothée.

MORILLE.

Liſez ce billet, & ſouffrez que je vous quitte. Quelques gens pourroient ſortir du logis.... Serviteur.

LISIDOR.

Tu as raiſon. Vas.

SCENE II.

LISIDOR, *ſeul, lit.*

« J'IRAI tantôt me promener aux Invalides ; ne manquez pas de vous y trouver : je m'y rendrai de bonne » heure, pour avoir la joie d'être plus long-tems avec » vous. Adieu ; aimez-moi toujours autant que je vous » aime. DOROTHÉE. »

J'apperçois ſon oncle qui ſort de ſa maiſon : éloignons-nous.

SCENE III.

HILAIRE, EUTROPE.

EUTROPE.

SOYEZ persuadé, Monsieur Hilaire, que la chose est véritable.

HILAIRE.

Je vous avoue, Seigneur Eutrope, que j'ai peine à croire ce que vous venez de me dire.

EUTROPE.

Rien n'est pourtant plus assuré.

HILAIRE.

Mais, Seigneur Eutrope, n'est-ce point aussi quelque sentiment de jalousie qui s'est emparé de votre imagination ? Souvent les Amans trop délicats prennent l'ombre pour le corps, & le faux pour le vrai.

EUTROPE.

Encore une fois, Monsieur Hilaire, c'est la vérité.

HILAIRE.

Mais de qui tenez-vous la chose ?

EUTROPE.

Je la tiens d'un billet cacheté qu'on a envoyé chez moi, en mon absence, sans savoir de quelle part il vient ; je n'en connois pas même l'écriture.

HILAIRE.

C'eſt peut-être une choſe ſuppoſée, ou une hiſtoire faite à plaiſir.

EUTROPE.

Non; rien n'eſt plus certain, & j'en ſuis fortement perſuadé.

HILAIRE.

Pourroit-on voir ce billet?

EUTROPE.

Facilement; le voilà.

HILAIRE *lit.*

A MONSIEUR EUTROPE.

« UN intérêt particulier qui me regarde, m'oblige à » vous avertir que Madame Dorothée, niece de Mon» ſieur Hilaire, de laquelle vous êtes ſi paſſionnément » amoureux, aime un Cavalier qui vous eſt inconnu, » & qu'ils ſe voient tous les jours à la promenade. Si » vous doutez de ce que je vous écris, vous pouvez » vous-même, avec un peu de ſoin, vous éclaircir aiſément de cette vérité ».

EUTROPE.

C'eſt ce que je n'ai pas manqué de faire; & je la vis hier, dans le bois de Vincennes, en grande converſation avec un Monſieur que je ne connois point.

HILAIRE.

Hors du carroſſe?

EUTROPE.

Hors du carroſſe, & ſe promener avec lui aſſez familiérement.

HILAIRE.

Vous me ſurprenez. Je veux, tout-à-l'heure, éclaircir cette affaire devant vous, & lui en faire reproche.

EUTROPE.

Non, ce n'eſt pas ce que je demande; je craindrois qu'elle ne s'irritât contre moi, & qu'elle ne trouvât mauvais que je cenſuraſſe ſes actions, avant que d'être ſon époux; je ne veux pas même qu'elle ſache que ce rapport vienne de ma part: je connois ſon eſprit, &....

HILAIRE.

Je vous entends, Seigneur Eutrope, il ſuffit. Vous aimez ma niece?

EUTROPE.

On ne ſauroit en douter, ſans me faire injure.

HILAIRE.

Seigneur Eutrope, je vous ai promis ma niece, & je vous la promets: dans trois jours, au plus tard, elle ſera votre femme.

EUTROPE.

Je n'ai rien à ſouhaiter davantage; & vous me mettrez, par-là, au comble de la joie. Mais, ſur-tout, je vous prie de manier les choſes avec douceur: je ſerois au déſeſpoir, ſi elle en recevoit quelque mauvais traitement.

HILAIRE.

Allez, ſoyez en repos; vous aurez de mes nouvelles dans peu: je dois promptement m'inſtruire de tout ceci.

SCENE IV.

HILAIRE, *ſeul, appelle.*

HOLA, Cocher ! Morille !

SCENE V.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE, *de ſon écurie.*

MONSIEUR. (*entrant.*) Que vous plaît-il, Monſieur ? Faut-il mettre les chevaux au carroſſe ? Ils ſont en bon état. Auſſi je puis dire, ſans vanité, que, dans tout Paris, il n'y a point de Cocher qui prenne tant de ſoin de ſes chevaux que moi. Je viens de les ramener de chez le Maréchal.

HILAIRE.

Pourquoi les as-tu menés chez le Maréchal ?

MORILLE.

C'eſt qu'il y en avoit un, Monſieur, à qui un fer s'étoit caſſé, en revenant de l'abreuvoir ; & qu'à l'autre, il y manquoit cinq ou ſix clous.

HILAIRE.

Tu as bien la mine de t'entendre avec le Maréchal, pour manger, avec lui, le fer & les clous.

MORILLE.

Je ne ſuis point de ces frippons-là, & vous ne me connoiſſez pas. Je ſais que la plupart des Cochers s'entendent avec le Sellier, le Maréchal & le Charron, pour attraper de quoi boire; mais je n'ai rien à craindre là-deſſus.

HILAIRE.

Je crois que tu vaux bien mieux que les autres! Dis-moi un peu : quel eſt ce Muguet qui ſe rencontre à toutes les promenades que fait ma niece, & qui, hier encore, dans le bois de Vincennes, ſe promenoit, tête-à-tête avec elle, dans des lieux écartés des routes ordinaires?

MORILLE.

Je ne ſais ce que c'eſt, Monſieur.

HILAIRE.

Comment! tu ne ſais ce que c'eſt?

MORILLE.

Non, Monſieur.

HILAIRE.

Veux-tu ſoutenir que cela n'eſt pas véritable?

MORILLE.

Moi, Monſieur? Vous voyez que je ne ſoutiens rien.

HILAIRE.

On t'a fait le bec, & on t'a donné la piece blanche, pour te taire; mais il faut que tu me diſes tout maintenant la vérité.

MORILLE.

Je vous la dis.

HILAIRE.

Qu'eſt-ce que tu me dis ?

MORILLE.

Je vous dis que je ne ſais ce que c'eſt.

HILAIRE.

Oſes-tu mentir avec tant d'impudence ?

MORILLE.

Je ne ments point.

HILAIRE.

Tu ne ments point, pendard ? C'eſt une choſe que j'ai vue de mes propres yeux.

MORILLE, *embarraſſé.*

Vous l'avez donc vu tout ſeul ; car.... pour moi.... je n'ai rien vu. (*à part.*) Que faire ici ?

HILAIRE.

As-tu l'effronterie de m'aſſurer que tu n'as rien vu ? Hem ? réponds, parle.

MORILLE.

Monſieur, j'aime mieux me taire, que de mal parler.

HILAIRE.

Ne crois pas te ſauver par le ſilence ; je veux que tu parles.

MORILLE.

Mais, en parlant, que faut-il que je diſe ?

HILAIRE.

Il faut dire ce que tu ſais.

MORILLE.

Je ne ſais rien.

HILAIRE.

Quoi ! tu perſiſteras à nier toujours ? Par la mort !..

MORILLE, *à part.*

Il faut ici payer d'eſprit. (*haut.*) Eſt-ce que je prends garde aux choſes que fait un Maître ou une Maitreſſe ? Je ne penſe qu'à mener mon carroſſe, & à faire ce qu'on me commande.

HILAIRE.

Je veux ſavoir abſolument quel eſt ce drôle avec qui elle a des intelligences.

MORILLE.

Monſieur, il ne faut jamais qu'un Serviteur mette le nez dans les affaires de ceux dont il mange le pain, à moins qu'ils ne l'ordonnent.

HILAIRE.

Hé bien ! je t'ordonne de me dire, ſur l'heure, quel eſt ce Monſieur avec qui ma niece a commerce.

MORILLE.

Ce n'eſt point aux Valets à s'ingérer de pénétrer les actions des perſonnnes qu'ils ſervent.

HILAIRE.

Veux-tu répondre à ce que je te demande ?

MORILLE.

Ce n'eſt point là mon humeur.

HILAIRE.

Je perds patience.

MORILLE.

Depuis deux mois que je vous ſers, je ne crois pas que vous puiſſiez vous plaindre de ma langue.

HILAIRE.

Le diable t'emporte !

MORILLE.

Nous ſavons la gouverner.

HILAIRE.

Que la peſte t'étouffe !

MORILLE.

Vous voulez ſans doute m'éprouver; mais vous ne m'y tenez pas.

HILAIRE.

Que le Ciel te confonde !

MORILLE.

Je ne ſuis pas de ces gens qui s'abandonnent à parler de leurs Maîtres à tort & à travers.

HILAIRE.

Que la foudre t'écraſe !

MORILLE.

Nous ſavons vivre, Dieu merci.

HILAIRE.

Oh ! je n'en puis plus.

MORILLE.

Il faut, dans le monde, tout voir, tout entendre, & ſe taire.

HILAIRE.

Maraud! je te....

MORILLE.

C'eſt la maxime des grands hommes.

HILAIRE.

Ah! je déteſte!

MORILLE.

Quoique je ne ſois qu'un Cocher, j'ai de la morale; & je puis dire, ſans vanité, que j'ai vu, lu & retenu; & que....

HILAIRE.

Ah, bourreau! il faut que je t'étrangle.

MORILLE.

Tout doux, tout doux, Monſieur; vous vous mettez en colere.

HILAIRE.

Hé! n'en ai-je pas raiſon, chien que tu es!

MORILLE.

Monſieur, ſans vous emporter ſi fort, faites-moi, s'il vous plait, la grace de m'écouter.

HILAIRE.

Çà, que veux-tu me dire?

MORILLE.

Faiſons-nous juſtice. Seriez-vous bien-aiſe, Monſieur, que j'allaſſe découvrir à Madame votre niece l'intrigue ſecrete que vous avez avec certaine Bourgeoiſe, que je fais entrer, ſans bruit, deux fois la ſemaine, par la porte de derriere, & que je conduis, par votre ordre,

juſqu'au petit degré qui rend à votre garderobe? Plaît-il?

HILAIRE.

Il n'eſt pas, à préſent, queſtion de cela.

MORILLE.

Il eſt vrai; mais c'eſt pour vous faire connoître qu'un Domeſtique doit être diſcret, & qu'il ne faut jamais qu'il s'émancipe de raiſonner ſur les choſes qui regardent ſes Supérieurs.

HILAIRE.

Eſt-ce là tout ce que tu as à me dire? & n'aurai-je point d'autres raiſons de toi?

MORILLE.

Il feroit beau voir, vraiment! qu'après m'avoir honoré de votre confiance, j'allaſſe imprudemment faire éclater cet agréable joli petit commerce, & que....

HILAIRE, *lui donnant un ſoufflet.*

Oh, morbleu! c'en eſt trop.

MORILLE.

Vous avez grand tort, Monſieur; vous voyez que je parle raiſon.

HILAIRE.

Et moi, je réponds ainſi.

MORILLE.

La réponſe eſt violente, & je ne m'en accommode nullement. (*à part.*) Peſte ſoit des amours de mon Maître!

HILAIRE.

Holà, quelqu'un! Il faut tenter une autre voie.

SCENE VI.

HILAIRE, MORILLE, ROLINE.

ROLINE.

QUE voulez-vous, Monſieur?

HILAIRE.

Qu'on faſſe venir ma niece.

ROLINE.

Elle eſt empêchée, Monſieur.

HILAIRE.

A quoi faire?

ROLINE.

A battre le petit Laquais.

HILAIRE.

Elle le battra une autre fois; qu'elle vienne tout maintenant.

ROLINE.

Faut-il que je vienne auſſi, Monſieur?

HILAIRE.

Non; je n'ai que faire de toi.

ROLINE *ſort.*

SCENE VII.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE, *bas, à part.*

JE crains bien que la niece....

HILAIRE.

Que dis-tu entre tes dents?

MORILLE.

Je dis, Monſieur, que je n'aime point une telle réponſe, & que nous ne mangerons pas un minot de ſel enſemble.

HILAIRE.

Coquin! ſi je prends un bâton...

MORILLE, *voulant s'en aller.*

Oh! prenez tout ce qu'il vous plaira.

HILAIRE, *s'oppoſant à ſa ſortie.*

Où vas-tu?

MORILLE.

Je vais voir à mes chevaux, qui m'appellent.

HILAIRE.

Tes chevaux n'ont que faire de toi; demeure là.

MORILLE.

J'obéis; mais, ſi vous me frappez davantage, je quitte tout-à-l'heure.

SCENE VIII.

HILAIRE, DOROTHÉE, MORILLE.

DOROTHÉE, *à Hilaire.*

ON dit que vous me demandez, mon oncle?

HILAIRE, *à Dorothée.*

Oui; venez çà. Quel eſt ce Monſieur qui, depuis quelque tems, s'empreſſe à ſe trouver à toutes les promenades que vous faites, & avec qui vous étiez hier en grande converſation, dans le bois de Vincennes?

DOROTHÉE.

Moi, mon oncle?

HILAIRE.

Oui, vous.

DOROTHÉE.

Je ne ſais ſi Morille auroit fait quelque impoſture;

MORILLE.

Moi? je n'en fis jamais. Il y a une heure qu'on me querelle & qu'on me bat, pour me forcer à dire ce que je ne ſais point; mais je ſuis incorruptible.

HILAIRE, *à Morille.*

(*à Dorothée.*)

Tais-toi. Et vous, répondez.

DOROTHÉE, *ſe raſſurant.*

Je ne ſais, mon oncle, de qui vous me parlez; & l'on me prend, ſans doute, pour une autre.

HILAIRE.

Il eſt inutile de vouloir nier la vérité ; c'eſt une choſe que j'ai vue.

DOROTHÉE.

Ah ! mon oncle, je n'ai rien à répondre là-deſſus.

HILAIRE.

Vous avouez donc que la choſe eſt véritable ?

DOROTHÉE.

Non pas, mon oncle, s'il vous plaît : je vous dirai ſeulement que ce n'eſt point à moi à combattre vos ſentimens ; & que, quand il y auroit du menſonge, je dois être toujours dans le reſpect.

HILAIRE.

Fort bien ! On appelle cela, ſe ſauver par les marais. Écoutez, ma niece. Vous ſavez que vous êtes promiſe à Monſieur Eutrope ; que c'eſt un homme qui vous aime ; & que, d'ailleurs, il eſt en droit, quand il voudra, de nous faire un procès qui nous coûteroit plus de dix mille écus, ſi nous venions à le perdre : ainſi, préparez-vous à l'épouſer au plutôt.

DOROTHÉE.

Tout ce qu'il vous plaira, mon oncle.

HILAIRE.

C'eſt bien dit. Cependant, juſqu'au jour de votre mariage, je vous défends de ſortir du logis, ſans mon conſentement ; (*à Morille.*) & à toi, de mettre les chevaux au carroſſe, ſans ma permiſſion.

SCENE

SCENE IX.

DOROTHÉE, MORILLE.

DOROTHÉE.

HÉ BIEN! Morille, que dis-tu de tout ceci?

MORILLE.

Hé! qu'en pourrois-je dire, Madame, ſinon que je vois les amours de vous & de mon Maître en fort mauvaiſe poſture.

DOROTHÉE.

Quel remede, Morille?

MORILLE.

Ma foi, Madame, je n'en ſais point; car quel perſonnage voulez-vous que je faſſe à préſent? Vous avez voulu, de concert avec mon Maître, que je vinſſe ici me mettre Cocher, moi qui n'avois, en ma vie, mené de carroſſe. Je vous tiens fort heureuſe que mon ignorance ne vous ait point fait caſſer le cou, ou quelque membre. Mais, aujourd'hui, puis-je jouer un autre rôle, ſans que votre oncle s'en apperçoive?

DOROTHÉE.

Mais, Morille, tout eſt-il déſeſpéré?

MORILLE.

Parbleu! j'y vois beaucoup d'apparence; & c'eſt à vous à vous conſulter là-deſſus. Quant à moi, je ſuis d'avis de demander mon congé; car le métier

de Cocher, que je fais malgré moi, pour ſervir vos amours, m'attirera ſans doute quelque maligne influence. Tout franc, je crains la deſtinée de Monſieur Phaéton, c'eſt-à-dire, que la foudre ne tombe ſur mes épaules : il me ſouvient que votre oncle a déja commencé, par un ſoufflet, à faire le Jupiter ſur mon viſage.

DOROTHÉE.

J'en ſuis fâchée : mais, pour adoucir, en quelque façon, ton déplaiſir, prends cette bague ; &, ſur-tout, ne m'abandonne point, en l'état où je ſuis.

MORILLE.

Je crois qu'il eſt à propos d'aller trouver mon Maître, pour l'avertir de tout ce qui ſe paſſe.

DOROTHÉE.

Fais en ſorte que je puiſſe lui parler.

MORILLE.

Mais en quel lieu, Madame ?

DOROTHÉE.

Je ne ſais.

MORILLE.

Ni moi, à moins que vous ne me permettiez de l'introduire dans la maiſon.

DOROTHÉE, *s'en allant.*

Fais comme tu l'entendras.

MORILLE.

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez.

SCENE X.

MORILLE, *ſeul.*

CETTE bague peut, en quelque maniere, amoindrir les chagrins qu'un ſoufflet inſpire; &.... Mais ne perdons point de tems; allons au plutôt chercher mon Maître.

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

JULIE, ROSETTE, ADRIAN.

ROSETTE, *à Julie.*

AH! Madame, regardez; il me ſemble que voilà Morille. Oui c'eſt lui: il faudroit l'appeller.

JULIE, *à Roſette.*

Tais-toi; je ne veux pas que Liſidor ſache que je ſois en cette ville.

ROSETTE.

Peut-être que, ſi je parlois à Morille,...

JULIE.

Fais ce que je t'ordonne, & non davantage.

ADRIAN, *à Julie.*

Madame, voilà le logis de Monſieur Hilaire, de la

niece duquel, comme je vous ai dit, Monſieur Liſider eſt paſſionnément amoureux.

JULIE.

Le traître ! le perfide !

ADRIAN.

Vous m'avez envoyé, depuis un mois, ici, pour obſerver les actions de votre Amant ; ſoyez perſuadée que je n'y ai point perdu de tems, & que, par mes lettres, je vous en ai rendu un fidele compte.

JULIE, *à Adrian.*

Crois que je ſuis fort contente de tes ſoins, & que tu le ſeras de moi.

ADRIAN.

Madame, je ſuis votre ſerviteur. Mais que dites-vous du billet que j'ai écrit à Monſieur Eutrope, pour lui donner martel en tête, & traverſer votre Amant dans ſes nouvelles amours ?

JULIE.

Rien n'eſt mieux imaginé ; & le tour eſt adroit.

ROSETTE.

Je vous avois bien dit, Madame, que mon frere en ſavoit bien long, & qu'il n'étoit pas un ſot : c'eſt un compere !... Il eſt vrai qu'il n'eſt pas riche, non plus que moi ; mais il poſſede, en fonds d'eſprit, plus de cinq cents écus de revenu : le jeu lui en fournit une bonne partie ; & certains autres petits négoces, que les occaſions préſentent, lui répondent du reſte. J'avoue que ſouvent il n'y a pas beaucoup de droiture dans tout ce trafic ; mais on doit l'excuſer ; il a cela de commun avec bien de plus grands Seigneurs que lui.

ADRIAN.

Ma ſœur aime à plaiſanter.

ROSETTE, *à Adrian.*

J'aime à parler franchement & ſans fard. Mais rends-moi raiſon ſur Morille, Cocher dans ce logis, lui qui n'a jamais mené de carroſſe.

ADRIAN.

N'ai-je pas dit à Madame que c'étoit ſûrement une adreſſe, pour faciliter leur entrevue; & que, dans toutes les promenades, j'ai remarqué que Monſieur Liſidor s'y rencontroit toujours?

ROSETTE.

Il eſt vrai: excuſe; c'eſt que j'ai la mémoire courte.

JULIE.

Laiſſe-nous, Adrian, & vas faire apporter mes hardes à l'hotellerie: ſur-tout, cache bien qui je ſuis.

ADRIAN.

Madame, ſoyez en repos.

SCENE XII.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

QUE voulez-vous faire dans les rues, en l'équipage où vous êtes, Madame?

JULIE.

Hélas! ma chere Roſette, l'état de mon ame eſt bien plus en déſordre que celui de mon corps. Faut-il que j'aime un homme ſi perfide?

ROSETTE.

Il eſt vrai que Monſieur Liſidor ne fait pas trop bien ſon devoir; & qu'après les obligations qu'il vous a, il n'en uſe guere en galant-homme: mais c'eſt le procédé ordinaire de tous les infideles.

JULIE.

Que ne puis-je changer, comme lui?

ROSETTE.

Ma foi, Madame, vous devriez oublier cet inconſtant.

JULIE.

Il eſt inconſtant; mais, Roſette, je l'aime.

ROSETTE.

Il ne mérite pas que vous penſiez à lui. Conſidérez qu'au préjudice de la promeſſe de mariage qu'il vous a donnée, il cherche à vous manquer de foi. Chaſſez de

votre mémoire ce volage, pour y laiſſer régner ſa trahiſon. Il faut que ce ſoit un grand ſcélérat; car, quand je me ſouviens des termes paſſionnés dont il vous a tant de fois exprimé ſa tendreſſe, je ne ſais où j'en ſuis. Pour moi, je vous confeſſe qu'à tout ce qu'il diſoit, je donnois autant de croyance que vous, & même j'en ſentois dans le cœur.... des mouvemens.... qui s'épandoient par-tout, & qui inſpiroient.... des deſirs.... En vérité, Madame, c'eſt un méchant homme.

JULIE *rit.*

ROSETTE.

Vous riez; c'eſt quelque choſe: mais, mort de ma vie! je m'en vengerois.

JULIE.

Et que ferois-tu?

ROSETTE.

J'en épouſerois un autre, à ſa barbe.

JULIE.

Ah! Roſette, quand on aime fortement, il n'eſt guere en notre pouvoir de faire ce que tu dis.

ROSETTE.

Merci de ma vie! je n'en ferois point à deux fois. Tu en aimes une autre? adieu; au diable.

JULIE.

Tu es bien heureuſe, Roſette, de ſavoir ſi facilement te défaire de ta paſſion.

ROSETTE.

Il ne faut que le vouloir, & l'on en vient à bout.

JULIE.

Pourtant, tu n'as pas entiérement oublié Morille?

ROSETTE.

Mafique! je ne penſe plus à lui.

JULIE.

Cependant, quand tu l'as apperçu, tu n'as pu t'empêcher de faire paroître beaucoup d'émotion, & cela s'eſt vu ſur ton viſage.

ROSETTE.

Je ne m'en défends pas. Vous ſavez que, quand on a eu de l'amitié, & qu'on revoit la perſonne qu'on a aimée, il eſt difficile qu'on ne reſſente, à ſa vue, certains petits remuemens.... dans le cœur.... qui.... Ne ſeriez-vous pas bien aiſe de rencontrer Monſieur Liſidor?

JULIE.

Je ſerois ravie de le voir; mais je ſerois fâchée qu'il m'eût vue.

ROSETTE.

Mais, Madame, quel eſt votre deſſein?

JULIE.

Je ne le ſais pas bien encore, Roſette; mais le tems m'inſpirera les moyens néceſſaires pour triompher de mon inconſtant, &....

SCENE XIII.

ADRIAN, JULIE, ROSETTE.

ADRIAN.

AH! Madame, je viens de rencontrer, chemin faiſant, Morille & Monſieur Liſidor, qui ſans doute dreſſent leurs pas de ce côté; j'ai accouru, pour vous en avertir.

JULIE, *à Roſette & à Adrian.*

Retirons-nous à l'écart, & tâchons de les obſerver.

SCENE XIV.

MORILLE, LISIDOR.

MORILLE.

MONSIEUR, demeurez autour d'ici, ſans vous impatienter; je vais prendre mon tems, pour tâcher à vous faire entrer dans l'endroit où je couche, comme nous l'avons concerté.

LISIDOR.

Vas donc, Morille, & reviens promptement: je brûle d'impatience de parler à ma chere Dorothée.

SCENE XV.

LISIDOR, *ſeul.*

J'ESPERE que, lorſque nous ſerons enſemble, nous trouverons les moyens de prévenir les malheurs qui nous menacent; & je hazarderai toutes choſes, pour avoir le bonheur d'être ſon époux. Mais il me ſemble que j'apperçois quelqu'un venir ici; éloignons-nous un peu.

SCENE XVI.

EUTROPE, *ſeul.*

O AMOUR! ô Amour! ô Amour! que tu fais régner puiſſamment dans mon cœur l'aimable Dorothée! Quand je ne la vois pas, je ſuis dans des inquiétudes cruelles; & quand je la vois, je ſens des élancemens de joie, qui me cauſent des émotions incompréhenſibles. J'ai une impatience extrême de la voir, & d'apprendre de Monſieur Hilaire le ſuccès de leur entretien, touchant les plaintes que je lui ai faites. Entrons.

(*Il frappe à la porte de M. Hilaire.*)

SCENE XVII.

EUTROPE, ROLINE.

ROLINE, *ouvrant.*

QUi vous plaît-il, Monſieur?

EUTROPE.

Monſieur Hilaire eſt-il au logis?

ROLINE.

Non, Monſieur.

EUTROPE.

Et Mademoiſelle Dorothée?

ROLINE.

Elle eſt à ſa chambre: venez, je vais vous y conduire.

EUTROPE.

Volontiers.

SCENE XVIII.

LISIDOR, *ſeul.*

QUE je ſuis malheureux! Falloit-il que ce maudit Rival vînt en ce moment, pour traverſer notre deſſein? Mais n'importe; il faut abſolument, quoi qu'il arrive, que je parle à ma chere Dorothée.

SCENE XIX.

LISIDOR, MORILLE.

MORILLE.

MONSIEUR, tout eſt favorable pour vous couler dans mon taudis. Venez vite; & après, quand je trouverai l'occaſion, je ferai le reſte.

LISIDOR.

Mais....

MORILLE.

Point de mais; ſuivez-moi.

SCENE XX.

JULIE, ROSETTE & ADRIAN, *ſortant de l'endroit où ils étoient cachés.*

ADRIAN, *à Julie.*

HÉ BIEN ! Madame, vous ne pouvez plus l'ignorer.

JULIE.

Ah, Ciel ! que viens-je de voir & d'entendre ? Le traître !

ROSETTE.

Madame, il faut entrer là-dedans, & frotter le Maître & le Valet, comme tous les diables.

JULIE.

Le lâche ! le ſcélérat ! Adrian, vas-t'en au logis, & fais ce que je t'ai dit.

ADRIAN.

Suffit, Madame.

(*Il ſort.*)

SCENE XXI.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

LE fourbe! me trahir ainſi!

ROSETTE.

Tout franc, ſi j'aimois comme vous aimez, j'aurois déja mis le feu à la maiſon.

JULIE.

La violence eſt, ici, bien moins néceſſaire que l'adreſſe.

ROSETTE.

Morguenne! il s'en ſouviendroit. Mais que prétendez-vous faire? Quant à moi, j'enrage de battre. Ah! que je prendrois un grand plaiſir à bourrer un infidele, & à lui faire rentrer dans le ventre ſa perfidie & ſon inconſtance!

JULIE, *après avoir un peu rêvé.*

Ceſſe tes emportemens, baiſſe ta coëffe, heurte, & demande le Maître de la maiſon. (*Elle baiſſe ſa coëffe.*)

ROSETTE.

Pourquoi cela, Madame?

JULIE.

Garde le ſilence, & me laiſſe agir.

ROSETTE.

Mais, ſi Morille vient à paroître, je commencerai d'abord à lui donner ſur les oreilles.

JULIE.

Non, je te le défends; tu ruinerois, par-là, le deſſein que j'ai pris. Ne bouge; j'y vais moi-même: mais, ſur-tout, ne parle point.

ROSETTE, *baiſſant ſa coëffe.*

Il faudra ſe contraindre.

SCENE XXII.

HILAIRE; JULIE & ROSETTE, *ayant leurs coëffes baiſſées.*

(*Comme* JULIE *va pour heurter, elle rencontre* HILAIRE, *qui aveint ſon paſſe-partout.*)

HILAIRE, *à Julie.*

QUE cherchez-vous, Madame?

JULIE, *ſa coëffe baiſſée.*

Je cherche Monſieur Hilaire, le Maître de ce logis.

HILAIRE.

Vous parlez à lui, Madame.

JULIE, *ſe mettant à genoux.*

Ah! s'il eſt ainſi, Monſieur, ſouffrez que j'implore votre juſtice.

HILAIRE, *la relevant.*

Contre qui, Madame ?

JULIE.

Contre un perfide, un traître, un scélérat que vous avez chez vous.

HILAIRE.

Et quel eſt-il, Madame ?

JULIE.

C'eſt Morille, Monſieur, votre Cocher.

HILAIRE.

Et que vous a-t-il fait ?

JULIE.

Hélas ! plutôt, que ne m'a-t-il point fait ? Il m'a abandonnée miſérablement, avec deux pauvres petits enfans.

HILAIRE.

Comment ! êtes-vous ſa femme ?

JULIE.

Oui, Monſieur, pour mon malheur.

HILAIRE.

Il ne m'avoit point dit qu'il fût marié : mais la plupart des Serviteurs en uſent de la ſorte, pour ſe conſerver une condition. Çà, que ſouhaitez-vous de moi ?

JULIE.

Je voudrois ſeulement le voir, & que vous vouluſſiez prendre la peine de nous remettre bien enſemble.

HILAIRE.

De tout mon cœur : mais voyons un peu votre viſage.

JULIE, *levant ſa coëffe.*

Volontiers.

HILAIRE.

Ah, Ciel ! l'aimable perſonne ! Quoi ! vous êtes la femme de ce maraud-là ?

JULIE.

Oui, Monſieur, puiſque le Ciel l'a voulu ainſi.

HILAIRE.

C'eſt un meurtre, que vous ſoyez la femme d'un fat comme lui.

JULIE.

Il eſt mon mari.

HILAIRE.

Il n'eſt pas digne de ce nom-là, & vous méritez une autre fortune.

JULIE.

Vous me flattez, Monſieur.

HILAIRE.

Je veux prendre votre parti contre lui, &, par-là, vous donner des marques ſenſibles de l'eſtime que j'ai pour vous.

JULIE.

Que je vous ſerai redevable !

HILAIRE.

Votre abord m'a touché d'une telle maniere, que je

l'étranglerois, s'il refuſoit à faire ſon devoir auprès de vous.

JULIE.

Que je vous ſuis obligée !

HILAIRE.

Point; au contraire, c'eſt moi qui, en vous ſervant, trouve que je vous ſuis encore redevable. Une femme auſſi belle & auſſi bien faite, mérite aſſurément qu'on ait de la tendreſſe pour elle. C'eſt un pendard ! Quelle eſt cette autre Dame ?

JULIE.

C'eſt une de mes parentes. (*à Roſette.*) Ma couſine, ſaluez Monſieur.

ROSETTE, *levant ſa coëffe.*

Je ſuis ſa très-humble ſervante.

HILAIRE.

Elle eſt aſſez jolie; mais, tout franc, vous l'êtes encore plus qu'elle. Je vais faire ouvrir mon appartement, pour vous y faire entrer; &, là, nous nous expliquerons avec lui de bonne maniere.

SCENE XXIII.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

MA foi, Madame, je crois que ce Monſieur Hilaire ſe ſent remuer.... dans lui.... quelque choſe pour vous.

JULIE.

Qu'importe ?

ROSETTE.

Il embraſſe votre intérêt avec beaucoup de chaleur ; & cela ſignifie que vos yeux lui inſpirent de certains ſentimens, qui.... Enfin, vous m'entendez.

JULIE.

Cela m'eſt fort indifférent ; mais je ſuis bien-aiſe de l'engager dans mes intérêts.

ROSETTE.

Vous ne vous y prenez pas mal. Mais, s'il vous plaît, Madame, à quoi bon dire que vous êtes la femme de Morille ? Je n'y comprends rien.

JULIE.

N'en ſois point jalouſe ; c'eſt pour mieux ménager les choſes, & ne pas commettre d'abord mon infidele.

ROSETTE.

Voilà bien des réſerves pour un Amant qui vous trahit.

JULIE.

Il eſt vrai ; mais l'amour....

ROSETTE.

Mais l'amour.... mais l'amour.... L'amour eſt un ſot, quand il excuſe un infidele : pour moi, je ne mourrai point ſatisfaite, que je n'aye aſſommé un inconſtant.

JULIE.

Ta violente humeur va toujours à l'extrémité : mais laiſſe-moi faire ; &, ſur-tout, ne parle point, que je ne te l'ordonne.

ROSETTE.

C'eſt aſſez ; vous ſerez obéie.

JULIE.

On ouvre ; baiſſons nos coëffes.

(*On tire une ferme qui repréſente une grande porte d'appartement & celles de deux cabinets.*)*

SCENE XXIV.

HILAIRE, ROLINE, JULIE, ROSETTE.

ROLINE, *à Hilaire.*

MONSIEUR Eutrope eſt là-haut, avec votre niece, Monſieur.

* *Ce changement de décoration, pendant qu'il y a des Acteurs ſur la ſcene, eſt une faute inexcuſable.*

HILAIRE.

J'en ſuis ravi. Sors, Roline, & fais venir ici Morille.

ROLINE, *faiſant la révérence.*

N'avez-vous beſoin de rien, Monſieur?

HILAIRE.

Non; laiſſe-moi en repos, & vas faire ce que je t'ordonne.

ROLINE, *s'en allant.*

J'y cours.

SCENE XXV.

HILAIRE, JULIE, ROSETTE.

HILAIRE, *à Julie.*

MADAME, voici l'appartement de votre ſerviteur, dont vous êtes la maitreſſe.

JULIE.

Ah! Monſieur....

HILAIRE.

Morille va venir; entrez dans ce cabinet, pour nous écouter; & vous verrez comme je vais prendre la choſe.

JULIE, *entrant dans le cabinet.*

D'accord.

ROSETTE *entre auſſi dans le cabinet.*

SCENE XXVI.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE

QUE vous plaît-il, Monsieur ?

HILAIRE.

Venez çà, maraud ; venez çà, pendard. N'avez-vous point de honte de faire ce que vous faites ?

MORILLE.

Moi, Monsieur ?

HILAIRE.

Oui, toi ; oui, toi.

MORILLE.

Et que fais-je, Monsieur ?

HILAIRE.

Comment, traître ! ce que tu fais ?

MORILLE, *bas, à part.*

Je tremble. (*haut.*) J'ignore, Monsieur, ce que vous voulez me dire.

HILAIRE.

Je veux dire que tu es un coquin fieffé, & que tu mériterois une punition rigoureuse, pour t'apprendre à faire ce que tu dois.

MORILLE, *bas, à part.*

Tout eſt perdu.

HILAIRE.

Allons, qu'on ſe repente de ſon crime, & qu'on m'avoue la vérité.

MORILLE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira. (*bas, à part.*) Que mon Maître n'eſt-il hors d'ici !

HILAIRE.

Trahir une perſonne pour qui tu devrois avoir le dernier reſpect ! Qui te porte à faire une telle perfidie ?

MORILLE, *bas, à part.*

Tout eſt découvert. (*haut.*) Monſieur !...

HILAIRE.

Quoi, Monſieur...? Parle.

MORILLE.

Monſieur !... Monſieur !...

HILAIRE.

Hé bien ? quoi ?

MORILLE, *à genoux*

Je vous demande pardon.

SCENE XXVII.

JULIE, HILAIRE, MORILLE.

HILAIRE, *amenant Julie, qu'il a été prendre dans le cabinet.*

CE n'eſt pas à moi que tu dois demander pardon; c'eſt à cette aimable perſonne, que ta mauvaiſe humeur maltraite.

MORILLE.

Ah, Ciel! que vois-je? Je ne ſais où j'en ſuis.

HILAIRE.

Te voilà tout interdit, coquin! Allons, qu'on l'embraſſe, tout-à-l'heure, devant moi; qu'on lui témoigne ſon repentir, & qu'on la prie de vouloir te pardonner. (*à Julie.*) Le voulez-vous pas bien?

JULIE, *à Hilaire.*

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur.

HILAIRE, *à Morille.*

Ah, pendard! tu ne mérites pas une femme ſi aimable. Allons donc, qu'on l'embraſſe.

MORILLE, *réſiſtant, à Hilaire.*

Hé! Monſieur....

HILAIRE.

Quoi! tu y montres de la répugnance!

JULIE.

JULIE.

Vous le voyez, Monſieur.

HILAIRE, *prenant Morille par le bras.*

Vîte, qu'on faſſe ce que je dis.

MORILLE, *ſe retirant.*

Vous vous moquez de moi, Monſieur.

HILAIRE.

Eſt-ce me moquer de toi, quand je veux te remettre bien avec ta femme ?

MORILLE.

Ma femme ?

HILAIRE.

Oui, ta femme, & dont tu as deux petits enfans.

MORILLE.

Moi ?

HILAIRE.

Oui, toi : oſes-tu ſoutenir que tu n'es pas marié avec elle ?

MORILLE.

Oui, Monſieur, je l'oſe, puiſque cela n'eſt pas.

JULIE, *à Morille.*

Cela n'eſt pas, infâme ? Peux-tu, ſans rougir, proférer ces paroles ?

MORILLE.

Quoi ! vous êtes ma femme ?

JULIE.

Oui, oui, je la ſuis ; & tes débauches t'ont porté à

me quitter pour une autre, qui, ſans doute, vaut moins que moi : le Mans, où je ſuis née, eſt témoin de ce que je dis.

HILAIRE.

Voilà de nos débauchés, qui ſouvent abandonnent des femmes aimables, pour courir après des gueuſes & des chevres coëffées.

JULIE, *à Hilaire.*

Quel avantage aurois-je, s'il n'étoit pas mon mari, de venir ici me dire ſa femme ?

HILAIRE.

En effet. Qu'as-tu à répliquer là-deſſus ? car, auprès d'elle, tu n'es qu'un magot.

MORILLE, *à part.*

Je n'y connois plus rien.

HILAIRE.

Hé bien ! que réponds-tu à cela ?

MORILLE.

Monſieur.... elle veut être ma femme ; j'en demeure d'accord.

HILAIRE.

Vraiment, te voilà bien malade ! Voyez qu'il eſt à plaindre ! Allons donc, qu'on l'embraſſe au plus vîte.

MORILLE, *allant pour embraſſer Julie.*

Puiſque vous l'ordonnez, Monſieur, c'eſt de tout mon cœur.

JULIE.

Non, Monſieur ; ſouffrez que je n'en faſſe rien : il m'a refuſé, en votre préſence, & il eſt juſte que je le

refuſe à mon tour, afin qu'il recherche à mériter cette faveur.

HILAIRE.

Elle a, parbleu ! raiſon ; & je n'en ferois pas moins, en ſa place. (*à Julie.*) Mais, pour l'amour de moi, touchez-vous dans la main.

JULIE, *préſentant ſa main à Morille.*

J'obéis à vos ordres avec bien du plaiſir.

MORILLE, *prenant la main de Julie, pour la baiſer.*

Et moi pareillement.

JULIE *retire ſa main.*

HILAIRE, *ſerrant la main de Julie.*

J'ai de la joie de vous voir en bonne intelligence, & que ce ſoit par mon moyen.

JULIE.

Je vous remercie de toute mon ame.

MORILLE.

Monſieur, je ſuis.... votre ſerviteur. (*à part.*) Par bleu ! je n'y vois goutte.

HILAIRE.

Voilà qui ne va pas mal. (*à Julie.*) Il faut, pour bien fomenter ce raccommodement, que vous demeuriez dans mon logis avec votre mari. Ma niece ſe marie, au plus tard, dans trois jours ; & j'ai beſoin, en ſon abſence, d'une perſonne qui prenne ſoin de ma maiſon ; je ſerai ravi d'en mettre la conduite entre vos mains. Qu'en dites-vous ?

JULIE.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

HILAIRE, *à Morille.*

Et toi, qu'en dis-tu ?

MORILLE.

Je ne m'oppoſe à rien, Monſieur. (*à part.*) Je ne comprends point tout ceci.

HILAIRE.

Votre réunion ne ſera pas bien faite, que vous n'ayez couché enſemble.

MORILLE, *à part.*

Je voudrois voir cela.

JULIE.

Rien ne preſſe, Monſieur.

HILAIRE.

J'en demeure d'accord; mais, dans ces ſortes de réconciliations, le particulier de l'homme & de la femme eſt un grand ſecours, pour terminer bien des conteſtations. Vous pouvez, en attendant mieux, diſpoſer de ce cabinet, vous y déshabiller, & vous mettre au lit.

JULIE.

Oh ! Monſieur....

MORILLE, *ſe déboutonnant.*

Quant à moi, Monſieur, je ſuis tout prêt à obéir.

HILAIRE, *à Morille.*

C'eſt bien fait. (*à Julie.*) Vous devez, à ſon exemple, montrer un peu d'empreſſement pour les choſes.

JULIE.

Monſieur, permettez-moi....

HILAIRE.

Sans façon, je veux vous voir enſemble dans le lit; &, pour cela, il faut vous laiſſer ſeule avec votre époux: l'occaſion achevera de cimenter ce que j'ai mis en beau chemin.

JULIE.

Je ſuis confuſe de vos bontés.

HILAIRE, *à Morille.*

Qu'elle eſt charmante!

MORILLE.

Cela eſt vrai.

HILAIRE.

Qu'on faſſe déſormais ſon devoir, & que je n'entende aucune plainte.

MORILLE.

Je n'y manquerai pas. (*à part.*) Ma foi, tout coup vaille, voyons où la choſe ira.

HILAIRE, *à Julie.*

Je cherche entiérement votre ſatisfaction.

JULIE.

Je vous en ai les dernieres obligations. (*à Morille.*) Remercie donc Monſieur, de tant de graces qu'il nous fait.

HILAIRE.

Je l'en diſpenſe: il faut un peu l'excuſer; il eſt tout étourdi du batteau.

MORILLE.

Un autre le ſeroit à moins. (*à part.*) Que mon Maître peſte contre moi! (*haut.*) Monſieur, l'excès de

mon ſilence vous explique.... ſouverainement.... ma reconnoiſſance.

HILAIRE, *à Morille.*

C'eſt fort bien dit. (*à Julie.*) Je vais emmener votre parente avec moi, & la conduire dans un autre appartement. Un tiers eſt toujours incommode, en de pareilles rencontres.

JULIE, *à Hilaire.*

Souffrez qu'elle reſte encore un moment ici; après, elle ſortira.

HILAIRE.

Vous avez vos raiſons pour cela, que je ne veux point pénétrer. Quand vous jugerez à propos qu'elle ſorte, Morille prendra le ſoin de la mettre entre les mains de Roline. Soyez perſuadée de mon eſtime.

JULIE.

J'aurois tort d'en douter.

SCENE XXVIII.

JULIE, MORILLE.

JULIE, *après avoir fermé la porte.*

NOus voici, maintenant, comme je l'ai ſouhaité. Or çà, Monſieur le faquin, que me direz-vous?

SCÈNE XXIX.

ROSETTE, JULIE, MORILLE.

ROSETTE, *ſortant du cabinet, à Morille.*

C'EST à ce coup que nous te tenons, pendard!

MORILLE.

Quoi! Roſette auſſi!

ROSETTE.

Oui, c'eſt Roſette, fourbe! Mais réponds à Madame.

MORILLE, *à Roſette.*

Que veux-tu que je lui réponde? Elle ſe dit ma femme; elle a des enfans de moi; tout le Mans le ſait: je ne comprends point ce qu'elle veut par-là.

JULIE.

Je veux, par-là, prévenir tes fourberies, & m'expliquer, avec toi, ſur les perfidies de ton Maître.

MORILLE, *à Julie.*

Je ne ſuis point un fourbe. Mais Monſieur Hilaire vous a-t-il cauſé quelque déplaiſir?

JULIE.

Ce n'eſt pas de Monſieur Hilaire que je parle; c'eſt du traître Liſidor, chien!

MORILLE.

Madame, il y a trois mois que je ne ſuis plus avec lui, & que je ne l'ai vu.

JULIE.

L'effronté menteur ! Il n'eſt donc pas amoureux de la niece de Monſieur Hilaire, & tu ne t'es pas mis Cocher céans, pour ſervir ſes nouvelles amours ? hem ?

MORILLE.

Cela n'eſt point vrai.

ROSETTE, *donnant un ſoufflet à Morille.*

Impudent ! un démenti mérite un ſoufflet. Nous ſavons tes ruſes.

MORILLE, *à Roſette.*

Morbleu ! je n'entends point raillerie.

ROSETTE.

Oh ! tu n'y es pas encore ; je t'en dois bien d'autres. Mais réponds, réponds, & dis la vérité ; car, autant de fois que tu mentiras, autant de ſoufflets.

JULIE.

Où eſt-il, Liſidor ?

MORILLE.

Qu'il ſoit où il voudra ; ce n'eſt pas mon affaire. (*Il va pour ſortir.*)

JULIE, *l'arrêtant.*

Non, non ; tu ne ſortiras point.

MORILLE, *réſiſtant.*

Madame, laiſſez-moi.

JULIE, *le battant.*

Ah, maraud ! il faut que je t'étrangle.

ROSETTE, *le battant auſſi.*

Aſſommons ce trompeur. Ah, traître ! ah, ſcélérat ! tu paſſeras par nos mains.

MORILLE, *criant.*

A l'aide ! au meurtre ! ah ! ah ! on m'aſſomme !

SCENE XXX.

HILAIRE, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

HILAIRE, *en dehors, à la porte.*

QUEL bruit eſt-ce là.

JULIE, *après avoir ouvert, à Hilaire.*

Hélas ! Monſieur, c'eſt ce méchant qui m'aſſaſſine ; &, ſans ma parente, je crois qu'il m'auroit eſtropiée.

HILAIRE, *pouſſant rudement Morille.*

Comment, infame ! vous oſez maltraiter votre femme chez moi ! Oh ! je vous apprendrai à vivre.

ROSETTE, *à Hilaire.*

Monſieur, d'un coup qu'il m'a donné, je penſe avoir le cou rompu. Ah ! ah ! je n'en puis plus.

MORILLE, *à Hilaire.*

Monſieur, elles ne diſent pas vrai ; & je vais vous faire connoître....

HILAIRE, *le repouſſant.*

Taiſez-vous, impudent, taiſez-vous ; autrement, je vous traiterai comme vous le méritez. (*à Julie.*) Votre

intérêt m'eſt cher. (*à Morille.*) Allons, qu'on aille à ſon écurie, & qu'on nous laiſſe ici.

JULIE, *ſe mettant au-devant de Morille, à Hilaire.*

Non, Monſieur, je ne ſouffrirai point qu'il ſorte; il y va trop du vôtre.

HILAIRE, *à Julie.*

Comment?

JULIE.

Il faut que vous ſachiez ſa trahiſon; je ne puis plus la céler. Il a fait cacher, depuis une demi-heure, un homme céans, qui, ſans doute, y eſt encore; il eſt important que vous ſachiez à quel ſujet.

HILAIRE.

Que me dites-vous là?

JULIE.

Je vous dis la vérité; nous l'avons vu.

ROSETTE.

Rien n'eſt plus aſſuré, Monſieur; & c'eſt ce que nous lui reprochions, quand il nous a battues.

HILAIRE.

Il y a de la vraiſemblance à ce que vous dites: c'eſt peut-être un certain drôle qui, dit-on, en veut à ma niece, & qui, poſſible, a de l'intelligence avec lui. (*à Morille.*) Quel eſt cet homme?

MORILLE, *embarraſſé.*

Monſieur,... je ne ſais pas....

HILAIRE.

Par la mort! par la ventre! je le veux ſavoir, ou je t'eſtropie.

MORILLE.

Monſieur, je vous demande pardon : c'eſt un de mes amis, fort galant homme, qui, pour une action d'honneur, appréhende la Juſtice, & qui, pour ſa ſûreté, m'a prié inſtamment de le cacher, deux ou trois jours, dans le lieu où je couche.

HILAIRE.

Quoi ! ſans ma permiſſion !

MORILLE.

Excuſez-moi, Monſieur ; je n'ai pas encore trouvé le tems de vous en parler.

JULIE.

Croyez, Monſieur, qu'il vous abuſe : les bontés que vous m'avez témoignées, me forcent à prendre ici votre intérêt contre le ſien.

HILAIRE, *à Julie, la careſſant.*

Que ne vous dois-je point ?

JULIE.

Si vous voulez que je vous en diſe davantage, faites venir cet homme en ce lieu, & que, devant eux, vous ſoyez inſtruit de toutes choſes.

HILAIRE.

Il faut vous ſatisfaire. (*à Morille.*) Je commence à me perſuader que tu es un fourbe. Donne-moi la clef.

MORILLE.

J'y vais avec vous, Monſieur.

HILAIRE.

Je ne le veux pas ; demeure là.

JULIE.

Empêchez, ſur-tout, que cet homme ne ſorte de chez vous, & pour cauſe.

MORILLE *donne ſa clef à Hilaire.*

HILAIRE, *ſortant, à Julie.*

Laiſſez-moi faire; vous ſerez contente.

SCENE XXXI.

JULIE, ROSETTE, MORILLE.

ROSETTE, *à Morille.*

HÉ BIEN! Monſieur le frippon, voilà tantôt toutes vos tromperies à bout.

MORILLE, *à Roſette.*

Que veux-tu que j'y faſſe? eſt-ce ma faute?

ROSETTE.

A qui donc, chien de pendard?

MORILLE.

A la violente humeur de mon Maître, qui m'a contraint à faire tout ce que j'ai fait. Mais, Roſette, ma chere Roſette, ſuis-je indigne du pardon que je demande? (*à Julie.*) Madame, je ſuis perdu, ſi vous n'avez pitié de moi.

ROSETTE.

Tu fais le chien couchant, à préſent.

MORILLE.

Roſette, ma chere Roſette, par l'amour que j'ai pour toi, porte Madame à me pardonner, quoique, Dieu me damne, je ne ſois point coupable.

ROSETTE, *à Julie.*

Madame, il s'explique à cœur ouvert.

JULIE, *à Roſette.*

Crois-tu qu'il ſoit véritable ?

MORILLE.

Oui, la peſte m'étouffe, ou le diable m'emporte.

ROSETTE, *à Morille.*

Penſes-tu qu'on te croye, pour jurer ?

MORILLE.

Quoi ! Roſette, ſeras-tu une roche pour Morille ? n'auras-tu point compaſſion de ſes larmes, & ne ſauroit-on te toucher par quelque endroit ? Roſette ! Roſette !

ROSETTE, *à Julie.*

Madame, ſes pleurs me percent l'ame, & je vous demande ſa grace.

JULIE.

Hé bien ! je lui pardonne, à ta conſidération.

MORILLE.

Ah ! me voilà trop content ! Arrive tout ce qu'il pourra, maintenant ; j'ai votre appui, c'eſt aſſez.

ROSETTE, *à Morille.*

Mort de ma vie ! n'y retourne pas ; autrement....

MORILLE, *l'embraſſant.*

Roſette, crois que je ſuis au déſeſpoir de t'avoir déplu; & que, quand il iroit de la potence.....

SCENE XXXII.

DOROTHÉE, JULIE, MORILLE, ROSETTE.

DOROTHÉE, *derriere le théâtre.*

MORILLE!

MORILLE, *répondant à Dorothée.*

On y va. (*à Julie.*) C'eſt Dorothée.

JULIE, *à Roſette.*

Taiſons-nous.

DOROTHÉE, *entrant.*

Quel bruit ai-je entendu?

MORILLE, *à Dorothée.*

Je ne ſais.

DOROTHÉE, *à Morille.*

Quelles ſont ces Demoiſelles?

MORILLE.

Je ne ſais.

DOROTHÉE.

Pourquoi ſont-elles ici?

MORILLE.

Je ne ſais.

DOROTHÉE.

Que demandent-elles ?

MORILLE.

Votre oncle.

DOROTHÉE.

Mon oncle ? & où eſt-il ?

MORILLE.

Il va venir tout-à-l'heure, avec Monſieur Liſidor.

DOROTHÉE.

Que dis-tu ?

MORILLE.

Je dis que tout eſt découvert.

DOROTHÉE.

Comment ?

SCENE XXXIII.

HILAIRE, LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE, DOROTHÉE.

MORILLE, *appercevant Hilaire & Lisidor.*

LEs voici.

DOROTHÉE, *à part.*

O Ciel! que je ſuis malheureuſe!

HILAIRE, *à Liſidor.*

Monſieur, c'eſt en ce lieu qu'il faut s'expliquer nettement, & ſans détours.

LISIDOR, *à part.*

Que vois-je! Julie en ces lieux!

HILAIRE.

Çà, pour quel deſſein êtes-vous dans mon logis? Répondez.

LISIDOR, *embarraſſé, à Hilaire.*

Monſieur, ce n'eſt point en ce lieu que je dois expliquer les choſes; lorſque nous ſerons ſeuls vous & moi, je vous en inſtruirai.

HILAIRE.

Il n'eſt pas néceſſaire d'être ſeuls, pour cela; il faut parler franc.

LISIDOR.

Vous le voulez ainſi; & moi, je n'en ferai rien: ſerviteur. (*Il va pour ſortir.*)

JULIE, *à Liſidor, l'arrêtant.*

Non, tu ne ſortiras point, que je n'aye éclairci toutes les choſes.

LISIDOR, *à Julie.*

Madame....

JULIE.

Hé bien? Madame.... Que veux-tu dire?

HILAIRE, *à Julie.*

Qu'eſt-ce ceci?

JULIE, *à Hilaire.*

Apprenez, Monſieur, que, pour mon malheur; j'aime ce perfide; que j'ai de lui une promeſſe de mariage; & qu'il cherche à me manquer de parole, pour tâcher à ſurprendre votre niece.

HILAIRE.

Vous avez une promeſſe de mariage de Monſieur?

JULIE.

Oui, Monſieur, & la voilà.

HILAIRE.

Vous n'êtes donc pas la femme de Morille?

JULIE.

Non, Monſieur; & ce Morille eſt le Valet de mon infidele.

ROSETTE, *à Hilaire.*

C'eſt la pure vérité, Monſieur; & moi, je ſuis la Servante de Madame. (*à Morille.*) Parle; n'eſt-il pas véritable?

HILAIRE, *à Morille.*

Que réponds-tu à cela, maraud?

MORILLE, *à Hilaire.*

Hé! rien,... Monſieur.

HILAIRE.

J'entends; c'eſt aſſez. (*à Liſidor.*) Et vous, Monſieur, qu'avez-vous à répondre, là-deſſus?

LISIDOR.

Que cela peut être vrai, & peut être faux.

HILAIRE.

La réponſe eſt un peu Normande. (*à Dorothée.*) Et vous, notre niece, qu'en dites-vous?

DOROTHÉE, *s'en allant.*

Que c'eſt un fourbe, un ſcélérat, que je deteſte. (*Elle ſort.*)

HILAIRE.

Fort bien.

SCENE XXXIV.

HILAIRE, LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

HILAIRE, *à Liſidor & à Morille.*

SAVEZ-VOUS, morbleu! que, ſi vous ne ſortez au plutôt de ma maiſon, je vais vous mettre entre les mains de la Juſtice, comme des fourbes & des raviſſeurs.

JULIE.

Monſieur, vous excuſerez, s'il vous plaît, la liberté que j'ai priſe; & vous pardonnerez à la tendreſſe d'une Amante jalouſe....

HILAIRE.

Allez au diable, & ſortez promptement de mon logis. Pour ma niece, elle épouſera, dès demain, Monſieur Eutrope, ou un Couvent. (*à Morille, lui donnant un ſoufflet, en ſortant.*) Et, pour toi, voilà, ton ſalaire.

SCENE XXXV, *& derniere.*

LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

MORILLE.

ME voilà payé de mes gages.

ROSETTE.

Tu en es quitte à bon marché.

LISIDOR, *à Julie.*

Je ne ſais que trop bien, Madame, que je ſuis coupable envers vous; mais je ſuis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous m'accordiez le pardon que je vous demande. (*Il ſe met à genoux.*)

JULIE, *le relevant.*

On pardonne aiſément aux perſonnes qu'on aime.

MORILLE.

Et toi, Roſette, n'en fais-tu pas de même?

ROSETTE.

De tout mon cœur.

LISIDOR.

Mais par quelle aventure êtes-vous ici?

JULIE.

Vous l'apprendrez une autre fois. Sortons, & ne donnons point ſujet à Monſieur Hilaire de ſe plaindre davantage.

MORILLE.

Je vous ſuis; car il ne fait pas bon ici pour moi.

FIN.

CRISPIN
MÉDECIN,
COMÉDIE;

Repréſentée en 1674.

ACTEURS.

LISIDOR, Pere de Géralde.
GÉRALDE, Amant d'Alcine.
MIROBOLAN, Médecin, Pere d'Alcine.
FÉLIANTE, Mere d'Alcine.
ALCINE.
DORINE, Servante de Féliante.
MARIN, Valet de Liſidor.
CRISPIN, Valet de Géralde.
LISE, Servante.
UN CHIRURGIEN.
GRAND-SIMON, Magiſter de ſon Village.

La ſcene eſt à Paris.

CRISPIN
MÉDECIN,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

QUOI, Monſieur! vous voulez vous remarier, dites-vous?

LISIDOR.

Oui, oui, je veux me remarier; &, pour cet effet, j'ai envoyé mon fils à Bourges, ſous prétexte d'étudier encore quelque tems la Juriſprudence.

MARIN.

Suffit. Mais peut-on vous demander comment se nomme celle que vous voulez épouſer ?

LISIDOR.

C'eſt Alcine.

MARIN.

Quoi ! la fille de Monſieur le Médecin Mirobolan ?

LISIDOR.

Oui.

MARIN.

Vous vous raillez, Monſieur : cette fille n'a pas plus de dix-huit ans, & ſeroit plus propre pour Monſieur votre fils que pour vous.

LISIDOR.

Je ne veux pas que mon fils ſe marie de trois ou quatre ans.

MARIN.

Mais, Monſieur, penſez-vous bien à ce que vous faites, quand vous formez le deſſein d'épouſer Alcine ?

LISIDOR.

Comment ! ſi j'y penſe ! Oui, oui, j'y penſe, & fortement. Elle eſt belle, elle eſt ſage, elle eſt jeune, elle eſt ſpirituelle ; enfin elle a des qualités qui ne ſont pas communes.

MARIN.

Hé ! ce ſont toutes ces belles qualités qui devroient vous empêcher d'y ſonger ; car, à dire le vrai, toutes ces choſes ne s'accordent guere bien avec un vieillard ?

LISIDOR.

LISIDOR.

Hé ! je ne ſuis point tant vieux.

MARIN.

Non-dà ; ſi nous étions au tems où les hommes vivoient ſept ou huit cents ans, vous ne ſeriez encore qu'un jeune adoleſcent ; mais, dans celui où nous ſommes, je vous tiens fort avancé dans la carriere.

LISIDOR.

Mais ſoixante ans....

MARIN.

Ma foi, à n'en point mentir, je crois que vous en avez, pour le moins, douze ou quatorze de plus : car je me ſouviens que, l'autre jour, le bon-homme Pyrame, buvant avec vous le petit coup, diſoit qu'il en avoit ſoixante & ſix ; que vous étiez en Philoſophie, qu'il n'étoit encore qu'en cinquieme ; & qu'à la Tragédie du Collége, il jouoit le Cupidon, quand vous repréſentiez l'Empereur.

LISIDOR.

Il ne ſait ce qu'il dit là-deſſus ; il eſt de ces gens qui ſe veulent faire plus vieux qu'ils ne ſont.

MARIN.

Laiſſons l'âge à part ; auſſi-bien, comme on dit, il n'eſt que pour les chevaux, Monſieur : mais parlons un peu de votre mariage. Croyez-vous que Monſieur Mirobolan, & que Féliante ſa femme vous accordent leur fille, n'ayant que cet enfant-là ? Quand on n'a qu'une fille unique, & qu'on la marie, c'eſt dans l'eſpérance de voir naître de petits poupons : mais, à ne rien déguiſer, ſi vous l'épouſez, ils courent grand riſque de n'avoir jamais cette joie, à moins que la Cour des Aides.... Vous m'entendez.

LISIDOR.

Ce n'eſt pas là ton affaire, & je ſais bien ce que je fais : quand elle ſera ma femme, nous ferons tout ce qu'il faudra faire.

MARIN.

Ma foi, je doute qu'elle la ſoit jamais.

LISIDOR.

Et moi, j'en ſuis fort aſſuré. Mirobolan eſt un homme de parole ; il me l'a promiſe, de lui à moi.

MARIN.

C'eſt quelque choſe que cela ; mais vous ſavez que Féliante eſt une maitreſſe femme ; &, ſi je ne me trompe, elle a la mine de porter le haut-de-chauſſes.

LISIDOR.

Je ſais qu'elle eſt un peu fiere ; mais les avantages que je ferai à ſa fille adouciront cette fierté ; & puis un mari eſt toujours le maître de ſa femme.

MARIN.

Toujours ? Ma foi, j'en vois beaucoup qui n'en demeurent pas d'accord, & qui voudroient, de tout leur cœur, que vous euſſiez dit vrai.

SCENE II.

MIROBOLAN, LISIDOR, MARIN.

MARIN.

MAis voilà Monſieur Mirobolan qui ſort de chez lui.

MIROBOLAN.

Ah! c'eſt donc vous, Monſieur Liſidor?

LISIDOR.

A votre ſervice. Je venois pour vous parler de cette affaire.

MIROBOLAN.

De quelle affaire?

LISIDOR.

Hé! là, de ce que vous ſavez.

MIROBOLAN.

Quoi?

LISIDOR.

De l'affaire dont nous avons parlé enſemble.

MIROBOLAN.

Quand?

LISIDOR.

Hé! pluſieurs fois.

MIROBOLAN.

Où?

LISIDOR.

En divers endroits.

MIROBOLAN.

Je ne ſais ce que c'eſt.

LISIDOR.

C'eſt touchant le mariage de Mademoiſelle votre fille & de moi.

MIROBOLAN.

Ah! ce n'eſt que cela? Je croyois que ce fût toute autre choſe. Touchez là : vous ſavez la parole que je vous ai donnée ; vous n'avez qu'à choiſir le jour : ſoyez certain que vous êtes le maître de cette affaire.

LISIDOR.

Je vous ſuis obligé. Mais avez-vous pris la peine d'en parler à Madame votre chere moitié?

MIROBOLAN.

Non ; mais je vous réponds de ſon conſentement : elle eſt ſoumiſe à nos volontés ; & puis, je ſaurois bien la réduire, ſi elle faiſoit la difficile. Je ſuis le maître, une fois ; & nous ſavons, Dieu-merci, mettre une femme à la raiſon.

LISIDOR.

Je n'en doute point.

MIROBOLAN.

Je voudrois bien qu'elle eût ſoufflé devant moi, & qu'elle s'aviſât de traverſer ce que j'aurois réſolu ; je lui ferois bien voir que ſon cheval ne ſeroit qu'une bête : mais, graces au Ciel, je n'en ſuis point à la peine ; & ma femme, en un mot, fait tout ce que je ſouhaite.

LISIDOR.

Trouvez bon, s'il vous plaît, que vous & moi lui portions les premieres paroles : c'eſt une bienſéance que je dois obſerver en ſon endroit ; & vous ſavez que le ſexe eſt jaloux de ces petites formalités.

MIROBOLAN.

Volontiers ; &, pour cet effet, je vais la faire venir.

(*Il entre chez lui.*)

SCENE III.

LISIDOR, MARIN.

LISIDOR.

HÉ BIEN ! Marin, qu'en dis-tu ?

MARIN.

Tout cela va fort bien, & j'en ſuis fort aiſe, à cauſe de Monſieur votre beau-pere.

SCENE IV.

MIROBOLAN, FÉLIANTE, LISIDOR, MARIN.

MIROBOLAN.

Ma femme, voilà notre bon ami Monſieur Liſidor.

FÉLIANTE.

Ah! je ſuis la ſervante, & je ſuis ravie de le voir.

MIROBOLAN, *bas à Liſidor.*

Parlez le premier; la choſe en aura meilleure grace.

LISIDOR, *bas à Mirobolan.*

C'eſt à vous de commencer; après, je continuerai.

MIROBOLAN, *de même.*

Vous vous expliquerez mieux que moi.

LISIDOR, *de même.*

Point du tout: d'ailleurs, la raiſon veut que vous ouvriez le diſcours.

MIROBOLAN, *de même.*

C'eſt à vous à faire le premier pas.

LISIDOR, *de même.*

Je l'ai fait en votre endroit; & vous devez, avant que je lui parle, la diſpoſer....

FÉLIANTE.

Au moins, dites-moi quelle conteſtation vous avez

enſemble, & le ſujet pourquoi vous m'avez fait venir ici.

LISIDOR.

Madame, c'eſt une petite bagatelle.

MIROBOLAN.

Ma femme, c'eſt notre ami Monſieur Liſidor, qui demande notre fille en mariage.

FÉLIANTE.

Et pour qui ?

LISIDOR.

Pour moi, Madame; mais à des conditions qui peut-être ne vous ſeront pas déſagréables. Sans doute que, d'abord, mon âge vous donnera quelque répugnance pour ce mariage: mais, Madame, quand vous ſaurez que je lui fais de grands avantages; que je la prends, ſans que vous débourſiez un ſou, & que Monſieur votre mari m'en a donné ſa parole; j'oſe eſpérer que vous me ferez la même grace.

FÉLIANTE.

Toutes ces choſes ſont fort conſidérables: mais votre âge, Monſieur, ne convient point avec celui de ma fille; & l'on voit ſouvent, par de telles alliances, de jeunes femmes tomber dans le déſordre. Les careſſes d'un vieillard, dans le mariage, ne s'accordent point avec celles d'une jeune perſonne; il s'y rencontre trop d'antipathie, & nous voyons que même la nature y répugne. Ainſi, Monſieur, pour éviter les diſgraces qui pourroient arriver à ma famille, trouvez bon que je vous refuſe mon conſentement.

LISIDOR.

Mais, Madame, votre mari m'en a donné ſa parole.

FÉLIANTE.

Je le crois : mais, ſelon l'apparence, il n'y a pas fait de réflexion; car, ſans doute, il auroit été de mon ſentiment.

LISIDOR, *à Mirobolan.*

Monſieur, vous ſavez ce que vous m'avez promis.

FÉLIANTE, *à Liſidor.*

Je crois, encore un coup, qu'il vous l'a promiſe; mais il peut vous la dépromettre; car, apparemment, il n'en ſera rien.

LISIDOR.

Monſieur, un homme d'honneur doit tenir ce qu'il promet: parlez; ne m'avez-vous pas promis votre fille en mariage?

MIROBOLAN, *à Liſidor.*

Hé!.... tout cela eſt vrai.

FÉLIANTE.

Hé bien! s'il vous l'a promiſe, je ne vous l'ai pas promiſe, moi; & c'eſt aſſez.

MIROBOLAN.

Ma femme!...

FÉLIANTE, *à Mirobolan.*

Hé! mon Dieu! laiſſez-moi parler; je ſais fort bien ce que je fais.

MIROBOLAN.

Mais il faudroit....

FÉLIANTE.

Il faudroit ne pas promettre ſi facilement. Encore une

fois, il n'en ſera rien; & vos raiſons ne peuvent être que très-mauvaiſes, ſur ce chapitre. (*à Liſidor.*) Adieu, Monſieur; mettez-vous en tête que vous n'aurez jamais ma fille. (*Elle ſort.*)

SCENE V.

LISIDOR, MIROBOLAN, MARIN.

MARIN, *à Mirobolan.*

MONSIEUR?

MIROBOLAN, *à Marin.*

Que veux-tu?

MARIN.

Je ſuis le maître, une fois; & nous ſavons, Dieu merci, mettre une femme à la raiſon. Je voudrois bien qu'elle eût ſoufflé devant moi, & qu'elle s'aviſât de traverſer ce que j'aurois réſolu; je lui ferois bien voir que ſon cheval ne ſeroit qu'une bête: mais, graces au Ciel, je n'en ſuis point à la peine; & ma femme, en un mot, fait tout ce que je ſouhaite.

LISIDOR, *à Mirobolan.*

En effet, Marin a raiſon; & ce ſont les diſcours que vous me teniez, avant que nous euſſions parlé à votre femme.

MIROBOLAN, *à Liſidor.*

Il eſt vrai; mais il faut ſe donner un peu de patience; il ne faut pas toujours s'emporter d'abord: l'on doit quelquefois apporter quelque tempérance aux choſes. Je vous tiendrai parole, où.... Allez, laiſſez-moi faire.

MARIN, *à Lisidor.*

Fort bien : laissez faire à Monsieur ; il gâtera tout. Ma foi, vous devez plutôt croire aux paroles de la femme, qu'à celles du mari : vous voyez clairement qu'elle seule est le maître & la maitresse.

MIROBOLAN, *à Marin.*

Vous ne savez ce que vous dites.

MARIN.

Non ; mais je sais que vous venez d'être furieusement repoussé à la demi-lune. Dites-moi, s'il vous plait ; qui croyez-vous qui soit le maître, ou de vous, ou de Madame votre femme ?

MIROBOLAN.

C'est moi.

MARIN.

Oui-dà ; en paroles, mais non pas en effet.

MIROBOLAN.

Apprenez que je le suis en effet, de même qu'en paroles. Vous êtes un fat.

MARIN.

Ah ! Monsieur, je ne vous dispute point cette qualité.

MIROBOLAN.

Taisez-vous. (*à Lisidor.*) Monsieur, encore une fois.... Suffit : adieu. (*Il sort.*)

MARIN, *à Mirobolan qui sort.*

Oh, diable ! c'est fort bien dit.

SCENE VI.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

MONSIEUR, vous ne devez point prétendre d'épouſer Mademoiſelle Alcine; car cette mere impérieuſe & opiniâtre ne vous l'accordera jamais. Quant au mari, il eſt habile Médecin, grand Aſtrologue, grand Devin; mais, chez lui, il n'eſt pas toujours le maître: ainſi, vous ne devez point faire de fond ſur ſes promeſſes.

SCENE VII.

CRISPIN, LISIDOR, MARIN.

LISIDOR.

MAIS ne vois-je pas Criſpin ?

MARIN.

Oui, Monſieur, c'eſt lui-même.

CRISPIN, *à Liſidor.*

Ah ! Monſieur, ſerviteur. Bon jour, Marin.

MARIN, *à Criſpin.*

Bon jour.

LISIDOR, *à Criſpin.*

Qui t'amene en cette ville ?

CRISPIN.

C'eſt Monſieur votre fils qui m'y a envoyé en diligence : auſſi je n'ai été que huit jours à venir de Bourges à Paris.

MARIN.

La diligence eſt grande, & tu devrois avoir une charge de Meſſager à pied.

LISIDOR.

Pourquoi t'a-t-il envoyé ?

CRISPIN.

Monſieur, voici une lettre qui vous dira tout.

LISIDOR *lit.*

« MONSIEUR mon pere, on me voit le cul de tous » les côtés; je prie Dieu qu'ainſi ſoit de vous. Autre » choſe ne puis vous mander, ſinon que je vous prie...»

Ce n'eſt pas là le ſtyle ni l'écriture de mon fils. Eſt-ce que tu te railles de moi?

CRISPIN.

Non, Monſieur; mais je vous demande excuſe. Vous ſaurez que j'ai perdu, en chemin, la lettre de mon Maître, & que j'ai fait écrire celle-ci dans un village, par un Payſan. Mais enfin je ſais bien qu'il vous demande de l'argent, & qu'il vous dit que ſes habits ne valent plus rien. Liſez le reſte de cette lettre.

LISIDOR.

Hé! je ſuis ſatisfait de ce que j'en ai lu.

MARIN.

Eſt-ce toi qui l'as dictée au Payſan?

CRISPIN, *à Marin.*

Oui-dà, c'eſt moi; qu'en veux-tu dire?

MARIN.

Rien, ſinon qu'elle eſt bien imaginée.

CRISPIN.

Tu fais toujours le beau diſeur, & le grand eſprit; mais, morbleu! apprends que j'en ſais plus que toi.

MARIN.

Ho! je n'en doute pas.

CRISPIN.

Morbleu! veux-tu te battre à coups de poings? Tu y verras ſi....

LISIDOR.

Qu'on ſe taiſe l'un & l'autre.

CRISPIN, *à Liſidor.*

Mais auſſi, Monſieur, il fait toujours l'entendu, & croit qu'on n'eſt pas auſſi habile homme que lui.

MARIN.

Ah! je te le cede.

LISIDOR, *à tous deux.*

Encore une fois, qu'on ſe taiſe. Mais, Criſpin, depuis quatre mois, a-t-il diſſipé ſon argent & ſes habits, comme tu dis?

CRISPIN.

Oui, Monſieur: ſi cela n'étoit pas, je ne voudrois pas vous le dire.

LISIDOR.

Il va un peu bien vîte. Mais vas te repoſer au logis, je te parlerai tantôt; j'ai à préſent une affaire qui me preſſe. Allons, ſuis-moi, Marin.

MARIN, *en ſe retirant, fait des ſaluades à Criſpin.*

CRISPIN *rebute ſes ſaluades.*

SCENE VIII.

CRISPIN, *ſeul.*

PARBLEU ! il ſemble à ce viſage qu'il n'y a que lui qui ſache quelque choſe. Morbleu ! quand il voudra ſe gourmer, on lui fera voir ſi l'on n'en ſait pas autant que lui, &, poſſible davantage. Mais allons au logis du bon-homme Liſidor, afin que nous ayons de l'argent : mon Maître en a grand beſoin ; les dépenſes qu'il fait chaque jour....

SCENE IX.

GÉRALDE, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

MAIS je le vois; il ne faut pas lui dire que j'ai perdu sa lettre; il pourroit me maltraiter.

GÉRALDE.

Que fais-tu là? dis-moi.

CRISPIN.

Rien, Monsieur.

GÉRALDE.

Quoi! depuis deux heures que je t'ai quitté, tu n'as pas encore été chez mon pere?

CRISPIN.

Non, Monsieur; mais je l'ai rencontré dans la rue, & notre affaire est faite.

GÉRALDE.

Comment?

CRISPIN.

Je lui ai donné votre lettre, & j'ai dit que vous aviez besoin d'argent; bref, qu'il vous en falloit.

GÉRALDE.

Et qu'a-t-il répondu?

CRISPIN.

Rien, ſinon que j'allaſſe l'attendre au logis, & qu'il parleroit tantôt à moi; & que, pour à préſent, il alloit en ville, pour quelque affaire.

GÉRALDE.

Ne t'a-t-il point interrogé ſur ma conduite?

CRISPIN.

Fort peu; mais je crois que tantôt il n'y manquera pas; & c'eſt où je l'attends.

GÉRALDE.

Prends bien garde, au moins....

CRISPIN.

Hé! laiſſez-moi faire; nous ne ſommes pas ſi ſots que nous ſommes mal habillés: il me croit bien plus niais que je ne ſuis.

GÉRALDE.

Défie-toi de Marin, ſur-tout; car tu ſais que c'eſt une fine mouche.

CRISPIN.

Je ne me ſoucie guere de lui. Parbleu! à cauſe qu'il ſait lire & écrire, & que je ne ſais rien du tout, il s'imagine qu'on n'eſt pas auſſi ſavant que lui. J'ai bien peur de lui donner ſur la gueule.

GÉRALDE.

Il étoit donc avec mon pere?

CRISPIN.

Oui-dà, & vouloit déja raiſonner; mais nous l'avons relancé.... Allez, repoſez-vous ſur moi: vous ſavez que je ne ſuis pas beau diſeur; mais que je ſais les choſes

ſes, quand vous me les commandez. D'où vient que vous êtes ſorti ?

GÉRALDE.

Alcine m'a mandé qu'elle avoit quelque choſe à me faire ſavoir, & que je me trouvaſſe autour du logis de derriere.... Mais je crois l'appercevoir.

SCENE X.

ALCINE, DORINE, GÉRALDE, CRISPIN.

ALCINE.

VOus venez bientôt, Géralde : je vous ai mandé de ne venir de plus de deux heures.

GÉRALDE.

Vous dites vrai, Madame ; mais vous ſavez que l'impatience tourmente, d'ordinaire, les Amans, & qu'ils croient leur peine adoucie, quand ils peuvent voir le lieu qui renferme la perſonne qu'ils aiment.

ALCINE.

Géralde, treve à toutes ces belles choſes ; car je ne puis demeurer long-tems avec vous. je vais faire une viſite, où ma mere doit venir me trouver. Apprenez ſeulement que votre pere me veut épouſer.

GÉRALDE.

Mon pere ?

ALCINE.

Oui, votre pere ; & que le mien lui a donné ſa parole : mais ma mere, qui, comme vous ſavez, eſt la

maîtreſſe, a rebuté le bon-homme Liſidor. Cependant, voyez l'embarras où nous ſommes : car, quand, avec le tems, j'aurai découvert à ma mere l'eſtime que j'ai pour vous, & que je l'aurai rendu favorable à ce que je ſouhaite, votre pere n'y voudra point conſentir. D'ailleurs, il ne faut rien eſpérer de ma mere, ſans l'aveu de votre pere. Adieu ; je crains qu'elle ne vienne ſur mes pas. (*Elle ſort.*)

CRISPIN & DORINE *ſe font de grandes révérences.*

SCENE XI.

GÉRALDE, CRISPIN.

GÉRALDE.

QUE dois-je faire, en cette occaſion, cher Criſpin ?

CRISPIN.

De quoi s'aviſe ce vieux Reître, de devenir amoureux à ſoixante & quatorze ans ? C'eſt ſans doute pour cela qu'il nous a envoyés à Bourges ; mais il faut empêcher qu'il ne l'épouſe. Ayons ſeulement de l'argent ; & puis nous lui taillerons bien de la beſogne. Voyez le vieux penard ! Il lui faut des filles de dix-huit ans, pour le réjouir ! Il n'eſt pas, vraiment dégoûté : il le prend bien ; il lui en faut donner encore une pipe.

GÉRALDE.

Mais que faire, Criſpin ?

CRISPIN.

Tâchez de parler à elle en particulier ; &, là, vous ré-

ſoudrez toutes les affaires : elle vous donnera, poſſible, des moyens....

GÉRALDE.

Viens ; je vais lui écrire une lettre, que tu feras en ſorte de donner à Dorine, quand elles ſeront revenues au logis.

CRISPIN.

Mais je dois aller chez votre pere.

GÉRALDE.

Mais je veux que tu portes ma lettre, avant que d'y aller.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MIROBOLAN, *ſeul, appelle.*

DORINE ! Dorine ! holà, Dorine !

SCENE II.

DORINE, MIROBOLAN.

DORINE.

MONSIEUR ?

MIROBOLAN.

Qu'on faſſe ajuſter cette ſalle proprement, afin d'y bien recevoir tous ceux qui me feront l'honneur de ſe trouver à la diſſection du corps que me doit envoyer le Maître des hautes œuvres.

DORINE.

Mais, Monſieur, pourquoi choiſir cet appartement ? Les autres fois, vous les fites dans l'autre logis.

MIROBOLAN.

Il eſt vrai. Mais ma femme a voulu que je priſſe ce logis de derriere, afin que celui de devant fût plus libre. Je trouve qu'elle a grande raiſon.

DORINE.

Ah! je n'en doute pas.

MIROBOLAN.

Car, outre que nous ſerons en notre particulier, le jardin, qui ſépare ces deux logis, la garantira du bruit que les opiniâtres font ordinairement en ces occaſions. Il s'en trouve toujours quelqu'un qui n'eſt jamais d'accord avec les autres, & qui, pour ſoutenir une opinion erronée, fait plus de bruit que quatre.

DORINE.

En vérité, Monſieur, tous tant que vous êtes de Médecins, vous n'êtes guere d'accord enſemble: votre ſcience eſt bien incertaine, & vous y êtes les premiers trompés.

MIROBOLAN.

Cela arrive quelquefois; mais ce n'eſt pas la faute de la Médecine.

DORINE.

Il faut donc que ce ſoit la faute des Médecins, puiſque ce n'eſt pas celle de la Médecine.

MIROBOLAN.

Cela peut être vrai; mais, Dorine, ce n'eſt pas là ton affaire.

DORINE.

Non; mais je puis en dire mon ſentiment; & puis, ſi ce n'eſt pas mon affaire aujourd'hui, ce la ſera quelque jour, en dépit de moi.

MIROBOLAN.

Fort bien : mais laiſſons ce chapitre, & ſonge à recevoir ce corps qu'on doit apporter incontinent, & à le faire mettre dans la cave ; car je ne commencerai que demain à travailler Cependant je m'en vais voir trois ou quatre malades, dont je n'eſpere pas grand'choſe.

(*Il va pour ſortir.*)

DORINE.

Je ferai tout ce que vous me dites.

MIROBOLAN, *revenant.*

Si Dorine vouloit faire tout ce que je lui dirois, elle auroit un peu de tendreſſe pour moi ; & certainement elle n'en ſeroit point fâchée.

DORINE.

Devriez-vous avoir de telles penſées, ayant une femme auſſi bien faite que vous en avez une ? Il me ſemble que cela n'eſt pas raiſonnable, & que vous devez vous en contenter.

MIROBOLAN.

C'eſt une étrange choſe, que d'être obligé de ne manger que d'un pain ; l'on s'en ennuie, à la fin.

DORINE.

Si Madame votre femme en vouloit faire de même, qu'en diriez-vous ?

MIROBOLAN.

Oh ! ce n'eſt pas la même choſe : la gloire d'un homme eſt de cajoler pluſieurs femmes, & la vertu d'une femme eſt de n'écouter que ſon mari.

DORINE.

Je ne crois pas que, là-deſſus, les hommes aient

plus de privilége que les femmes, & qu'il leur ſoit permis de faire ce qu'elles n'oſeroient entreprendre.

MIROBOLAN.

La Loi a voulu que cela fût ainſi.

DORINE.

Il falloit que cela fût tout au contraire. Ceux qui ont établi cette Loi, étoient des ignorans; car il y a des ignorans en Loix, auſſi-bien qu'en Médecine: mais je vois bien que vous m'en donnez à garder: je ſuis ſûre que vous auriez de la peine à me montrer cette Loi. Allez voir vos malades, & me laiſſez en repos.

MIROBOLAN.

Sans adieu, Dorine. (*Il ſort.*)

DORINE.

Sans adieu, Monſieur.

SCENE III.

DORINE, *ſeule.*

VOYEZ un peu le gaillard! Il n'y auroit qu'à le laiſſer faire, il feroit les plus belles choſes du monde! C'eſt une étrange choſe, que ces chiens d'hommes ne ſauroient ſe contenter de leurs femmes; il leur faut de la nouveauté. Si je ſuis jamais mariée, & que mon mari me faſſe de tels tours, à bon chat bon rat; nous verrons....

SCENE

SCENE IV.

CRISPIN, DORINE.

DORINE.

AH! Criſpin, que veux-tu?

CRISPIN.

Comme je rodois autour d'ici, pour voir ſi je pourrois te donner cette lettre, j'ai vu ſortir Monſieur Mirobolan; &, en même tems, je ſuis entré, comme tu vois.

DORINE.

Ferme cette porte, afin que nous parlions en ſûreté; je vais fermer celle-ci. (*Elle va fermer une porte.*)

CRISPIN *ferme l'autre porte.*

DORINE.

Hé bien! qui envoie cette lettre?

CRISPIN.

Mon Maître, qui ſe déſeſpere de ce qu'Alcine lui a dit tantôt touchant le mariage de ſon pere & d'elle.

DORINE.

Il faut empêcher que cela ne ſe faſſe.

CRISPIN.

Diantre! tu y perdrois plus que perſonne: tu n'aurois pas l'avantage de m'avoir pour mari, moi qui t'aime plus que cinquante.

DORINE.

Tu crois donc que ce ſoit un grand avantage ?

CRISPIN.

Aſſurément. Mais ne parlons point là-deſſus davantage ; Monſieur vaut bien Madame, & Madame vaut bien Monſieur. Dis-moi, d'où vient que tu étois ici avec Monſieur Mirobolan ?

DORINE.

C'eſt qu'il doit faire demain la diſſection d'un pendu ; &, comme il a choiſi ce lieu pour ce ſujet, il m'ordonnoit de le faire ajuſter au plutôt. Maintenant, il faut que ton Maître prenne d'autres meſures, pour parler à notre fille ; car, cet endroit étant occupé, ils n'auront plus la liberté de s'entretenir ſi facilement qu'ils l'avoient. Donne-moi cette lettre ; je vais faire en ſorte de la donner, & d'en avoir réponſe.

CRISPIN.

Tiens ; vas vîte.

SCENE V.

MIROBOLAN, *dehors ;* DORINE, CRISPIN.

MIROBOLAN, *frappant à la porte de la rue.*

HOLA ! holà ! Dorine ! qu'on m'ouvre promptement.

SCENE VI.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

MON Dieu ! que ferai-je ? c'eſt notre Maître.

CRISPIN.

Ah, j'ernie ! je voudrois être bien loin.

SCENE VII.

FÉLIANTE, *dehors;* DORINE, CRISPIN.

FÉLIANTE, *frappant à une autre porte.*

OH ! Dorine ! ouvre-moi.

SCENE VIII.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

AH! voilà bien encore pis! C'eſt notre Maîtreſſe.

CRISPIN.

Hé! c'eſt le diable!

DORINE.

Sans elle, je t'allois mettre dans la cave.

SCENE IX.

MIROBOLAN, *dehors*; DORINE, CRISPIN.

MIROBOLAN, *refrappant.*

QU'ON m'ouvre donç! Dorine!

SCENE X.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

JE ſuis perdue.

CRISPIN.

C'eſt fait de moi.

DORINE.

Criſpin, mets-toi tout étendu ſur cette table; je dirai que tu es ce pendu qu'on vient d'apporter.

CRISPIN.

Mais....

DORINE.

Mais ne raiſonne point; fais ce que je te dis.

CRISPIN *ſe met ſur la table.*

DORINE *ouvre à Mirobolan.*

SCENE XI.

MIROBOLAN, DORINE; CRISPIN, *ſur la table.*

MIROBOLAN, *paſſant vîte, à Dorine.*

TU me fais bien attendre. J'ai oublié quelque choſe là-haut, qu'il faut que j'aille chercher promptement. (*Il entre dans une porte proche de celle où eſt Féliante.*)

SCENE XII.

DORINE; CRISPIN, *ſur la table.*

DORINE *ouvre à Féliante.*

SCENE XIII.

FÉLIANTE, DORINE; CRISPIN, *ſur la table.*

FÉLIANTE, *entrant, à Dorine.*

D'Où vient que tu te fais tant appeller ?

DORINE, *à Féliante.*

J'étois occupée à recevoir ce corps; & je ne vous ai entendue que cette fois.

SCENE XIV.

MIROBOLAN, FÉLIANTE, DORINE; CRISPIN, *ſur la table.*

MIROBOLAN, *repaſſant.*

MA femme, que faites-vous ici?

FÉLIANTE.

Je viens voir ſi Dorine a ajuſté ce lieu comme il faut.

MIROBOLAN, *s'en allant.*

Voyez, voyez.

SCENE XV.

FÉLIANTE, DORINE; CRISPIN, *ſur la table.*

FÉLIANTE.

DORINE, prends le ſoin de bien accommoder tout ceci: pour moi, je m'en vais au plutôt; car je n'aime point à voir de tels objets; cela cauſe toujours des penſées funeſtes. (*Elle ſort.*)

DORINE.

Allez, allez, Madame; je ferai tout ce qui ſera néceſſaire.

SCENE XVI.

CRISPIN, DORINE.

DORINE, *après avoir fermé la porte.*

HÉ BIEN! Criſpin, mon invention n'a-t-elle pas réuſſi?

CRISPIN.

Fort bien; & nous en ſommes quittes à fort bon marché. Mais je ſors au plutôt, pour éviter un nouvel embarras: peut-être que, ſi je demeurois davantage...

SCENE XVII.

DORINE, CRISPIN; MIROBOLAN, *dehors.*

MIROBOLAN, *refrappant à la porte de la rue.*

DORINE! Dorine! ouvre, ouvre-moi.

SCENE XVIII.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

AH! remets-toi promptement en la même poſture; c'eſt encore notre Monſieur.

CRISPIN, *ſe remettant ſur la table.*

Le diable l'emporte!

DORINE *ouvre la porte.*

SCENE XIX.

MIROBOLAN, DORINE; CRISPIN, *ſur la table.*

MIROBOLAN, *entrant.*

JE penſe que je ſuis aujourd'hui imbriaque; j'oublie la moitié des choſes dont j'ai beſoin: certaines pilules que j'ai promiſes.... (*appercevant Criſpin ſur la table.*) Mais que vois-je là, Dorine?

DORINE.

C'eſt ce corps qu'on vient d'apporter: il étoit déja ici, quand vous êtes venu.

MIROBOLAN.

Fort bien : mais d'où vient qu'il a encore ſes habits?

DORINE.

Ils ont dit qu'on auroit le ſoin de les rendre.

MIROBOLAN, *tâtant Criſpin.*

On n'y manquera pas. Je ſuis d'avis, tandis qu'il eſt encore tout chaud, d'en commencer la diſſection. Vas-t'en me querir mes biſtouris, qui ſont là-haut dans mon cabinet.

DORINE.

Mais, Monſieur, vous n'avez rien de préparé; cela fera un trop grand embarras; &, d'ailleurs, vos malades attendent après vous.

MIROBOLAN.

Pour attendre deux ou trois heures, il n'y a pas grand mal.

DORINE.

Mais s'il en vient à mourir quelqu'un, cependant.

MIROBOLAN.

Ce ne ſera pas ma faute; car, s'il doit mourir dans ſi peu de tems, ma viſite ne lui ſerviroit pas de grande choſe.

DORINE.

Mais un remede à propos....

MIROBOLAN.

Vas ſeulement, & m'apporte un paquet de cordes, & des cloux que tu trouveras tout proche les biſtouris. Pendant qu'il a ce reſte de chaleur, je trouverai plus facilement les veines lactées, & les réſervoirs qui conduiſent le chyle au cœur, pour la ſanguification.

DORINE.

Mais, Monſieur, vous m'allez ôter la liberté d'approprier ce lieu comme je le voudrois : attendez à demain, comme vous avez dit.

MIROBOLAN.

Vas donc, ou j'irai moi-même.

DORINE.

J'y vais, puiſque vous le voulez. (*Elle ſort.*)

SCENE XX.

MIROBOLAN; CRISPIN, *ſur la table.*

MIROBOLAN, *regardant Criſpin.*

IL n'a pas mauvaiſe mine; mais il a pourtant quelque choſe de fâcheux dans le viſage. Oui, ou toutes les regles de la Métopoſcopie & de la Phyſionomie ſont fauſſes, ou il devoit être pendu. (*Il le déboutonne.*) Ah! quel plaiſir je vais prendre à faire ſur ſon corps une inciſion cruciale, & à lui ouvrir le ventre, depuis le cartilage Xiphoïde, juſqu'aux os Pubis! Le cœur lui bat encore! Ah! s'il y avoit ici de mes Confreres, particuliérement de ceux qui ſont dans l'erreur, je leur ferois bien voir, par ſa ſyſtole & diaſtole, le mouvement de la circulation du ſang.

SCENE XXI.

UN CHIRURGIEN, MIROBOLAN; CRISPIN, *ſur la table.*

LE CHIRURGIEN, *entrant par la porte que Mirobolan a laiſſé ouverte.*

MONSIEUR, Monſieur le Baron eſt fort rempli depuis hier; & vous devriez le venir voir au plutôt.

MIROBOLAN.

J'irai tantôt; je n'ai pas le loiſir à préſent.

LE CHIRURGIEN.

Mais le mal preſſe, Monſieur; il ſeroit néceſſaire que vous y vinſſiez maintenant.

MIROBOLAN.

Je ne puis pas: allez, ſaignez-le toujours; je le verrai dans deux heures.

LE CHIRURGIEN.

Monſieur, je ne crois pas que la ſaignée lui ſoit bonne.

MIROBOLAN.

Saignez-le, vous dis-je; je ſais bien ce que je fais.

LE CHIRURGIEN.

Mais, Monſieur....

MIROBOLAN.

Mais, encore une fois, ſaignez-le.

LE CHIRURGIEN.

Mais, Monſieur....

MIROBOLAN.

Mais je veux qu'il ſoit ſaigné. C'eſt bien à faire aux Chirurgiens à raiſonner avec les Médecins!

LE CHIRURGIEN.

Monſieur, je ne le ſaignerai point; car je ſuis aſſuré que la moindre ſaignée eſt capable de lui cauſer la mort.

MIROBOLAN.

Il le ſera, en dépit de vous; & je le ferai ſaigner par un autre.

LE CHIRURGIEN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; pour moi, je n'en ferai rien. Adieu.

MIROBOLAN.

Adieu.

SCENE XXII.

DORINE, MIROBOLAN; CRISPIN, *ſur la table.*

DORINE.

JE ne ſaurois trouver tous vos affutiaux; &, d'ailleurs, Madame m'a dit de vous avertir qu'on étoit venu vous demander, avec grand empreſſement, de chez Monſieur le Baron.

MIROBOLAN.

Il faut donc remettre la partie à demain. Dorine, fais donc porter ce corps à la cave. (*Il ſort.*)

DORINE, *fermant la porte après lui.*

Allez, je n'y manquerai pas.

SCENE XXIII.

DORINE, CRISPIN.

CRISPIN, *ſe relevant de deſſus la table.*

ET moi, ſans m'amuſer à raiſonner, je ſors au plus vite.

DORINE.

Où veux-tu aller?

CRISPIN.

Comment, diable! où je veux aller? Laiſſe-moi ſortir. Quoi! tu vas froidement querir les biſtouris & tous ces brimborions, pour me tailler en pieces, & tu veux que je demeure? Tu te railles de moi.

DORINE.

Apprends que, quand je ſuis ſortie pour aller chercher ſes ferremens, ç'a été dans la penſée de les cacher, de ſorte qu'il ne pût les trouver; & c'eſt ce que je n'ai pas manqué de faire.

CRISPIN.

Oh! c'étoit fort bien fait. Auſſi, je m'étonnois, moi

qui dois être ton mari, que tu euſſes le courage de me voir couper ſi barbarement....

DORINE.

Je n'avois garde d'y conſentir. Mais attends-moi ici; je vais tâcher de donner cette lettre, & d'en avoir la réponſe.

CRISPIN.

Je ne veux point attendre en ce lieu.

DORINE.

Pourquoi?

CRISPIN.

Le mot de biſtouri me fait trembler. Je vais t'attendre dans la rue; là, je ne craindrai point Meſſieurs les biſtouris: pour moi, il me ſemble, par la peur que j'ai eue, que cette ſalle en eſt toute remplie.

DORINE.

Vas; mais, ſur-tout, ne t'impatiente point.

CRISPIN.

Je ne me laſſerai point d'attendre, quand je ſerai hors d'ici. (*Il va pour ſortir.*)

SCENE XXIV.

DORINE, CRISPIN; LISE, *dehors.*

LISE, *dehors, frappe à la porte de la rue.*

SCENE XXV.

DORINE, CRISPIN.

CRISPIN.

AH! voici bien encore le diable! d'abord qu'on ouvrira la porte, je m'enfuis.

DORINE.

Garde-t'en bien; tu gâterois tout. Remets-toi promptement.

CRISPIN.

Je n'en ferai rien, quoi qu'il puiſſe arriver. S'il avoit quelque biſtouri dans ſa poche....

DORINE.

Si je n'avois oublié la clef de la cave, je te mettrois dedans.

CRISPIN.

Fais ce que tu voudras; mais je ne m'y mettrai point davantage.

DORINE.

Écoute; je vais te querir là-haut une robe de Médecin: tu diras qu'ayant ſu qu'il devoit faire une diſſection, tu venois pour lui rendre viſite. Quant au pendu, je dirai que je l'ai fait mettre à la cave.

CRISPIN.

Vas; j'aime encore mieux faire le Médecin que le pendu.

DORINE *ſort.*

SCENE XXVI.

CRISPIN; LISE, *dehors.*

LISE, *dehors, refrappe à la porte.*

SCENE XXVII.

CRISPIN, *ſeul.*

PARBLEU! attends, ſi tu veux, que je ſois habillé. Il faut payer d'effronterie : du moins, ſous cet habit, je ne courrai point de riſque d'être taillé ou d'être battu. Quand je paroîtrai ignorant, il y a bien d'autres Médecins qui le ſont, auſſi-bien que moi.

SCENE XXVIII.

DORINE, CRISPIN.

DORINE, *apportant une robe de Médecin.*

TIENS; mets promptement, que j'ouvre.

CRISPIN, *ayant mis la robe.*

Me voilà fort bien.

DORINE *va ouvrir la porte de la rue.*

SCENE XXIX.

LISE, CRISPIN, DORINE.

LISE, *entrant, à Dorine.*

MONSIEUR le Médecin eſt-il ici ?

DORINE, *à Liſe.*

Non.

LISE, *montrant Criſpin.*

Le voilà : pourquoi me le céler ?

DORINE.

Que lui voulez-vous ?

LISE.

Lui dire ſeulement deux mots.

CRIPIN, *à Liſe, faiſant le grave.*

Que ſouhaitez-vous de moi ?

LISE, *à Criſpin.*

Monſieur, vous ſaurez que ma Maitreſſe a perdu un petit chien qu'elle aime éperduement ; qu'elle s'en déſeſpere, & qu'elle en met la faute ſur moi. Or, comme on m'a dit que vous ſavez l'art de deviner, auſſi bien que la Médecine....

CRISPIN.

Je ſuis auſſi ſavant en l'un comme en l'autre.

LISE.

C'eſt ce qui me fait venir ici, pour vous prier, en payant, de m'en dire quelque nouvelle.

CRISPIN.

Combien y a-t-il qu'il eſt perdu?

LISE.

Deux jours.

CRISPIN.

A quelle heure?

LISE.

Sur les onze heures du matin.

CRISPIN.

De quel poil eſt-il?

LISE.

Blanc & noir.

CRISPIN, *faiſant ſemblant de rêver.*

C'eſt aſſez.

LISE, *à Dorine.*

O le brave homme! il nous va dire des nouvelles de notre petit chien.

DORINE, *à Liſe.*

Sans doute.

CRISPIN.

Écoutez. Il y a deux jours?

LISE.

Oui, Monſieur.

CRISPIN.

Sur les onze heures ?

LISE.

Oui.

CRISPIN.

Blanc & noir ?

LISE.

Oui, Monſieur.

CRISPIN.

Prenez des pilules.

LISE.

Des pilules ?

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais cela fera-t-il trouver le chien ?

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais encore, de quelles pilules ?

CRISPIN.

Les premieres venues de chez l'Apothicaire.

LISE.

Mais, Monſieur....

CRISPIN.

Mais il ne faut pas tant raiſonner; faites ſeulement ce que je vous dis.

LISE.

Combien en faut-il prendre ?

CRISPIN.

Trois.

LISE, *lui donnant un écu blanc.*

C'eſt aſſez. Si je trouve mon chien, par ce moyen, je vous donnerai bien des pratiques.

CRISPIN.

Si vous ne le retrouvez, ce ne ſera pas la faute du remede.

LISE.

Je vous crois. Adieu, Monſieur.

CRISPIN.

Adieu.

DORINE *reconduit Liſe, & ferme la porte.*

SCENE XXX.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

HÉ BIEN, Criſpin ! tu n'as pas eu plutôt l'habit de Médecin ſur le corps, que tu as reçu la piece blanche.

CRISPIN.

Diantre ! je vois bien que c'eſt un bon métier. Sans ſavoir ce que l'on fait, on gagne de l'argent ; &, ſi, on ne court point de riſque, comme à contrefaire le pendu.

DORINE.

Je ne puis m'empêcher de rire de ton ordonnance. Des pilules, pour retrouver un chien perdu!

CRISPIN.

Que, diable, voulois-tu que j'ordonnaſſe, moi qui ne ſais ni lire ni écrire, ni rien de tout ce qu'elle veut que je ſache? Les pilules ſe ſont préſentées, & j'en ai ordonné. (*ôtant la robe.*) J'ôte cet habit, pour aller attendre dans la rue, comme nous avons dit.

SCENE XXXI.

DORINE, CRISPIN; GRAND-SIMON, *dehors.*

GRAND-SIMON, *dehors, frappe à la porte de la rue.*

SCENE XXXII.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

ON heurte; rajuſte-toi.

CRISPIN.

Encore! je crains bien que ce ne ſoit ton Maître.

DORINE, *allant ouvrir.*

Qu'importe? il s'en faut tirer.

SCENE XXXIII.

GRAND-SIMON, DORINE, CRISPIN.

GRAND-SIMON, *à Dorine.*

MONSIEUR Mirobolan eſt-il ici ?

DORINE, *à Grand-Simon.*

Pourquoi ?

GRAND-SIMON.

Je voudrois lui parler.

DORINE.

De quelle part ?

GRAND-SIMON.

De la mienne.

DORINE.

Qui êtes-vous ?

GRAND-SIMON.

Je ſuis un homme que vous ne connoiſſez pas.

DORINE.

Je le ſais. Monſieur Mirobolan vous connoît-il

GRAND-SIMON.

Non ; ni moi, lui.

DORINE, *montrant Criſpin.*

Le voilà : mais il faut lui demander s'il a le tems de vous parler.

CRISPIN, *à Dorine, faiſant le grave.*

Que veut-on ?

DORINE, *à Criſpin.*

C'eſt Monſieur, qui voudroit vous parler.

CRISPIN.

Qu'il approche, & qu'il faſſe promptement.

GRAND-SIMON, *à Criſpin, après quelques révérences.*

Monſieur, des gens m'ont dit que vous étiez fort ſavant en Médecine, & ſur-tout en l'art de Divination : or vous ſaurez que, ſur ce qu'ils m'en ont dit, je me ſuis réſolu de vous venir conſulter touchant une petite affaire.

CRISPIN, *à Grand-Simon.*

Dites en peu de paroles.

GRAND-SIMON.

Or vous ſaurez que je m'appelle Grand-Simon ; que je ſuis d'une demi-lieue d'ici : je vous paierai bien.

CRISPIN.

On ne peut mieux parler.

GRAND-SIMON.

Vous ſaurez que j'aime une fille dans notre village : or, comme il y a un certain drôle qui va quelquefois chez elle, je voudrois bien ſavoir de vous ſi elle m'aime comme elle dit, & ſi je l'épouſerai ; car, à vous dire la vérité, je m'en défie.

CRISPIN.

Comment eſt-elle faite ?

GRAND-SIMON.

Elle eſt grande, brune, & camuſe.

CRISPIN.

CRISPIN.

Grande, brune, & camuſe?

GRAND-SIMON.

Oui, Monſieur.

CRISPIN.

Prenez des pilules.

GRAND-SIMON.

Des pilules?

CRISPIN.

Oui.

GRAND-SIMON.

Des pilules!

CRISPIN.

Oui, des pilules, qu'on prend communément chez l'Apothicaire: il en faut prendre au nombre de dix, à cauſe de votre taille.

GRAND-SIMON.

Mais il me ſemble que les pilules ne ſont bonnes que pour purger les gens, & non pas pour....

CRISPIN.

Allez, faites ce que je vous dis, puis je ferai le reſte: c'eſt une ſcience qui vous eſt inconnue. Si vous étiez ſavant, & que vous ſuſſiez le latin, je vous ferois voir des choſes....

GRAND-SIMON.

Monſieur, je ſais le latin, car je ſuis le Magiſter de notre village.

CRISPIN.

Vous ſavez le latin?

GRAND-SIMON.

Oui, Monſieur.

CRISPIN.

Hé bien ! tant mieux pour vous. Encore un coup; faites ce que je vous dis, & adieu; j'ai affaire ailleurs.

GRAND-SIMON.

Avant que de m'en aller, il faut vous ſatisfaire.

CRISPIN.

C'eſt fort bien aviſer.

GRAND-SIMON, *fouillant dans ſa poche.*

Des pilules !

CRISPIN, *tendant la main.*

Oui, des pilules; oui, des pilules: vîte, vîte, & adieu.

GRAND-SIMON.

Voilà un écu d'or. Si la choſe réuſſit....

CRISPIN.

Je vous entends; c'eſt aſſez.

GRAND-SIMON, *à part.*

Ces hommes ſavans ont toujours je ne ſais quoi de bruſque. Adieu, Monſieur. (*Il ſort.*)

CRISPIN.

Serviteur.

DORINE *reconduit Grand-Simon, & ferme la porte.*

SCENE XXXIV.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

UN écu d'or & un écu blanc, en ſi peu de tems! Moi, qui t'ai fait Médecin, tu devrois m'en donner la moitié.

CRISPIN.

Dorine, laiſſe-moi faire; nous en mangerons de bons gobets enſemble: pour à préſent....

SCENE XXXV.

DORINE, CRISPIN; MIROBOLAN, *dehors.*

MIROBOLAN, *dehors, frappe à la porte de la rue.*

SCENE XXXVI.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

ON heurte; voici encore quelque pratique.

CRISPIN.

Parbleu! je commence à m'en laſſer.

DORINE *va ouvrir la porte.*

SCENE XXXVII.

MIROBOLAN, DORINE, CRISPIN.

CRISPIN, *appercevant Mirobolan.*

AH! voici bien le diable!

MIROBOLAN, *à Dorine.*

Dorine, as-tu ſongé...?

DORINE, *à Mirobolan.*

Monſieur, je viens de faire porter ce corps à la cave; (*montrant Criſpin.*) & voilà un de vos confreres, qui, ayant appris que vous devez faire une diſſection, eſt venu pour vous voir.

MIROBOLAN, *à Criſpin, après pluſieurs révérences.*

Monſieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître, vous y ſerez toujours le bien reçu; mais ce ne ſera que demain que je commencerai à travailler. Si vous voulez me faire la grace de vous trouver à l'ouverture, vous entendrez un petit diſcours, qui, je crois, ne ſera pas fort commun.

CRISPIN, *à Mirobolan.*

Ah! Monſieur, je n'ai garde d'y manquer. La réputation de Monſieur Mirobolan eſt une réputation qui... dans les choſes.... fait enfin.... que.... je n'y manquerai pas.

DORINE.

Monſieur, ſi vous voulez que j'accommode cette ſalle, il me faut laiſſer en liberté.

MIROBOLAN, *à Dorine.*

Tout-à-l'heure. (*à Criſpin.*) Monſieur, je voudrois vous demander un petit mot d'avis, touchant un malade que je traite.

CRISPIN.

Vous m'excuſerez, s'il vous plaît; j'ai une affaire qui me preſſe beaucoup.

MIROBOLAN.

J'aurai fait en peu de paroles. Vous ſaurez que ce malade a eu la fievre quarte, tierce & continue; enfin nous l'avons tiré de-là. Mais il lui reſte une choſe qui m'inquiete grandement pour lui; car, outre une grande inſomnie qui le fatigue beaucoup, ce qu'il crache eſt extrêmement blanc; & c'eſt, à mon ſens, un très-mauvais ſigne, parce que *à pituitâ albâ, aqua inter cutem ſupervenit*, nous dit Hippocrate; & c'eſt, comme vous ſavez, ce que les Grecs appellent *Leucophlegmatia*. Si donc, ſelon Hippocrate, cette pituite blanche eſt un ſigne évident que l'hydropiſie doit ſurvenir; que croiriez-vous qu'il faudroit lui donner de plus ſouverain, pour empêcher que cet accident ne lui ſurvînt?

CRISPIN.

Vous n'avez pas beſoin de conſeil; vous êtes un homme qui.... oui.... car.... enfin, je ne dis rien.

MIROBOLAN.

Non, parlez-moi franchement; je ſerai fort aiſe de ſavoir votre ſentiment là-deſſus.

CRISPIN.

Je n'ai garde; je ſais trop....

MIROBOLAN.

Pour moi, j'agis ſans façon; je ne ſuis pas de ces

Meſſieurs qui ne chériſſent que leurs opinions, & qui, plutôt que d'en démordre, aiment mieux laiſſer crever un malade. Parlez; je vous écoute.

DORINE, *bas à Criſpin.*

Dis ce que tu pourras. (*à Mirobolan.*) Mais, Monſieur, dépêchez-vous; car j'ai plus d'une affaire.

MIROBOLAN.

Dorine, encore un moment.

CRISPIN.

Monſieur, dans ces ſortes de maladies, je ne ſais pas ſi.... quand.... là-deſſus.... on.... la....

MIROBOLAN, *à Criſpin.*

Hom?

CRISPIN.

Des pilules....

MIROBOLAN.

Lui donner des pilules! Ce ſeroit ruiner les parties, qui ſont déja fort altérées par le déſordre qu'ont cauſé ces différentes maladies.

CRISPIN.

Oh! je ne dis pas cela; je dis.... que des pilules que j'ai priſes ce matin m'obligent à vous quitter au plutôt.

MIROBOLAN.

Oh! je ne veux pas vous contraindre. Dorine, conduiſez Monſieur où il a beſoin d'aller. Je ſuis votre ſerviteur. (*Il ſort.*)

SCENE XXXVIII.

CRISPIN, DORINE.

CRISPIN, *ſe déshabillant.*

JE vais t'attendre, ſans raiſonner davantage.

DORINE.

Moi, je vais faire mes diligences pour avoir la réponſe, & ſonger, en même tems, à faire en ſorte que, lorſqu'on apportera ce pendu, nos gens n'en puiſſent rien ſavoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GÉRALDE, CRISPIN.

CRISPIN.

HÉ BIEN! Monſieur, que dites-vous de mes aventures?

GÉRALDE.

Je dis qu'elles ſont particulieres.

CRISPIN.

Pendu, Médecin, des cordes, des biſtouris, des cloux, des pilules, des.... Parbleu! en voilà très-bien.

GÉRALDE.

Il eſt vrai qu'en voilà beaucoup; mais il faut que tu retournes encore au logis de Monſieur Mirobolan.

CRISPIN.

Moi, Monſieur?

GÉRALDE.

Oui, toi-même.

CRISPIN.

Parbleu! je ne veux point aller me faire biſtouriſer,

ou bien recevoir quelques coups de bâton : vous y pouvez aller vous-même.

GÉRALDE.

Il eſt vrai que je le puis ; mais je crains, en y allant, de ruiner mon amour ; car, ſi Monſieur Mirobolan venoit à me rencontrer, il ne manqueroit pas d'avertir mon pere des choſes qui ſe paſſent. Pour toi, tu ne hazardes rien ; il ne te connoît pas.

CRISPIN.

Je hazarde mon dos, mes bras, mes jambes, mon corps ; car, de la maniere que j'ai ouï parler Monſieur Mirobolan de cloux, de cordes, de biſtouris, un Médecin n'a non plus de pitié d'un homme, qu'un Avocat d'un écu.

GÉRALDE.

Il faut pourtant, mon cher Criſpin, y retourner encore une fois. Auſſi, tu dois croire que, quand je ſerai en pouvoir, je reconnoîtrai tous les bons ſervices que tu me rends.

CRISPIN.

Oh ! je n'en doute pas. Mais, au moins, dites-moi la raiſon qui vous oblige à m'y renvoyer.

GÉRALDE.

Tiens, écoute la lecture du billet que tu m'as apporté.

(*Il lit.*)

« J'Ai quantité de choſes à vous mander ; mais je n'ai » pas le tems de vous les écrire : pour avoir celui de » vous faire ce mot, il a fallu ſe ſervir de pluſieurs ſtratagêmes. Envoyez tantôt Criſpin ; je ferai mes efforts » pour lui donner une lettre, qui vous inſtruira de tout. » Si je puis ménager le moment de vous parler de

» bouche, croyez que je le ferai avec bien de la joie.
» Adieu : aimez-moi comme je vous aime, & soyez
» certain que je n'aurai jamais d'autre mari que vous.

ALCINE ».

Hé bien ! tu vois, Crispin.

CRISPIN.

Oui, je vois bien qu'il y faut aller. Mais si Monsieur Mirobolan, qui m'a pris pour un pendu, sous mon habit, & qui m'a envisagé sous l'habit de Médecin, vient à me reconnoître, comment me tirer de cet embarras, sans être un peu étrillé ? hem ?

GÉRALDE.

Il est vrai que cela est fort embarrassant ; mais, mon cher Crispin, il faut hazarder quelque chose pour ton Maître. Cherche, invente quelque chose, pour ne pas courir de risque.

CRISPIN.

Écoutez ; faites-moi avoir une robe de Médecin ; j'aime mieux paroître devant lui en cet état, que de faire la figure d'un pendu. Du reste, je m'en tirerai comme je pourrai : j'en suis, tantôt, sorti par les pilules ; j'en sortirai par quelque autre remede.

GÉRALDE.

Je vais, de ce pas, à la Fripperie, pour avoir ce que tu demandes : cependant vas-t'en chez mon pere, pour recevoir l'argent qu'il t'a promis ; car, possible, en aurons-nous grand besoin.

CRISPIN.

J'y vais. Mais, Monsieur, apprenez-moi seulement en Latin : Je suis Médecin.

GÉRALDE.

Volontiers : *Medicus ſum.*

CRISPIN.

Medicus ſum. Medicus ſum.

GÉRALDE.

Fort bien.

CRISPIN.

Suffit ; adieu. Allez-vous-en ſonger à l'habit ; & moi, je vais chez le bon-homme.

GÉRALDE *ſort.*

SCENE II.

CRISPIN, *ſeul.*

Medicus ſum. Medicus ſum. C'eſt une belle choſe, que de ſavoir le Latin ! Il faut repaſſer ſouvent ces mots, de peur de les oublier : *Medicus ſum. Medicus ſum.* C'eſt aſſez ; allons-nous-en chez le bon-homme Liſidor.

SCENE III.

LISIDOR, CRISPIN, MARIN.

CRISPIN.

MAIS je le vois qui vient ici.

LISIDOR, *à Crispin.*

Que fais-tu en ce lieu ?

CRISPIN, *à Lisidor.*

Monsieur, ennuyé d'attendre au logis, je me promenois.

LISIDOR.

Où est ton Maître ? dis-moi.

CRISPIN.

Voilà une belle demande ! Il est à Bourges. Vous plaît-il de me donner de l'argent, afin que je m'en retourne ?

LISIDOR.

Oui-dà. Dis-moi, où loge-t-il, à Bourges ?

CRISPIN.

Hé ! il loge..... proche les écoles.

LISIDOR.

Comment nomme-t-on la rue ?

CRISPIN.

La rue ?

LISIDOR.

Oui.

CRISPIN.

On la nomme.... on la nomme.... Vous y avez été devant moi, vous le ſavez bien.

LISIDOR.

Mais encore?

CRISPIN.

Il ne m'en ſouvient plus. Il y a des pendards de noms, dans cette ville, qui ſont ſi difficiles à retenir, que je ne ſaurois les mettre dans ma cervelle; & puis, je ne m'en ſoucie guere. A quoi bon s'embrelicoquer l'eſprit de ces bâtards de noms? Quand on eſt logé, on eſt logé.

MARIN.

Il a grande raiſon.

CRISPIN, *à Marin.*

Morbleu! tais-toi; ou bien.... vois-tu!... jernie! Enfin....

LISIDOR.

Patience....

CRISPIN, *à Liſidor.*

C'eſt que je ne veux pas qu'il ſe mêle de ce qu'il n'a que faire.

LISIDOR, *à Marin.*

Tais-toi. (*à Criſpin.*) Que fait ton Maître ordinairement?

CRISPIN.

Il étudie; puis il a ſouvent à dîner & à ſouper des gens avec qui il parle Latin, comme tous les diables.

Ce que j'y trouve de plaiſant, c'eſt qu'ils ſe querellent, comme s'ils vouloient s'étrangler le blanc des yeux; après, ils s'appaiſent, en buvant chacun cinq ou ſix coups.

LISIDOR.

Cela n'eſt pas mal: mais, cependant, trois ou quatre perſonnes m'ont dit qu'il étoit en cette ville, & qu'on l'y avoit vu.

CRISPIN.

Celui qui l'a dit, en a menti; & je le ſoutiendrai devant toute la France.

LISIDOR.

Confeſſe la vérité; je n'en parlerai point. Il eſt ici?

CRISPIN.

Je ne le confeſſerai point; car cela n'eſt pas vrai.

LISIDOR.

Oh! je ſais bien que ſi, moi; &, ſi tu déguiſes davantage....

CRISPIN.

Vous voulez donc me faire dire une choſe qui n'eſt pas?

LISIDOR.

J'ai donc menti?

CRISPIN.

Vous avez tout ce qu'il vous plaira; mais cela n'eſt pas, cela n'eſt pas.

MARIN, *à Liſidor.*

Monſieur, quittez-là cet impertinent; il vous mettroit en colere, ſans raiſon.

CRISPIN, *à Marin.*

Impertinent ! morbleu ! tu en as menti : il faut t'en faire tâter tout du long & tout du large. (*Il s'élance ſur Marin.*)

MARIN, *à Criſpin.*

Viens, viens, que je t'ajuſte de toutes pièces.

CRISPIN & MARIN *ſe battent.*

LISIDOR, *les ſéparant avec ſon bâton.*

Coquins ! ſi vous ne vous arrêtez, je vous donnerai cent coups. Ah, morbleu ! c'en eſt trop. Criſpin, puiſque ton Maître n'eſt pas à Paris, je te commande de l'aller au plutôt retrouver à Bourges, & de lui dire que, quand il m'aura fait ſavoir ſon adreſſe, je lui ferai tenir de l'argent, par un Banquier de cette ville.

CRISPIN.

Mais, Monſieur....

LISIDOR.

Point de réponſe davantage ; n'approche pas ſeulement de mon logis, ſi tu ne veux avoir cent coups de bâton.

CRISPIN.

Si vous me battez, je ſais bien ce que je ferai.

LISIDOR.

Que feras-tu ?

CRISPIN, *montrant Marin.*

Je le frotterai comme un diable.

LISIDOR.

Pourquoi le frotteras-tu ?

CRISPIN.

Hé ! pourquoi me battrez-vous ?

LISIDOR.

Parce que tu es un frippon.

CRISPIN.

Et parce qu'il eſt un Factotum, & qu'il veut me faire battre.

LISIDOR, *levant ſon bâton.*

Je te donnerai.....

CRISPIN.

Donnez, pour voir ; vous verrez ſi je ne lui rendrai pas !

LISIDOR.

Ah, morbleu ! je n'en puis plus ſouffrir.

LISIDOR, *voulant frapper* CRISPIN *de ſon bâton ;* CRISPIN *baiſſe la tête ; ce qui fait que* LISIDOR *tombe.* CRISPIN *va donner un coup de poing à* MARIN, *qui tombe de l'autre côté ; enſuite* CRISPIN *s'enfuit.*

SCENE IV.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

AH, le traître ! Je crois qu'il m'a eſtropié, de ce coup.

LISIDOR.

Marin, viens m'aider à me relever.

MARIN, *ſe relevant.*

Hé! Monſieur, j'aurois beſoin qu'on me relevât moi-même (*Il va aider Liſidor à ſe relever.*)

LISIDOR, *ſe relevant.*

Le coquin! il le paiera.

MARIN.

Si jamais je l'attrape, il s'en repentira.

LISIDOR.

Je me ſuis bleſſé l'épaule, en tombant.

MARIN.

Et moi, je crois que j'ai la mandibule démife.

LISIDOR.

Il t'a donné un furieux coup!

MARIN.

De toute ſa force.

LISIDOR.

Patience.

MARIN.

Il faut bien la prendre, malgré moi.

LISIDOR.

Vas voir ſi Monſieur Mirobolan eſt au logis.

MARIN.

Quoi, Monſieur! vous voulez encore lui parler de votre mariage, après que ſa femme vous a dit, à votre nez, qu'il n'en ſera jamais rien?

LISIDOR.

Il n'importe; je veux faire encore une tentative;

MARIN.

Fort bien! C'eſt-à-dire que vous voulez vous faire refuſer encore une fois, & que vous prenez plaiſir d'entendre chanter vos louanges à contre-poil.

LISIDOR.

Je t'avoue ingénument que je m'attends à ce refus; & que même j'en ſuis, en quelque façon, conſolé; mais je veux avoir la joie de dire le fait à Monſieur Mirobolan; & de lui faire ſavoir qu'il ne paſſera jamais, dans mon eſprit, que pour un homme qui ſe laiſſe mener par le nez, comme un fat.

MARIN.

Mais de quoi cela vous peut-il ſervir?

LISIDOR.

Fais ſeulement ce que je te dis: vois s'il eſt au logis.

MARIN, *frappant à la porte de Mirobolan.*

Holà!

SCENE V.

DORINE, LISIDOR, MARIN.

DORINE, *ouvrant à Marin.*

QUI eſt-ce?

MARIN, *à Dorine.*

Monſieur Mirobolan eſt-il ici?

DORINE.

Non : qui le demande ?

LISIDOR, *à Dorine.*

C'eſt moi, ma chere.

DORINE, *à Liſidor.*

Il n'y eſt pas. Voulez-vous parler à Madame ? elle eſt là-haut qui dort, je l'irai éveiller.

LISIDOR.

Il la faut laiſſer repoſer. Ma chere enfant, ſi tu pouvois, par tes ſoins, la faire conſentir à me donner Alcine en mariage, je ferois....

DORINE.

Vous donner Alcine en mariage ! Que diantre en feriez-vous, à l'âge où vous êtes ?

LISIDOR.

Hé ! j'en ferois....

DORINE.

Ma foi, vous n'en feriez toujours rien qui vaille. Mais n'avez-vous autre choſe à me dire ? Je rentre.

LISIDOR.

Ma chere, dis à Monſieur Mirobolan que ſon ami Liſidor étoit venu pour le voir, & que je le prie de penſer à ce qu'il m'a promis. Adieu, ma bonne enfant. (*Il ſort.*)

MARIN *le ſuit.*

DORINE.

Adieu, Monſieur ; je n'y manquerai pas.

SCENE VI.

DORINE, *ſeule.*

CE bon-homme eſt-il fou, de prétendre épouſer une fille de dix-huit ans ? Il faut avouer que, quand la Vieilleſſe ſe met l'amour en tête, elle fait cent fois plus d'extravagances que la Jeuneſſe.

SCENE VII.

CRISPIN, *en habit de Médecin ;* DORINE.

CRISPIN, *à la cantonnade.*

CHEZ moi, chez moi, vous dis-je ; là, je vous répondrai de bonne ſorte.

DORINE.

Qu'as-tu, Criſpin ? & d'où vient que tu es habillé de cette maniere ?

CRISPIN.

Deux viſages que j'ai rencontrés, qui m'ont dit qu'ils étudioient en Médecine, & qui m'ont demandé mon ſentiment ſur la tranſ... la... la... la... la tranſconfuſion du ſang. Ils m'ont quaſi fait devenir ſourd, à force de me parler.

DORINE.

Que t'ont-ils dit ?

DORINE, *à Criſpin.*

Monſieur, entrez au logis, pour y attendre notre Maitre; & laiſſez-là ces extravagans.

CRISPIN, *rentrant avec Dorine.*

Il eſt vrai que je ferai mieux.

SCENE IX.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

MONSIEUR, je doute que ce ſoit Criſpin; car il parle Latin.

LISIDOR.

C'eſt aſſurément lui-même. Je me doute de quelque fourberie; & je veux entrer là-dedans, pour en être éclairci. (*Il frappe à la porte de Mirobolan.*)

SCENE X.

DORINE, LISIDOR, MARIN.

DORINE, *ouvrant, à Liſidor.*

QUE demandez-vous, Monſieur? Eſt-ce que vous voulez quereller encore cet honnête-homme qui eſt chez nous?

LISIDOR, *à Dorine.*

C'eſt un frippon de Valet....

DORINE,

DORINE.

Cela n'eſt pas vrai; c'eſt un des confreres de notre Maître; & vous avez mauvaiſe grace de parler de la ſorte: je m'en plaindrai tantôt à....

SCENE XII.

MIROBOLAN, LISIDOR, DORINE, MARIN.

MIROBOLAN, *à la cantonnade.*

JE vous ſoutiens que cela n'eſt pas poſſible, & que cette opinion eſt extravagante.

LISIDOR, *à Mirobolan.*

Monſieur...

MIROBOLAN, *de même.*

Il faut penſer bien creux, pour imaginer une choſe ſi éloignée du bon ſens.

LISIDOR.

Monſieur, je veux....

MIROBOLAN, *de même.*

Il faut, ſans doute, que cette viſion vienne d'un homme qui avoit la fievre chaude.

DORINE, *à Mirobolan.*

Qu'avez-vous, Monſieur? & qui vous oblige à vous emporter de la ſorte?

MIROBOLAN, *à Dorine.*

Des gens qui me ſoutenoient opiniâtrément la tranſfuſion.

DORINE.

Ils ſont fous....

MIROBOLAN.

Sans doute.

LISIDOR.

Ils n'ont pas raiſon; car elle a été condamnée publiquement. Vous ſaurez....

SCENE XIII.

LISE, MIROBOLAN, DORINE, LISIDOR, MARIN.

LISE, *à Dorine.*

MONSIEUR Mirobolan eſt-il ici?

DORINE, *à Liſe.*

Le voilà. (*à part.*) Elle vient fort à propos.

MIROBOLAN, *à Liſe.*

Que me voulez-vous?

LISE, *à Mirobolan.*

Je voudrois que vous fuſſiez pendu. M'avoir ordonné des pilules qui m'ont penſé faire mourir!

MIROBOLAN.

Moi?

LISE.

Oui, vous. Voilà comme vous faites, bons affronteurs! vous ordonnez ſouvent les choſes à tort & à travers. Allons, prends, & rencontre, ſi tu peux. Des pilules, pour retrouver un chien perdu!

MIROBOLAN.

Vous vous méprenez; je ne vous ai jamais vue.

LISE.

Jamais! ne vous ai-je pas, tantôt, donné un écu blanc?

MIROBOLAN.

Vous êtes folle.

LISE.

Tu en as menti; &....

SCENE XIV.

GRAND-SIMON, LISE, MIROBOLAN, LISIDOR, DORINE, MARIN.

GRAND-SIMON.

AH! ſi je rencontre ce Monſieur Mirobolan, je m'en vais lui chanter diablement ſa gamme.

LISE, *à Grand-Simon.*

Tenez, le voilà.

GRAND-SIMON, *à Mirobolan.*

Parbleu! Monſieur, il faut que vous ſoyez un grand

ignorant, d'ordonner des pilules, pour ſavoir ſi l'on eſt aimé d'une fille ! Et moi bien fou de les avoir priſes ! Elles m'ont quaſi envoyé en l'autre monde, & je n'en ſuis pas encore remis.

MIROBOLAN.

Vous êtes fou, de me parler de la ſorte : je ne vous connois point.

GRAND-SIMON.

Ne vous ai-je pas, tantôt, donné un écu d'or ?

LISE.

Il vous va tout nier, comme il m'a fait.

MIROBOLAN.

Il faut vous mettre tous deux aux Petites-Maiſons ; car vous êtes des fous.

GRAND-SIMON.

Morbleu ! tu en as menti ; je ne ſuis point fou. Treve à de tels diſcours ; car je pourrois bien te donner de mon bâton ſur les oreilles.

LISE, *à Mirobolan.*

Et moi, t'arracher la barbe.

MIROBOLAN.

Ah ! c'en eſt trop endurer. Dorine, qu'on aille querir un Commiſſaire.

GRAND-SIMON.

Qu'elle aille, qu'elle aille ; je l'attends.

LISE.

Et moi auſſi.

GRAND-SIMON.

Vous verrez que ces Meſſieurs tueront les gens, & qu'ils auront encore raiſon ! Parbleu ! je veux ravoir mon écu d'or.

LISE.

Et moi, mon écu blanc, ou je ferai grand bruit.

DORINE, *à Grand-Simon & à Liſe.*

Ma foi, ſi vous ne tirez pays, j'irai chercher le Commiſſaire.

GRAND-SIMON.

C'eſt ce que je demande.

LISE.

Et c'eſt ce que j'attends.

SCENE XV.

FÉLIANTE, CRISPIN, LISIDOR, MIROBOLAN, DORINE, MARIN, GRAND-SIMON, LISE.

CRISPIN, *à Féliante, ſortant de ſa maiſon.*

MAis, Madame....

FÉLIANTE, *à Criſpin.*

Mais, Monſieur, encore une fois, je ne veux pas que ma fille parle aux gens tête-à-tête. Si vous avez envie de voir mon mari, vous pouvez prendre le tems qu'il ſoit au logis.

CRISPIN.

Madame, vous pouvez croire que....

FÉLIANTE.

Je ſais ce qu'il faut que je croye; mais, encore un coup, vous n'avez que faire chez moi, quand mon mari n'y ſera pas.

LISE, *à Grand-Simon.*

Il me ſemble que ce viſage reſſemble bien à celui qui m'a ordonné des pilules.

GRAND-SIMON.

Parbleu! c'eſt le Médecin qui m'a penſé faire crever. (*à Criſpin.*) Ah! trompeur, tu me rendras mon argent.

LISE, *à Criſpin.*

Tu me rendras auſſi le mien.

LISIDOR, *prenant Criſpin au collet.*

Ah, coquin! je te tiens à préſent.

CRISPIN.

Non ſum coquinus, Medicus ſum.

MIROBOLAN.

Meſſieurs, il ne faut pas maltraiter un de mes confreres de la ſorte: on doit lui laiſſer conter ſes raiſons.

LISIDOR.

C'eſt le Valet de mon fils.

LISE.

C'eſt le Médecin qui nous a ordonné des pilules.

GRAND-SIMON.

Et qui m'ont donné bien de la peine.

LISIDOR.

Coquin ! réponds donc à toutes ces choſes.

CRISPIN, *à Liſidor.*

Monſieur, il ne vous faut plus rien déguiſer. Votre fils n'eſt point ſorti de Paris, à cauſe de l'amour qu'il a pour la fille de Monſieur Mirobolan : elle l'aime paſſionnément ; enfin ils s'aiment tous deux ; & m'ont fait jouer pluſieurs perſonnages, pour les ſervir dans leurs amours.

FÉLIANTE, *à Criſpin.*

Ma fille aime ton Maître ?

CRISPIN.

Oui, Madame, & fortement.

FÉLIANTE.

Encore, pour le fils, c'eſt quelque choſe ; mais, pour le pere, il ne doit jamais eſpérer d'épouſer ma fille.

GRAND-SIMON.

Mais qui t'obligeoit à nous faire prendre des pilules ? Cela pouvoit-il ſervir de quelque choſe pour les amours de ton Maître ?

CRISPIN.

Ce ſont des choſes dont je vous éclaircirai dans un autre tems.

MIROBOLAN, *à Grand-Simon & à Liſe.*

Vous voyez bien que vous me blâmiez ſans raiſon : mais faites-moi la grace de revenir une autre fois ; je vous promets de vous contenter, d'une façon ou d'autre.

LISE, *à Mirobolan.*

J'y conſens ; mais n'y manquez donc pas.

GRAND-SIMON, *à Mirobolan.*

J'y conſens auſſi ; mais, au moins, plus de pilules.

MIROBOLAN.

Non ; adieu.

GRAND-SIMON & LISE *ſortent.*

SCENE XVI.

FÉLIANTE, CRISPIN, LISIDOR, MIROBOLAN, DORINE, MARIN.

LISIDOR, *à Criſpin.*

TON Maître, dis-tu, aime paſſionnément la fille de Monſieur Mirobolan ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, & cent fois plus que je ne vous dis.

LISIDOR.

Hé bien ! ſi la choſe eſt ainſi, je vois bien que c'eſt une néceſſité de conſentir qu'il l'épouſe, pourvu que le pere & la mere y conſentent.

MIROBOLAN.

Pour moi, je le veux de tout mon cœur, pourvu que ma femme le veuille.

FÉLIANTE.

Je ne ſais pas bien ſi je le dois vouloir.

MIROBOLAN.

Hé, ma femme !...

FÉLIANTE.

Puiſque vous m'en priez, j'en demeure d'accord.

LISIDOR.

Où eſt-il donc, ton Maître ?

CRISPIN.

Le voilà qui vient tout à propos.

SCENE XVII.

GÉRALDE, MIROBOLAN, FÉLIANTE, LISIDOR, DORINE, CRISPIN, MARIN.

LISIDOR, *à Géralde.*

VENEZ, Monſieur de Bourges.

GÉRALDE, *ſe jettant aux genoux de ſon pere.*

Ah, mon pere ! je vous demande pardon.

MIROBOLAN.

Hé, mon Dieu ! laiſſons tous ces beaux diſcours : entrons au logis ; &, là, nous diſcuterons toutes les choſes.

FÉLIANTE.

C'eſt fort bien aviſé ; allons, rentrons.

MIROBOLAN.

Allons, Monſieur Liſidor, l'honneur vous appartient.

LISIDOR.

Puiſqu'il vous plaît, entrons.

SCENE XXVIII, *& derniere.*

MARIN, CRISPIN.

CRISPIN.

MARIN?

MARIN.

Que veux-tu ?

CRISPIN.

« Puiſqu'en tout, aujourd'hui, j'ai ſi bien réuſſi,
» Je vais, je vais, morbleu ! je vais entrer auſſi ».

FIN.

LES APPARENCES TROMPEUSES,

COMÉDIE;

non Représentée (en 1672.)

AU LECTEUR.

LE ſujet de cette Comédie eſt fort ſimple, & n'eſt chargé que de très-peu d'incidens : elle a des caracteres aſſez paſſables, & dont les originaux ſe rencontrent fréquemment dans le monde. Elle n'a point été repréſentée ; & la raiſon eſt qu'on ne l'a pas trouvée jouable. On trouvera bon, (moi qui penſe le contraire) que j'appelle de ce jugement au Public. J'avoue que cette Piece n'eſt pas ſi plaiſante que celles qu'on a vues de ma façon ; mais je crois qu'il y a des choſes qui peut-être pourront donner quelque ſatisfaction à l'eſprit, & qui, ſur le théâtre, auroient pu réjouir l'Auditeur.

ACTEURS.

STURGON, Mari de Nérine.
NÉRINE.
LISE, Suivante de Nérine.
DAMIS, Gentilhomme.
SANS-SOUCI, Valet de Sturgon.
CLOESTAN, Frere de Nérine.
FLORIDE, Femme de Cloeſtan.
JACINTE, Sœur de Sturgon.
BLÉSOIS, Valet de Damis.

La ſcene eſt à Paris.

LES APPARENCES TROMPEUSES, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

STURGON, *ſeul.*

QU'UNE femme coquette eſt un mortel poiſon
Pour quiconque a pour but l'honneur & la raiſon !
Combien de fois, par jour, la noire jalouſie
Vient-elle, avec fureur, troubler ſa fantaiſie !
De cent fâcheux objets ſon eſprit combattu,
Fait, malgré ſes efforts, ſuccomber ſa vertu :
Et mille affreux penſers, qui lui dévorent l'ame,
Font ſouvent qu'il maudit & l'hymen & la femme ;

En voudroit, de grand cœur, en cette conjoncture,
Etre mort mille fois, ou n'avoir point été.
En ce ſexe, le nom de Femme ou de Maîtreſſe
N'eſt propre, tôt ou tard, qu'à nous gêner ſans ceſſe.
Que vous êtes heureux, trop commodes époux,
Qui ſouffrez, ſans chagrin, qu'on faſſe tout chez vous;
Et, feignant d'ignorer ces commerces infâmes,
Laiſſez les Jouvenceaux ſeuls avecque vos femmes!
Que vous vous épargnez de troubles & d'ennuis!
On ne vous voit jamais en l'état où je ſuis;
La perte de l'honneur ne vous tourmente guere;
Etre cocu, pour vous, ce n'eſt pas une affaire.
Vous n'êtes point gênés par la réflexion;
Et, ſi l'honneur vous cauſe un peu d'émotion,
Votre humeur, là-deſſus, vous rend l'eſprit tranquille.
Ah! pourquoi n'ai-je pas une ame auſſi facile?
Mais Liſe, ce me ſemble, eſt long-tems à venir.
Du chagrin qui me tue, il faut l'entretenir.
Mais non; il n'eſt pas ſûr qu'elle me ſoit fidelle;
Tâchons de la gagner, avant que....

SCENE II.

STURGON, LISE.

STURGON, *appercevant Liſe.*

BON, c'eſt elle.
Liſe a tardé long-tems à me ſuivre.

LISE.

Hé! pas trop.
Comment vous attraper? vous allez au galop.
A cent pas du Couvent, vous avez pris, ſans doute,

Des chemins inconnus où Liſe ne voit goutte.
Pour ne vous perdre pas, j'ai fort long-tems couru;
Mais enfin à mes yeux vous êtes diſparu.
Dites, n'aviez-vous point rendez-vous chez Lucrece?

STURGON.

Non.

LISE.

Avec votre femme, avoir une Maitreſſe!
Et....

STURGON.

Tais-toi.

LISE.

Ce n'eſt pas agir de bonne foi.
Qu'en peut dire le monde?...

STURGON.

Encore un coup, tais-toi.

LISE, *branlant la tête.*

Cette Lucrece....

STURGON.

Paix.

LISE.

Souffrez que je m'explique;
Que je vous diſe enfin....

STURGON, *ſe mettant en colere.*

Morbleu! point de replique;
Paix.

LISE.

Je dirai pourtant, malgré votre courroux,
Que Madame a ſujet de ſe plaindre de vous;

Et que ſi, par malheur, elle vient à l'apprendre,
A de mortels chagrins vous devez vous attendre.
Croyez que, de ma part, elle n'en ſaura rien;
Mais elle peut, d'ailleurs....

STURGON.

Suffit; je t'entends bien.

LISE.

Quittez cette Lucrece....

STURGON.

Ah! je perds patience:
Pour la derniere fois, tais-toi.

LISE.

Gardez....

STURGON.

Silence.

LISE.

Je ſais qu'on n'aime pas de ſemblables avis;
Mais les miens, là-deſſus, devroient être ſuivis.
A Paris, comme ailleurs, on découvre les choſes;
Pour s'en inſtruire, on fait pluſieurs métamorphoſes;
Et....

STURGON, *ſe mettant en colere.*

Tes raiſonnemens ſont ici ſuperflus;
Tais-toi, tais-toi.

LISE.

Monſieur, je n'en parlerai plus;
C'eſt de moi, pour vous plaire, une choſe ignorée.

STURGON.

Dis, qui t'a fait aller où je t'ai rencontrée?

LISE.

Au Couvent ?

STURGON.

Oui.

LISE.

Madame.

STURGON.

Eſt-ce par piété ?

Hem ?

LISE.

Non ; mais pour y faire une civilité.

STURGON.

A qui ?

LISE.

Belle demande ! A votre ſœur.

STURGON.

Jacinte

Eſt une bonne fille.

LISE.

Elle deviendra ſainte ;

De l'air qu'elle s'y prend, il n'en faut point douter.

STURGON.

Cependant au parloir elle aime à caqueter.
Crois-tu qu'en ce Couvent elle ſoit ſatisfaite,
Qu'elle y prenne du goût, que rien ne l'inquiete ?

LISE.

Vous avez pu ſavoir quel eſt ſon ſentiment.

STURGON.

A ſon frere une ſœur s'explique rarement.
Mais de quoi parloit-elle, avant que j'arrivaſſe ?

LISE.

De rien. Mais, à propos, certain point m'embarraſſe.

STURGON.

Quel ?

LISE.

D'où vient que, tantôt, dans la Religion,
Parlant à votre ſœur ſur la dévotion,
Vous diſiez hautement, d'une ardeur ſans ſeconde,
Les ſept péchés mortels contre les gens du monde ?
Qu'on devoit en ce lieu borner tous ſes deſirs,
Que c'eſt là qu'on goûtoit les ſolides plaiſirs ;
Qu'ailleurs l'eſprit n'étoit rempli que de chimeres,
Et que vous la prêchiez devant ces bonnes Meres ?

STURGON.

C'étoit pour obliger à ne pas les quitter.

LISE.

C'eſt donc là la raiſon qui vous faiſoit peſter ?

STURGON.

Oui.

LISE.

Bon ! Vous m'apprenez que, dans cette viſite,
Vous jouiez finement le rôle d'hypocrite :
J'en vois qui, ſous ce maſque, attrapent les plus fins,
Et qui font les bigots, pour venir à leurs fins.
Mais quoi ! ſi votre ſœur, nonobſtant votre adreſſe,
Aimoit quelque Tarquin, quand vous aimez Lucrece,
Et que, pour lui, l'amour la tourmentât un peu ;

Çà, l'empêcheriez-vous de ſortir de ce lieu ?

STURGON.

Non.

LISE.

Tout de bon ?

STURGON.

Crois-moi.

LISE.

C'eſt être raiſonnable ;
Et, ſur cette matiere, un frere fort traitable.
Ma foi, j'en ſais beaucoup qui, ſans aucun remords,
Pour l'y faire cloître, feroient tous leurs efforts.
C'eſt pourtant grand' pitié, qu'on oblige une fille
D'épouſer un Couvent, par raiſon de famille ;
Que, ſans la conſulter ſur ſa demangeaiſon,
On l'engage à choiſir une honnête priſon ;
Et cela, bien ſouvent, pour en avancer une
Aux dépens de ſa ſœur, établir ſa fortune,
Bien que celle qu'on met dans la Religion,
Ait, pour un bon mari, grande dévotion.
Eſt-ce bien raiſonner ?

STURGON.

Que veux-tu ? c'eſt la mode.

LISE.

La mode à notre ſexe eſt ſouvent incommode.
On ne fait pas ainſi de Meſſieurs les garçons ;
On en fait des Abbés, ſans beaucoup de façons,
Qui, ſous ce titre-là, demeurant dans le monde,
En content, s'il leur plaît, à la brune & la blonde ;
Ils font les damerets, ſont de tous les plaiſirs,
Et penſent rarement à régler leurs deſirs.

On devroit, ſans nous mettre au rang des Sœurs profeſſes,
Comme on fait des Abbés, faire auſſi des Abbeſſes.

STURGON.

Ce ſeroit pis encor.

LISE.

Que ferions-nous de pis!
Rien n'en iroit plus mal, au moins à mon avis.
Examinons un peu....

STURGON.

Ce n'eſt pas notre affaire;
Sur leur façon d'agir c'eſt à nous de nous taire.
Tais-toi: vas ſeulement m'appeller Sans-ſouci.

LISE *appelle.*

Sans-ſouci!

SCENE III.

SANS-SOUCI, STURGON, LISE.

SANS-SOUCI.

ME voilà.

STURGON; *à Sans-ſouci.*

Ma femme eſt-elle ici?

SANS-SOUCI.

Non, Monſieur.

STURGON.

Hé! d'où vient?

SANS-SOUCI.

Hé!... c'eſt qu'elle eſt ſortie.

STURGON.

Seule?

SANS-SOUCI.

Non.

STURGON.

Elle a mis quelqu'un de la partie?

SANS-SOUCI.

Oui, Monſieur.

STURGON.

Qui?

SANS-SOUCI.

C'eſt.... là, ce Monſieur d'Orléans.

STURGON.

Damis?

SANS-SOUCI.

Oui.

STURGON.

Ce Muguet eſt donc venu céans

SANS-SOUCI.

N'y vient-il pas toujours?

STURGON.

Qu'a-t-il dit à ma femme?

SANS-SOUCI.

Il a cauſé, du moins une heure, avec Madame;
C'eſt tout ce que j'en ſais.

STURGON.

Pendant leur entretien;
N'étois-tu pas préſent?

SANS-SOUCI.

Moi? non.

STURGON.

Cela va bien.
Quoi! tu quittes la chambre, &....

SANS-SOUCI.

Ce n'eſt pas ma faute:
Quand j'y veux demeurer, je compte ſans mon hôte;
Ils me donnent toujours quelque commiſſion;
Et, ſi je réponds mal à leur intention,
Que mon retour, trop prompt, tant ſoit peu les chagrine,
Sans-ſouci, me dit-on, vas-t'en à la cuiſine.

STURGON.

Et tu ſors, ſans rien dire?

SANS-SOUCI.

Il faut bien m'en aller:
Mais, morbleu! là-deſſus, j'enrage de parler;
Je vois clair.

STURGON.

Que vois-tu?

SANS-SOUCI.

Je ſuis las de me taire.

On

On ne m'écarte point, ſans un peu de myſtere;
Et ces commiſſions qu'on me donne à tous coups,
Si je ne ſuis trompé, ne regardent que vous.

STURGON.

Comment?

SANS-SOUCI.

Oh, Monſieur!...

STURGON.

Parle, & dis ce que tu penſes.

SANS-SOUCI.

Vous le voulez? Tout franc, je vois des manigances
Qui me font aſſez voir.... Bref, on ne va pas droit;
Et ce Monſieur Damis n'eſt pas un mal-adroit:
C'eſt à vous, là-deſſus, à deviner le reſte.

STURGON.

Mais que font-ils?

SANS-SOUCI.

Oh!...

STURGON.

Dis, ne fais point le modeſte;
Acheve. Ont-ils pouſſé les affaires plus loin?

SANS-SOUCI.

De la concluſion eſt-on jamais témoin?
Mais, ſuivant l'apparence, & ſelon ma caboche,
Si l'on ne vient au point, du moins on en approche.

STURGON, *lui donnant un ſoufflet.*

Vous êtes un coquin, un menteur; &, s'il faut...

SANS-SOUCI.

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur; mais je....

STURGON.

Maraud!
Sors vite, ou tu verras punir ta médiſance.

SCENE IV.

STURGON, LISE.

STURGON.

DEs peſtes de Valets j'admire l'inſolence!
Ces bourreaux, chez les gens, ſont autant d'eſpions!
Qui tâchent d'obſerver toutes les actions;
Qui, juſques ſur les mœurs exerçant leur malice,
Ne font des vertueux qu'au gré de leur caprice:
Il leur ſemble, chez nous, que tout leur ſoit permis;
Et ce ſont, bien ſouvent, nos plus grands ennemis.
Hé bien, Liſe! tu vois ce qu'il dit de ma femme!
Dans l'eſprit d'un Valet, paſſer pour un infâme!

LISE.

A des contes en l'air doit-on ajouter foi?
C'eſt un coquin, Monſieur, j'en réponds; croyez-moi;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on connoît ſa malice.

STURGON.

Ah! c'eſt un bon Valet.

LISE.

Oui bien, pour le ſervice;
Il eſt adroit & prompt, & même induſtrieux;

Mais, enfin, pour ſa langue, il eſt pernicieux.

STURGON.

Je ſais qu'il parle; mais....

LISE.

Quand il s'eſt mis en tête
De déchirer quelqu'un, Monſieur, rien ne l'arrête,
Il emporte la piece; & contre le prochain
Les moindres viſions le font aller beau train.
Faut-il, ſur ſon rapport, avoir l'ame alarmée?

STURGON.

Liſe, apprends que le feu ne va point ſans fumée.

SCÈNE V.

DAMIS, NÉRINE, STURGON, LISE.

DAMIS & NÉRINE *ſe parlent bas, en entrant.*

STURGON, *à Liſe.*

LA voici, la coquine! & ce Monſieur Damis.

DAMIS, *appercevant Sturgon.*

Ah! Monſieur.... je me compte au rang de vos amis.

STURGON, *à Damis.*

Je ne m'y compte pas, & ne le veux point être;
Et, qui plus eſt, chez moi je veux être le maître.

NÉRINE, *à Sturgon.*

Monſieur ne prétend rien à cette qualité.

STURGON, *à Nérine.*

Taiſez-vous.

NÉRINE.

Contre moi vous êtes irrité ?

STURGON.

Sans doute ; & votre vue augmente ma colere.

NÉRINE.

Hé ! d'où vient ?

STURGON.

Laiſſez-moi....

NÉRINE.

Pour ne vous pas déplaire,
A ma chambre, Monſieur, nous allons au plutôt.
(*à Damis, le prenant par la main.*)
Venez.
(*à Liſe.*)
Si quelqu'un vient, dis que je ſuis en haut.

SCENE VI.

STURGON, LISE.

STURGON.

En uſer de la ſorte, & même en ma préſence !
Ah ! c'eſt pouſſer à bout mon trop de patience.
Du feu, vîte.

LISE.

Hé ! pourquoi ?

STURGON.

Pour brûler la maiſon,
Et les brûler auſſi.

LISE.

Vous n'avez pas raiſon:
Quoi que vous en penſiez, votre femme eſt honnête;
Et vous ne devez pas....

STURGON.

Je ſuis donc une bête?
De ſon honnêteté je m'en rapporte à toi;
Emmener à ſa chambre un....

LISE.

Voilà bien de quoi!
Pour être tête-à-tête, on n'en eſt pas moins ſage.

STURGON.

Et c'eſt pourtant par-là que l'honneur fait naufrage.

LISE.

Et c'eſt auſſi par-là que paroît la vertu.

STURGON.

Eh! de ces beaux diſcours je ſuis trop rebattu.
Du feu, morbleu! du feu!

LISE.

Monſieur, point de vacarme;
Songez que vous mettrez le quartier en alarme:
Conſidérez, d'ailleurs, que c'eſt vous diffamer.

STURGON.

Je crains peu là-deſſus qu'on me puiſſe blâmer;
Et.... Du feu!

LISE.

Quoi ! porter les choſes à l'extrême !

STURGON, *feignant de ſortir.*

On n'en apporte pas ; j'en vais chercher moi-même.

LISE.

Et moi, je monte en haut, pour les en avertir,
Et tâcher, ſi je puis, à les faire ſortir.

SCENE VII.

STURGON, *ſeul.*

C'Est l'unique moyen d'éviter ma colere ;
Et, pour ſe garantir, c'eſt ce qu'ils ont à faire.
Quoi ! juſqu'en mon logis, on m'en fera tâter ;
Et je le ſouffrirai, ſans oſer éclater !
Car, ſuivant des prudens la maxime ordinaire,
Quand ce malheur arrive, il eſt bon de ſe taire ;
Lorſqu'on en fait éclat, c'eſt agir contre ſoi.
Ah, morbleu ! cette idée eſt un monſtre pour moi.
Non, l'on ne dira point, dans notre voiſinage,
Que Sturgon lâchement ſe prête au cocuage :
Oui, je veux qu'on apprenne & qu'on ſoit convaincu
Que j'ai, ſur ce chapitre, honnêtement vécu ;
Que....

SCENE VIII.

STURGON, LISE.

STURGON.

MAis Liſe revient.

LISE.

Monſieur, la choſe eſt faite;
J'ai dit, de point en point, ce qui vous inquiete;
Que vous voyiez fort clair; que vous n'étiez point fat;
Et que vous étiez homme à faire un grand éclat.

STURGON.

Qu'ont-ils dit?

LISE.

Rien.

STURGON.

Rien?

LISE.

Non; ils n'en ont fait que rire.

STURGON.

Tu n'as donc, de leur part, autre choſe à me dire?

LISE.

Non.

STURGON.

Du feu!

SCENE IX.

STURGON, LISE, NÉRINE, DAMIS.

LISE.

LEs voici.

DAMIS, *à Nérine.*

Je n'y reviendrai plus.

NÉRINE, *à Damis.*

Ne faites point ici de diſcours ſuperflus:
Revenez au plutôt; c'eſt moi qui vous l'ordonne.

DAMIS.

Je ne ſuis point d'humeur à chagriner perſonne;
Car Monſieur votre époux....

NÉRINE.

Pour Monſieur mon époux,
Le différent ſe va terminer entre nous.
Faites ce que je dis.

DAMIS.

J'obéirai, ſans doute.

STURGON, *à Nérine & à Damis.*

Prétendez-vous qu'ainſi long-tems je vous écoute
(*à Damis.*)
Parbleu! pour un moment, laiſſez-nous en repos,
Afin que nous puiſſions nous dire quatre mots.

DAMIS, *à Sturgon.*

Je ſors, ſans repliquer; la raiſon le demande.

NÉRINE.

Au moins, ſouvenez-vous de ce qu'on vous commande.

DAMIS, *en ſortant.*

Je ne l'oublierai pas.

SCENE X.

NÉRINE, STURGON, LISE.

NÉRINE, *à Sturgon.*

Ça, que me voulez-vous?
On dit que, contre moi, vous êtes en courroux;
Sachons-en le ſujet, faites-le-moi connoître.

STURGON, *à Nérine.*

Encore un coup, morbleu! je veux être le maître;
Et je ne puis ſouffrir que cent godelureaux
A ma femme, chez moi, débitent mots nouveaux;
Ni que Monſieur Damis lui pouſſe la fleurette.

NÉRINE.

Quoi! Monſieur, c'eſt donc là ce qui vous inquiete?

STURGON.

Oui, c'eſt cela, vous dis-je, il n'en faut point douter;
Et j'ai grande raiſon de m'en inquiéter;
Sur votre procédé, j'ai l'ame peu contente.

NÉRINE.

Je ne vois pas par où.

STURGON.

Faites bien l'ignorante ;
Feignez adroitement de ne m'entendre pas ;
Levez les yeux au Ciel, & pouſſez des hélas.

NÉRINE.

Moi, les pouſſer ! Sur quoi ?

STURGON.

Je n'ai point la berlue :
Votre façon d'agir ne m'eſt pas inconnue ;
Et qui fait, à deſſein, éloigner un Valet,
Donne une occaſion qu'on ſait prendre au collet.

NÉRINE.

Je ne vous entends point.

STURGON.

Hè ! vous n'êtes point ſourde ;
Vous cherchez, pour excuſe, à donner quelque bourde ;
Mais c'eſt perdre le tems ; vous la cherchez en vain :
Éloigner un Valet, eſt un cas très-vilain.
Quoi ! vous ne dites mot ! votre caquet s'abaiſſe !
Avez-vous, là-deſſus, l'intelligence épaiſſe ?
Ce Valet éloigné vous embarraſſe. Là,
Voyons donc, qu'avez-vous à répondre à cela ?

NÉRINE.

Je meure, à vos diſcours ſi je puis rien comprendre.

STURGON.

Quoi ! feindre inceſſamment de ne me pas entendre !
Je parle clair, pourtant, quand je m'explique ainſi.
C'en eſt trop ; je vous vais confronter Sans-ſouci.
(*Il appelle.*)
Sans-ſouci !

SCENE XI.

STURGON, NÉRINE, SANS-SOUCI, LISE.

SANS-SOUCI.

MONSIEUR.

STURGON, *le prenant par le bras.*

Viens.

LISE, *bas à Nérine.*

Il a jasé, Madame.

STURGON.

Que m'as-tu dit, tantôt, en parlant de ma femme?

SANS-SOUCI.

Qui? moi, Monsieur?

STURGON.

Oui, toi.

SANS-SOUCI.

Que vous aurois-je dit?

STURGON.

Devant elle, morbleu! ne fais point l'interdit;
Dis-le tout franchement, & parle sans rien craindre.

SANS-SOUCI.

Mais, Monsieur....

STURGON.

Parle, ou bien je saurai t'y contraindre.
Que m'as-tu dit, tantôt, & d'elle & de Damis ?
Hem ?

NÉRINE, *à Sturgon.*

Avec un Valet me mettre en compromis !
Ce nouveau procédé me paroît fort étrange.

STURGON, *à Nérine.*

Point ; les vers qu'il dira, sont à votre louange ;
(*à Sans-souci.*)
Écoutez. Parle donc.

SANS-SOUCI.

Que dirai-je, Monsieur ?

STURGON.

Dis ce que tu m'as dit, & n'aye aucune peur.

SANS-SOUCI.

Mais....

STURGON.

Quoi ?

SANS-SOUCI.

Je ne sais rien.

STURGON, *le menaçant.*

Par la ventre !

SANS-SOUCI.

Ah ! je tremble.

STURGON.

Quoi ! ne m'as-tu pas dit que, lorsqu'ils sont ensemble ;
Ils te donnent toujours quelque commission ;

Que, ſi tu réponds mal à leur intention ;
Et que ton prompt retour un peu trop les chagrine ;
On te dit : « Sans-ſouci, vas-t-en à la cuiſine » !
Ne m'as-tu pas, tantôt, fait ce même diſcours ?
Hem ?

SANS-SOUCI, *s'en allant.*

Là-deſſus, Monſieur, je me tairai toujours.

SCENE XII.

STURGON, NÉRINE, LISE.

STURGON, *à Nérine.*

VOus voyez qu'il s'en va, de peur de vous confondre.
Or çà, de bonne foi, qu'avez-vous à répondre ?
Devant Liſe, en ces mots, il m'a fait ce rapport.

LISE, *à Sturgon.*

Il eſt vrai ; mais, auſſi, vous le croyez à tort :
Au rapport d'un Valet faut-il donner croyance ?

STURGON, *à Liſe.*

Oui, lorſqu'il dit la choſe avecque connoiſſance ;
Qu'il nous fait un détail des intrigues qu'il voit,
Et qu'il nous fait toucher l'affaire au bout du doigt.

NÉRINE, *à Sturgon.*

Si bien que vous croyez ſon rapport fort ſincere ?

STURGON, *à Nérine.*

Sans doute.

NÉRINE.

Si pour moi vous êtes si sévere,
En vain je tâcherois à vous tirer d'erreur :
Vous ne méritez pas une femme d'honneur.

STURGON.

Aussi vous travaillez à n'avoir plus ce titre,
Même à me faire droit sur ce galant chapitre.
J'entends bien ; votre honneur n'est pas viande pour nous ;
Vous ne méritiez pas de m'avoir pour époux.

NÉRINE.

Sans doute, & l'on connoît fort mal votre mérite.

STURGON.

Ah ! votre raillerie & me choque & m'irrite.

NÉRINE, *riant.*

Moi, vous railler, Monsieur ! Ah ! vous vous méprenez.

STURGON.

Oui, me railler, vous dis-je ; &, de plus, à mon nez.

NÉRINE, *riant.*

Vous m'accusez à tort ; je ne suis point railleuse.

STURGON.

La-donc, raillez encore, & faites la rieuse ;
Vous sentant convaincue, embrassez ce parti ;
Soutenez, en raillant, que ce drôle a menti.
Inventez des détours, ne restez point confuse.

NÉRINE.

Vous voulez donc, Monsieur, que je vous désabuse ?

STURGON.

J'aurois beau le vouloir, je le voudrois en vain ;
La choſe eſt avérée, & j'en ſuis trop certain.
Éloigner un Valet, pour reſter tête-à-tête,
N'eſt-ce pas, en un mot, chaſſer le trouble-fête ?

NÉRINE *rit.*

STURGON.

Quoi ! vous riez encor ! La matiere vous plaît.

NÉRINE.

Il n'en faut point douter.

STURGON.

Bon ; je vois ce que c'eſt ;
A parler frachement, le changement vous touche ?

NÉRINE.

D'accord.

STURGON.

Vous croyez donc que je ſois une ſouche ;
Que je doive ſouffrir, en mari que l'on tond,
Que d'un bois fait en fourche on décore mon front ;
Que je n'en dirai rien ; & que, d'un eſprit ſouple,
Je dois ſouffrir, au moins, de Galans une couple ?
Si vous le préſumez, vous avez tort, ma foi.
Écoutez : que ces gens n'entrent jamais chez moi ;
Ceſſez de fatiguer mon humeur patiente ;
Ou je pourrois frotter les Amans & l'Amante :
Je ſuis las d'endurer.

NÉRINE.

Life, il perd le bon ſens.

STURGON.

Ah! vos ſottes raiſons ſont fort à contre-tems.

NÉRINE.

Si bien que vous voulez, ſuivant votre génie,
De chez nous hautement bannir la compagnie?

STURGON.

Oui, je le veux.

NÉRINE.

Grondez, peſtez, ſoyez jaloux;
Tous les gens y viendront, même en dépit de vous;
Et, ſi, tous vos diſcours ne m'épouvantent guere.

STURGON.

Je vais de ce déſordre avertir votre frere,
De votre procédé me plaindre ouvertement,
Et lui montrer quel eſt votre déréglement.

NÉRINE.

Allez, Monſieur, allez; c'eſt ce que je ſouhaite.

STURGON, *ſortant.*

Dans peu, ſur ce ſujet, vous ſerez ſatisfaite.

SCENE XIII.

NÉRINE, LISE.

LISE.

MADAME, en vérité, c'eſt le pouſſer à bout;
Il pourra faire éclat.

NÉRINE.

Je me réſous à tout.

LISE.

Mais, par ſon ordre, enfin, je crois qu'on vous épie;
Du traître Sans-ſouci, ſur-tout, je me défie;
Il a la langue longue, & ne peut la tenir.

NÉRINE.

Je veux l'interroger; vas le faire venir.

LISE *appelle.*

Sans-ſouci!

SCENE XIV.

NÉRINE, LISE, SANS-SOUCI.

SANS-SOUCI, *entrant.*

QUE veut-on ?

LISE.

Madame te demande.

SANS-SOUCI.

De me juſtifier j'ai demangeaiſon grande ;
Car on m'accuſe à tort.

NÉRINE, *à Sans-ſouci.*

Oh ! je m'en apperçois.
Qu'as-tu dit, cependant, de Damis & de moi ?

SANS-SOUCI, *à Nérine.*

Rien.

NÉRINE.

Rien ?

SANS-SOUCI.

Rien.

NÉRINE.

Tu mens.

SANS-SOUCI.

Point, ou je me donne au diable.

NÉRINE.

Mais ce qu'on m'en a dit, paroît assez croyable.

SANS-SOUCI.

Un Maître, d'un Valet, dit tout ce qu'il lui plaît.

NÉRINE.

Dis-nous, sans déguiser, la chose comme elle est.

SANS-SOUCI.

Mais que dire, Madame, à moins que je l'invente ?

LISE, *à Sans-souci.*

Et que disoit, tantôt, ta langue impertinente ?

SANS-SOUCI, *à Lise.*

Rien du tout.

LISE.

Devant moi tu l'oses soutenir ?

SANS-SOUCI.

Oui, je le soutiendrai, quoi qu'il puisse avenir.

LISE, *à Nérine.*

Que j'expire à vos yeux, s'il n'a dit pis encore.

SANS-SOUCI.

Madame sait trop bien à quel point je l'honore ;
Et saura, contre toi, défendre mon parti.

LISE.

Quoi ! tu n'as point parlé ?

SANS-SOUCI.

Non, non.

LISE.

J'ai donc menti ?

SANS-SOUCI.

Oui.

NÉRINE, *donnant un ſoufflet à Sans-ſouci.*

Tiens ; ce démenti mérite ce ſalaire.

SANS-SOUCI, *à Nérine.*

Mais....

NÉRINE.

Coquin ! au plutôt évite ma colere ;
Autrement, tu pourrois en reſſentir les coups.

SANS-SOUCI, *s'en allant en grondant.*

Eh, jernie ! eſt-ce moi qui rends Monſieur jaloux ?

LISE.

Il oſe raiſonner ! Frappez, frappez, Madame ;
Je m'en vais vous aider.

SANS-SOUCI, *à Liſe.*

Viens-y donc, bonne lame ;
Tu verras ſi....

LISE, *à Sans-ſouci.*

Marand ! tu te feras frotter !
Rentre.

SANS-SOUCI.

O la bonne bête !

NÉRINE, *allant à lui.*

Ah ! c'eſt trop conteſter.

SANS-SOUCI *ſe ſauve & ſort.*

SCENE XV.

NÉRINE, LISE.

LISE.

IL ne vous attend pas.

NÉRINE.

Il fuit en diligence!

LISE.

Madame, allons après; frottons-le d'importance.

NÉRINE.

C'eſt aſſez, pour ce coup.

LISE.

Ah! que, ſi c'étoit moi,
Pour ſa maudite langue, il en auroit, ma foi!

NÉRINE.

Je ne veux pas encor pouſſer ſi loin la choſe.

LISE.

Ah! que j'aurois de joie à redoubler la doſe!
Qu'à lui tirer le nez je prendrois grand plaiſir!

NÉRINE.

Viens; tu pourras un jour contenter ton deſir.

LISE.

Lorſqu'on peut ſe venger, il ne faut point remettre.

NÉRINE.

Viens : je vais à Damis écrire un mot de lettre.

LISE.

Laiſſez Damis, Madame ; évitez les débats
Que ſa vue....

NÉRINE.

Allons, viens, & ne réplique pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

STURGON, CLOESTAN.

STURGON.

OUI, vous dis-je; morbleu! rien n'eſt plus véritable;
Votre ſœur, pour les gens, eſt femme fort traitable:
Son commerce, à mes yeux, n'eſt que trop avéré.

CLOESTAN.

D'un procédé ſi lâche êtes-vous aſſuré?

STURGON.

Oui; tout ce que j'ai dit, eſt la vérité même.

CLOESTAN.

Mon frere, vous portez les choſes à l'extrême;
Pour moi, je n'en crois rien: ce ſont des viſions;
Et votre eſprit déçu croit des illuſions.
Croyez que votre femme, en tout ferme & loyale,
Vous garde ſûrement une foi conjugale;
Que d'injuſtes ſoupçons vous ont préoccupé,
Et qu'enfin, là-deſſus, vous vous êtes trompé.
Pour trahir ſon devoir, ma ſœur eſt trop bien née.

STURGON.

Pour convaincre au plutôt votre humeur obſtinée ;
Et rendre, ſur ce point, votre eſprit éclairci,
Je vais vous mettre aux mains avecque Sans-ſouci ;
Il vous peut, là-deſſus, rendre l'ame contente.
Exercez avec lui votre humeur conteſtante ;
Sur ce chapitre-là, vous l'entendrez parler.
(*Il appelle.*)
Sans-ſouci !

SCENE II.

STURGON, CLOESTAN, SANS-SOUCI.

SANS-SOUCI.

MONSIEUR !

STURGON.

Viens. Sans rien diſſimuler,
Qu'on explique à Monſieur ſi j'ai lieu de me plaindre.

SANS-SOUCI.

Mais ſais-je...?

STURGON.

A m'obéir je ſaurai te contraindre.
Qu'on diſe ouvertement, & ſans aucune peur,
Si ma femme, en un mot, fait breche à ſon honneur ;
Qu'on ne déguiſe point tout ce que l'on en penſe ;
Qu'on n'ait, à ſon égard, reſpect, ni complaiſance ;
En trois mots, comme en cent, voilà ce que je veux.
Pour vous mieux éclaircir, je vous laiſſe tous deux.

SCENE

SCENE III.

CLOESTAN, SANS-SOUCI.

CLOESTAN.

HÉ BIEN?

SANS-SOUCI.

Quoi, Monſieur?

CLOESTAN.

Parle; &, ſans me faire attendre;
Dis, ſans déguiſement, ce que tu dois m'apprendre;
Ne diſſimule point.

SANS-SOUCI.

Que voulez-vous ſavoir?

CLOESTAN.

S'il eſt vrai que ma ſœur ait trahi ſon devoir;
Si tu crois qu'agiſſant ſur le pied de coquette,
Elle-même un peu trop ſe prête à la fleurette;
Si ſon honneur, enfin, ne s'eſt point relâché,
Ou ſi, pour quelque Amant, elle a le cœur touché.

SANS-SOUCI.

A parler franchement, cela pourroit bien être.

CLOESTAN.

Tu dois, par des raiſons, me le faire connoître.

SANS-SOUCI.

Quand la femme, Monſieur, mépriſe ſon époux;

Qu'elle écoute un Blondin qui lui fait les yeux doux;
Qu'ils ne négligent rien pour être ſeuls enſemble,
Qu'ils chaſſent le Valet,.. dites, que vous en ſemble?

CLOESTAN.

Un pareil procédé me ſemble un peu gaillard.

SANS-SOUCI.

Mais, pourtant, votre ſœur y trempe pour ſa part;
C'eſt une vérité.

CLOESTAN.

Cela n'eſt guere honnête.

SANS-SOUCI.

Cent fois ils m'ont chaſſé, pour être tête-à-tête.

CLOESTAN.

Tu l'as dit à ton Maître?

SANS-SOUCI.

Eh! n'ai-je pas bien fait?

CLOESTAN.

Non; car, en un tel cas, il faut être diſcret.
Mais achève: en un mot, as-tu vu davantage?

SANS-SOUCI.

Non; mais, dans ces momens, on fait ſon perſonnage!
Croyez qu'ils ont pouſſé les choſes plus avant;
Que....

CLOESTAN.

Diantre! là-deſſus tu n'es pas peu ſavant.

SANS-SOUCI.

Monſieur, à dire vrai, j'ai des yeux, des oreilles:
Ils ne reſtoient pas ſeuls, pour bayer aux corneilles.

Damis & votre ſœur ſont dans leurs jeunes ans;
Je vous laiſſe à penſer s'ils profitent du tems.
Lorſqu'ils ſont tous deux ſeuls, en bonne foi, je penſe
Qu'un amour ſans ſcrupule eſt de leur conférence.

CLOESTAN, *lui donnant un ſoufflet.*

Vous êtes un coquin qui mérite cent coups.

SANS-SOUCI.

Mais, Monſieur....

CLOESTAN, *voulant redoubler.*

Maraud! ſi....

SANS-SOUCI *ſe ſauve & ſort.*

SCENE IV.

NÉRINE, CLOESTAN, LISE.

NÉRINE.

MON frere, qu'avez-vous?

CLOESTAN.

Certains diſcours fâcheux excitent ma colere;
Et même ces diſcours ne doivent point vous plaire.

NÉRINE.

D'où vient?

CLOESTAN.

Vous m'entendez; pourquoi feindre que non?

NÉRINE.

Je ne vous entends point; je parle tout de bon.

CLOESTAN.

Sachez que votre époux blâme votre conduite;
Que votre procédé lui déplaît & l'irrite.

NÉRINE.

Oh! ce n'eſt que cela? Bon, voilà bien de quoi!

CLOESTAN.

Mépriſer un époux, & lui manquer de foi;
Écouter le Galant, aux yeux du mari même;
Pour reſter tous deux ſeuls, uſer de ſtratagême;
Voir un Monſieur Damis près de vous aſſidu;
Donner, par cette voie, atteinte à ſa vertu;
Ce n'eſt rien, dites-vous?

NÉRINE.

Hé! ce n'eſt pas grand'choſe.

CLOESTAN.

Mais à ces ſentimens la ſageſſe s'oppoſe.

NÉRINE.

Bon!

CLOESTAN.

Comment bon!

NÉRINE.

Pour moi, j'eſtime cela rien.

CLOESTAN.

Mais c'eſt raiſonner mal.

NÉRINE.

Mais c'eſt raiſonner bien.

CLOESTAN.

Faire un mari cocu, n'eſt rien à votre compte ?
Et nous le dire au nez, ne vous fait nulle honte ?
Si je vous entends bien, c'eſt votre ſentiment.

NÉRINE.

Je n'ai rien à répondre à ce beau compliment.
Pourtant, ſi je voulois....

CLOESTAN.

Qu'auriez-vous à me dire ?

NÉRINE.

Que, de tous ces diſcours, je ne ferai que rire.

CLOESTAN.

Mais c'eſt de votre honneur prendre peu l'intérêt ?

NÉRINE.

Tout franc, ſur mon honneur, je fais ce qu'il me plaît ;
Je m'en trouve fort bien, & n'en veux point démordre.

CLOESTAN.

Vous voulez donc, ma ſœur, vivre dans le déſordre ;
Et que votre mari, déja fort en courroux,
Vous quitte hautement, pour ſe venger de vous ;
Ou que, las de ſouffrir vos pratiques ſecretes,
Il vous faſſe enfermer dans les Madelonnettes ?
Jugez quels déplaiſirs & quels fâcheux tourmens....

NÉRINE.

Pour moi, je crains fort peu de pareils traitemens.
Mon frere, là-deſſus, n'entrez point en cervelle.

LISE.

Monſieur fait bien du bruit, pour une bagatelle ;
Il faut perdre l'eſprit, pour ſe plaindre....

CLOESTAN.

En effet ;
Il a tort de parler de l'affront qu'on lui fait ;
Il devroit doucement endurer & ſe taire,
Careſſer cet Amant, & lui laiſſer tout faire.
Mais, puiſque c'eſt Damis qui cauſe ſon ennui,
Je ſaurai lui parler, même dès aujourd'hui.

NÉRINE.

Et moi, je prendrai ſoin d'inſtruire votre femme
Du commerce ſecret de vous & de la Dame
Que l'on nomme Lucrece, & qui, par cent détours,
Sait, aux yeux du mari, déguiſer vos amours.

CLOESTAN.

Ah ! ma ſœur, cette Dame eſt Dame de mérite ;
Et, ſur ſa probité, vous êtes mal inſtruite.
Qui vous a dit cela ?

NÉRINE.

Gens qui le ſavent bien.

CLOESTAN.

Puis-je ſavoir leur nom ?

NÉRINE.

Non, vous n'en ſaurez rien.
Je ſais même, de plus, qu'une Dame Clémence,
Pour mieux duper l'époux, eſt de l'intelligence.

LISE, *à Cloeſtan.*

De ce qu'on vous dit là, vous êtes fort ſurpris.

CLOESTAN.

Quel diable, dites-moi, vous en a tant appris?

LISE.

C'eſt Damis.

NÉRINE, *à Liſe.*

Damis!

LISE, *à Nérine.*

Oui; pourquoi ne pas tout dire?

NÉRINE, *riant.*

Tu te railles de nous.

LISE.

Il ne faut point tant rire:
Ce Damis eſt ſavant, & grand Magicien;
C'eſt par-là que Madame aime ſon entretien,
Et non pour faire mal, ainſi qu'on le préſume.

NÉRINE, *à Cloeſtan.*

Rire aux dépens des gens, au moins, c'eſt ſa coutume.
De Lucrece & de vous je ſais l'attachement;
Mais, en cela Damis ne trempe nullement;
D'un autre que de lui j'ai ſu votre commerce.

LISE, *à Cloeſtan.*

Bon! pour vous endormir, croyez que l'on vous berce.

CLOESTAN.

Ma ſœur, obligez-moi de me nommer les gens...

LISE.

Eh! c'eſt Damis, vous dis-je.

NÉRINE.

Elle perd le bon ſens.
J'ai juré là-deſſus de garder le ſilence.

LISE.

Damis a tout fait voir, & même en ma préſence....

NÉRINE.

Ah! ne la croyez pas; elle ſe divertit.

CLOESTAN.

Nommez les gens, ou bien je crois ce qu'elle dit.

LISE.

Je dis des vérités.

NÉRINE, *à Liſe.*

Tu dis des impoſtures.

LISE.

Quand ils ſont ſeuls enſemble, ils font pluſieurs figures;
Une à droite, une en rond; l'autre fait cent détours:
Puis ils font des écrits qu'ils liſent à rebours:
Ils bouchent tous les trous... Enfin, c'eſt une hiſtoire...
Il faudroit être là, pour tout voir & tout croire:
Mais perſonne que moi n'entre dans leur ſecret.

CLOESTAN.

Ma ſœur, ne craignez rien; je ſuis homme diſcret;
Je ſaurai comme il faut, cacher tout le myſtere.

NÉRINE, *à Cloeſtan.*

Quoi! vous la croyez donc?...

CLOESTAN.

Hé! je ſaurai me taire;
Pour poſſéder cet art, on n'eſt pas criminel:

Je ſais qu'on craint toujours d'être connu pour tel,
Et même à quoi, ma ſœur, un tel ſecret m'oblige.

NÉRINE.

Oui; mais, touchant Damis, rien n'eſt plus faux, vous dis-je.

CLOESTAN.

Adieu. Ne dites rien à votre belle-ſœur;
Vous ſavez ſon eſprit & ſa jalouſe humeur;
Et vous n'ignorez pas que tout lui fait ombrage.

LISE.

Dans ſon emportement, elle feroit ravage;
Et je craindrois, Monſieur, que ſon juſte courroux
Ne la portât bientôt à ſe venger de vous.

NÉRINE.

Sur l'infidélité, ſon humeur eſt étrange.

LISE.

Elle prendroit plaiſir à vous rendre le change:
Songez-y.

NÉRINE.

De ma part, tout lui ſera caché.

CLOESTAN.

Comme à vos intérêts je dois être attaché,
Je veux de votre époux ôter cette croyance
Qui....

LISE.

De Damis, au moins, cachez-lui la ſcience.

NÉRINE.

Tout ce qu'elle en a dit; n'eſt qu'un conte inventé.

LISE.

Non, Monſieur; croyez-moi, j'ai dit la vérité.

CLOESTAN.

Hé! n'appréhendez point; je ſais taire les choſes.
On juge ſouvent mal, ſans connoître les cauſes.
Adieu, ma chere ſœur; croyez-moi tout à vous:
Je ſaurai, comme il faut, relancer votre époux.

NÉRINE.

Mais ſi....

CLOESTAN.

Quand je promets, je ſais tenir parole.

SCENE V.

NÉRINE, LISE.

NÉRINE.

TE railles-tu de nous, ou ſi tu deviens folle?
Faire paſſer Damis pour un Magicien!

LISE.

Ma foi, quand je l'ai fait, je l'ai fait pour un bien;
Car, à n'en point mentir, il n'eſt pas fort honnête
Qu'avec lui ſi ſouvent vous ſoyez tête-à-tête.
Pour moi, qui vous connois, je n'ai jamais douté
Que vous y fiſſiez rien contre l'honnêteté:
Mais, Madame, à mon ſens, alors qu'on vous accuſe,
A votre honneur choqué vous devez une excuſe,
Ou bien quelque raiſon qu'on puiſſe recevoir;

Autrement, dites-moi, qu'en peut-on concevoir ?
Moi, qui n'ai point de part dans tout ce beau commerce,
Je crois qu'à détracter votre langue s'exerce,
Et que votre prochain ne dit & ne fait rien
Qui ne ſoit critiqué dedans votre entretien.
Hors cela, franchement, je vous crois fort modeſte ;
Mais votre époux à lieu de croire tout le reſte.

NÉRINE.

Tant mieux.

LISE.

Comment tant mieux ?

NÉRINE.

Oui ; je le fais exprès.
Je veux bien, maintenant, te fier mes ſecrets.
Long-tems, je l'avouerai, j'ai douté de ton zele ;
Mais pour moi tu parois & ſincere & fidelle.

LISE.

Qui vous a fait douter de ma fidélité ?
Ai-je dit, ou fait... ?

NÉRINE.

Non ; c'étoit ſimplicité.

LISE.

On ne m'a vu jamais agir qu'avec franchiſe.

NÉRINE.

J'en demeure d'accord. Sache, ma chere Liſe ;
Qu'en épouſant Sturgon, je regardois ſon bien ;
Que, par-là j'ai ſouſcrit au conjugal lien :
Car, ſans cette raiſon, un homme de ſon âge
Aux femmes de ma ſorte eſt un triſte avantage.
Cinquante ans avec vingt ne conviennent pas fort.

LISE.

Ces âges, dans l'hymen, n'ont jamais grand rapport;
Jeuneſſe avec jeuneſſe, eſt choſe fort plaiſante.

NÉRINE.

De mon mari, pourtant, je ſerois fort contente,
Si je n'avois appris un commerce ſecret
Que je feins d'ignorer, & lui ſouffre à regret.

LISE.

Quel eſt donc ce commerce ?

NÉRINE.

A la même Lucrece
Je ſais que mon époux partage ſa tendreſſe.

LISE.

A la même Lucrece ?

NÉRINE.

Oui.

LISE.

Que me dites-vous ?

NÉRINE.

Qu'elle a, pour ſes Galans, mon frere & mon époux.

LISE.

De qui l'avez-vous ſu ?

NÉRINE.

C'eſt une confidence.
Qu'on m'a faite en détail, ſous la foi du ſilence.
J'ai promis, quant au nom, de n'en parler jamais;

LISE.

Ma curioſité ſe borne à vos ſouhaits;
Mais ſi j'oſois....

NÉRINE.

Pourſuis.

LISE.

Lucrece eſt-elle belle?

NÉRINE.

Non.

LISE.

Jeune?

NÉRINE.

Elle a, du moins, trente ans par-devers elle.

LISE.

Sans doute que Monſieur fonce à l'appointement;
Et que de votre frere elle fait ſon Amant;
Car, pour plaire à la Dame, & ménager Clémence,
Il faut que l'un des deux fourniſſe à la dépenſe.

NÉRINE.

J'ignore, juſqu'ici, quel eſt le plus heureux;
Mais je ſais, pour certain, qu'il en coûte à tous deux.

LISE.

Fort bien. Mais de leurs feux ont-ils la connoiſſance?

NÉRINE.

Non; tous deux ſont dupés par la Dame Clémence;
Elle ſait, avec ſoin, les ménager ſi bien,
Que chacun, juſqu'ici, ne ſe doute de rien.

NÉRINE.

Nous eſtimons ſouvent tout ce qui n'eſt point nôtre;
Mais je veux me venger.

LISE.

Quoi! le trahir....

NÉRINE.

Tout doux:
Tout mon deſſein ne va qu'à le rendre jaloux,
Et faire, s'il ſe peut, qu'il connoiſſe en lui-même
Que l'infidélité cauſe une peine extrême;
Qu'il me blâme en ſecret, & que, par ce moyen,
En m'imputant un crime, il reſſente le ſien.

LISE.

Je vous ai déja dit qu'il a martel en tête.

NÉRINE.

A le lui redoubler ma vengeance s'apprête.
Sache que ce Damis qui lui tient tant au cœur,
Bien loin de m'en vouloir, ne penſe qu'à ſa ſœur;

LISE.

L'aime-t-elle ?

NÉRINE.

Ardemment.

LISE.

Je vois le ſtratageme.
Mais ce Monſieur Damis, dans tout ſon procédé ;
Pour toucher votre cœur, n'a-t-il rien hazardé ?

NÉRINE.

Il auroit fort mal fait de l'oſer entreprendre.

LISE.

Je commence, Madame, enfin à vous comprendre :
J'entends ; vous ne ſouffrez ce Damis près de vous
Que pour fâcher Monſieur, & le rendre jaloux.

NÉRINE.

Aſſurément ; & là je borne ma vengeance.

LISE.

Mais vous prenez en vous beaucoup de confiance !
Madame, avec l'amour ne faiſons point de jeu,
Souvent, ſans y penſer, il nous fait prendre feu.

NÉRINE.

Ne crains rien.

LISE.

Ce Damis a donc beaucoup de tendre
Pour la ſœur de Monſieur ?

NÉRINE.

Il me le fait entendre.

LISE.

Mais la voit-il, Madame?

NÉRINE.

Il la voit fort ſouvent;
Et voudroit, de grand cœur, la voir hors du Couvent.

LISE.

Je le voudrois auſſi.

NÉRINE.

Moi, j'en ſerois ravie;
Mais mon époux, je crois, n'en a pas grande envie:
Il tâche à la cloîtrer, afin d'avoir ſon bien;
Mais je me trompe fort, s'il en eſt jamais rien.

LISE.

Il eſt vrai qu'un mari fera mieux ſon affaire.
Revenons, s'il vous plaît, Madame, à votre frere,
Qui croit à mes diſcours, touchant Monſieur Damis.

NÉRINE.

Je veux l'ôter du doute où ta feinte l'a mis,
Chaſſer de ſon eſprit cette folle croyance,
En lui faiſant de tout entiere confidence.

SCENE VI.

NÉRINE, LISE, STURGON.

NÉRINE.

J'APPERÇOIS mon époux : sur-tout garde-toi bien
De lui dire aucun mot touchant notre entretien.
Je m'en vais chez mon frere.
(*Elle sort.*)

SCENE VII.

STURGON, LISE.

STURGON, *regardant Nérine qui sort.*

ELLE affecte, je pense,
Pour marquer son mépris, d'éviter ma présence.
(*à Lise.*)
Où va-t-elle ? où va-t-elle ? où va-t-elle ? dis-moi.

LISE.

Où va-t-elle ?

STURGON.

Hé ! réponds.

LISE.

Je n'en sais rien, ma foi.

STURGON.

Tu n'en fais rien ?

LISE.

Non.

STURGON.

Non ? Tu mens.

LISE.

Point, je vous jure.

STURGON.

Dis-moi la vérité, Liſe, je t'en conjure;

LISE.

Je la dis.

STURGON.

Tu la dis ?

LISE, *faiſant un peu la doucereuſe.*

Oui, Monſieur, je la dis.
Mais, pourquoi, s'il vous plaît, faire tant le ſurpris ?
Trouvez-vous que cela ſoit ſi peu vraiſemblable ?

STURGON.

Non; mais cela d'abord m'a paru peu croyable.
Vous étiez toutes deux dans un grand entretien ;
De quoi donc parliez-vous ?

LISE.

Nous ne parlions de rien.

STURGON.

De rien ?

LISE.

De rien.

STURGON.

Hé, quoi ! vous gardiez le ſilence ?

LISE.

Oui.

STURGON.

Quoi ! ſans parler ?

LISE.

Oui.

STURGON.

C'eſt donc par pénitence ?

LISE.

Oui, c'eſt par pénitence, & je le dis ſans fard.

STURGON.

Ainſi Liſe a donc fait quelque péché gaillard ?

LISE.

J'ai fait...?

STURGON.

Qu'as-tu fait ? dis.

LISE.

J'ai fait comme Madame.

STURGON.

Que diantre a-t-elle fait ? Ah ! tu me gênes l'ame.
Apprends-moi ce que c'eſt ; dis vîte, explique-toi,
Parle, qu'a-t-elle fait ?

LISE.

Elle a fait.... comme moi.

STURGON.

Et qu'as-tu fait ?

LISE.

Ici l'on n'eſt pas à confeſſe.

STURGON.

Je t'entends, je t'entends, maudite pécheresſe :
Je vois que vous avez, ſans reſpect ni pudeur,
Chacune d'un Amant régalé votre honneur ;
Et, ſur leur bonne foi, vous livrant au pillage,
Sur moi, qui n'y fuis pas, fait tomber tout l'orage.

LISE, *ſouriant.*

Fort bien.

STURGON.

Là, ris : crois-tu t'excuſer, en riant ;
Infâme ?

LISE.

C'eſt bien dit : en vous remerciant.

STURGON.

Que le diable confonde & Servante & Maitreſſe !

LISE.

Gardez ces maudiſſons pour Madame Lucrece.

STURGON.

Ah ! laiſſe-là Lucrece ; elle vaut mieux que toi.

LISE.

Et que Madame auſſi.

STURGON.

Sans doute.

LISE.

Ah! je vous crois.
Pourtant cette Lucrece eſt femme aſſez facile,
Et ſait, à ce qu'on dit, tromper le plus habile:
Vous êtes ſon Galant; mais elle en a plus d'un.

STURGON.

Morbleu! ceſſe au plutôt ce diſcours importun;
Autrement je pourrois....

LISE.

Vous entrez en colere;
De telles vérités ne vous ſatisfont guere;
Mais, pourtant, je dis vrai.

STURGON.

C'eſt une fauſſeté.
Je vois ton artifice & ta méchanceté:
Eſprit malicieux! tu crois, par cette adreſſe,
Autoriſer ton crime, en accuſant Lucrece,
Et prévenir ainſi les reproches honteux
Que je puis juſtement vous faire à toutes deux;
Mais ſache que Lucrece eſt femme vertueuſe,
Qu'elle eſt, ſur la vertu, plus que toi ſcrupuleuſe.

LISE.

C'eſt donc une vertu, que d'avoir des Galans?

STURGON.

Toujours continuer tes diſcours inſolens!
Ne finiras-tu point, dis-moi, maudite peſte?

LISE.

N'êtes-vous pas le ſien? La choſe eſt manifeſte,

Madame n'en ſait rien; mais, avecque le tems,
Elle pourroit l'apprendre, & même à vos dépens.

STURGON.

Que pourroit-elle faire?

LISE.

Hé! ſuivre votre exemple.

STURGON.

La déclaration me paroît aſſez ample.
Tu ſais donc bien juger de ſon tempérament?

LISE.

Eh! pas trop; mais, pour moi, je dis mon ſentiment.
Une femme trahie eſt à craindre, ſans doute:
Sur cette trahiſon on la plaint; elle écoute;
Et cet *On*, quelquefois, qui ſe fait écouter,
Trouve un heureux moment, dont il ſait profiter.
Je parle avec franchiſe, & fuis le ſtratageme.

STURGON.

Liſe, en ſemblable cas, en uſeroit de même?

LISE.

Il n'en faut point douter.

STURGON.

Mais tu devrois ſavoir
Qu'une femme, en tout tems, doit faire ſon devoir.

LISE.

J'entends: ſur ces grands mots, vous ferez toutes choſes,
Et pour nous, là-deſſus, ce ſeront lettres cloſes.
De tout cela, Monſieur, on ſe raille aujourd'hui;
Et l'on ſe dit ſouvent: « Comme il te fait, fais-lui ».
Enfin, quoi qu'il en ſoit, je me ſuis mis en l'ame
Qu'un mari doit ſervir de modele à ſa femme.

STURGON.

Ma femme a-t-elle lieu de ſe plaindre de moi?

LISE.

Elle ignore, il eſt vrai, votre manque de foi;
Mais....

STURGON.

Mais, touchant Damis, que pourroit-elle dire?

LISE.

De peur de mal parler, Monſieur, je me retire;
Je vous laiſſe en juger.

SCENE VIII.

STURGON, *ſeul.*

AH! je ſuis confondu;
Son ſilence m'apprend que l'on m'a fait cocu.
Sturgon, que dois-tu faire, après un tel outrage?
Il te faut, s'il ſe peut, rompre ton mariage;
Tu dois, pour ton honneur, intenter ce procès.
Mais c'eſt porter, auſſi, les choſes à l'excès.
Accuſer hautement ſa femme d'adultere,
Eſt un cas, après tout, que l'on ne prouve guere:
Bien ſouvent, à ſa honte, un mari fait éclat;
Et, croyant ſe venger, il paſſe pour un fat.

SCENE IX.

BLÉSOIS, STURGON.

STURGON.

MAis que veut ce Garçon? Sachons ce qu'il demande.
Que cherches-tu, l'ami?

BLÉSOIS.

Bon! la belle demande!
Eh! que peut-on chercher, alors qu'on eſt céans?

STURGON.

Le Maître, ou la Maîtreſſe, ou quelqu'un de leurs gens.

BLÉSOIS.

Ah! vous avez raiſon: j'ai tort, je le confeſſe.
Laiſſons le Maître là; j'en veux à la Maîtreſſe.

STURGON, *bas à part.*

(*haut.*)
Feignons. De quelle part?

BLÉSOIS.

De celle de Damis.

STURGON.

Elle ſort à l'inſtant, & n'eſt point au logis;
Elle reviendra tard; tu pourrois trop attendre:
Si c'eſt quelque billet, j'aurai ſoin de le rendre;
Donne.

BLÉSOIS,

BLÉSOIS.

Il eſt obligeant ! Mais répondez un peu ;
Vous qui m'interrogez, qu'êtes-vous en ce lieu ?

STURGON.

Je ſuis...

BLÉSOIS.

Quoi ?

STURGON.

Le Portier ; c'eſt-là mon exercice.

BLÉSOIS.

Je l'ai jugé d'abord, à votre habit de Suiſſe.

STURGON.

On peut, par mon habit, juger de mon emploi.

BLÉSOIS.

Votre mine & votre air y répondent, ma foi :
Vous êtes, morbleu ! fait pour garder une porte.
Je vous trouve ſoigneux & d'une humeur accorte ;
Ce ſont, pour un Portier, de bonnes qualités.
Ne puis-je point ſavoir le nom que vous portez ?

STURGON.

On me nomme Allobroge.

BLÉSOIS.

On voit, à votre mine,
Que des Allobrogeois deſcend votre origine.

STURGON.

Je le crois.

BLÉSOIS.

Quant à moi, je m'appelle Bléſois.

Je veux boire avec vous.

STURGON.

C'eſt pour une autre fois.

BLÉSOIS.

Damis m'avoit chargé, Madame étant abſente,
De mettre ce billet aux mains de la Servante.

STURGON.

Elle eſt avec Madame, & tes ſoins ſeroient vains.

BLÉSOIS.

Tenez, vous le rendrez; je le laiſſe en vos mains:
Sur-tout, il ne faut pas que le mari le ſache.

STURGON.

Hé! nous ſavons cacher ce qu'il faut que l'on cache.

BLÉSOIS.

C'eſt ſans doute un fantaſque, un fou....

STURGON.

Le connois-tu?

BLÉSOIS.

Non.

STURGON.

Tu ments.

BLÉSOIS.

Non, ma foi; je ne l'ai jamais vu.

STURGON.

Adieu; retire-toi, de peur qu'il nous ſurprenne.

BLÉSOIS.

D'accord. Damis ſaura vous payer cette peine.

STURGON.

Suffit.

BLÉSOIS, *en s'en allant.*

Adieu, Portier.

STURGON.

Adieu.

SCENE X.

STURGON, *ſeul.*

VOYONS un peu
Comme à notre moitié cet Amant peint ſon feu.

(*Il lit.*)

« IL n'étoit pas néceſſaire que vous priſſiez la peine » de m'écrire, pour m'obliger à retourner chez vous; » il ſuffiſoit que vous l'euſſiez ordonné, pour croire » que je vous tiendrois parole. Je m'inquiete fort peu » de la bizarrerie de Monſieur votre époux, pourvu » que vous n'en ſoyez point embarraſſée. Je ne vous » dis rien de particulier dans cette lettre; car je ne ſais » en quelle main elle peut tomber: celui qui la porte » eſt un Valet que j'ai d'aujourd'hui, dont j'ignore les » facultés. Faites-moi la grace de me conſerver un peu » de votre eſtime, & de vous perſuader que je ſuis » tout à vous. DAMIS ».

Fort bien! Quoi! ſouffrirai-je un affront de la ſorte?
Quand j'y penſe, morbleu! la fureur me tranſporte.
Non; il faut éclater: c'eſt être cent fois ſot,
Que de l'être une fois, & de ne dire mot.
Je ſais que c'eſt vouloir porter loin ma vengeance;
Que l'on m'accuſera de manquer de prudence;
Mais j'aurai le plaiſir d'apprendre aux médiſans
Que je n'imite point ces époux complaiſans,
Qui, loin de faire bruit, ſouffrent tout ſans rien dire;
Laiſſent baiſer leur femme, & ne s'en font que rire;
Et quittant la pudeur des honnêtes maris,
Par d'infâmes motifs, aident aux Favoris.
Ayons quelque autre preuve, avant que je l'accuſe;
N'épargnons, pour l'avoir, ni l'argent ni la ruſe;
Employons toute choſe, afin de m'éclaircir.
J'ai grondé Sans-ſouci, je le veux adoucir.
Feignons; ſur mon chagrin il faut que je me domte.
Conſervons ce billet.

(*Il ſerre le billet.*)

SCENE XI.

SANS-SOUCI, STURGON.

STURGON, *appercevant Sans-ſouci.*

Ça, viens me rendre compte;
Qu'a dit notre beau-frère? eſt-il fort ſatisfait?

SANS-SOUCI.

Jugez-en: j'ai parlé; là-deſſus un ſoufflet...;

STURGON.

Comment! il t'a battu ?

SANS-SOUCI.

N'eſt-ce pas l'ordinaire ?
Quand on voit que je rends la choſe un peu trop claire,
Et qu'on ne peut au fait répondre quatre mots,
Par quelque grand ſoufflet on s'en tire à propos;
J'entends pour le donneur, & non pas pour ma joue.

STURGON.

Ah! c'eſt mal en uſer; il a tort, je l'avoue.

SANS-SOUCI.

C'eſt pour vous trop aimer, que je ſuis ſoufleté;
Mais, *motus*; je ſaurai cacher la vérité.

STURGON.

Il faut un peu ſouffrir pour un Maître qu'on aime.

SANS-SOUCI.

Oui; mais Liſe, Monſieur, me ſoufflette de même.

STURGON.

D'un tel emportement je ſaurai la punir;
Patience: ſuis-moi, je veux t'entretenir.

SANS-SOUCI.

C'eſt, à ne point mentir, une méchante lame;
Et ſûrement, Monſieur, elle gâte Madame.

STURGON.

Elle verra bientôt ce qu'elle n'attend pas;
Je forme un deſſein....

SANS-SOUCI.

Quel?

STURGON.

Suis-moi; tu l'apprendras.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SANS-SOUCI, *ſeul.*

AH! qu'on verra, dans peu, de choſes renverſées!
Monſieur ſe fie à moi de toutes ſes penſées:
Il faut me rendre alerte en chaque occaſion,
Et je dois le ſervir avec affection.
Quant à moi, deux raiſons m'obligent à le faire:
La vengeance & l'amour me mettent en colere.
Je ſens que j'aime Liſe; & la drôleſſe, enfin,
Imitant ſa Maîtreſſe, aime le maſculin;
Et....
(*Il appelle.*)
Liſe!

SCENE II.

SANS-SOUCI, LISE.

LISE.

QUE veux-tu ?

SANS-SOUCI.

Pour un nouvel uſage ;
Il faut dreſſer un lit, & remuer ménage.

LISE.

Pour qui ?

SANS-SOUCI, *riant.*

Devine.

LISE.

Dis ; ne fais point le rieur.

SANS-SOUCI.

C'eſt...?

LISE.

Dis, ou je m'en vais.

SANS-SOUCI.

Pour la ſœur de Monſieur.

LISE.

Elle eſt dans le Couvent ; tu railles.

SANS-SOUCI.

Non, je meure.

De la Religion elle ſort tout-à-l'heure ;
Monſieur l'en fait ſortir, & l'amene en ce lieu.

LISE.

Dis-tu la vérité ?

SANS-SOUCI.

Tu la verras dans peu.

LISE.

Quelle en eſt la raiſon ?

SANS-SOUCI.

Vois-tu !... c'eſt un myſtere....

LISE.

En ſais-tu le fin ?

SANS-SOUCI.

Oui ; mais je ſaurai me taire.

LISE.

Pourquoi ?

SANS-SOUCI.

J'ai mes raiſons.

LISE.

Tu ne m'en diras rien ?

SANS-SOUCI.

(*la careſſant.*)
Non ; à moins que....

LISE.

Quoi ? dis,

SANS-SOUCI.

Mon Dieu! tu m'entends bien;

LISE.

Point.

SANS-SOUCI.

Franchement, dis-moi; ne fais point l'ignorante:
De Madame & Damis n'es-tu pas confidente?
Menes-tu pas l'intrigue? &, ſelon le beſoin,
Savent-ils comme il faut récompenſer ton ſoin?

LISE.

Ne redoubles-tu point ta langue ſerpentine?

SANS-SOUCI.

Pourquoi diſſimuler, & me faire la fine?
Point de déguiſement; confeſſe-moi tout net
Que l'on tire grand fruit d'un commerce coquet;
Et que celle qui ſert une femme coquette,
Fait, durant cet emploi, tout ce qu'elle ſouhaite.
Elle a, des deux côtés, des préſens à foiſon,
Et c'eſt elle, morbleu! qui regle la maiſon;
Tout s'y fait par ſon ordre, elle en a l'intendance;
Parce que des Amans elle a la confidence:
Sur elle on ſe repoſe; &, ſervant le Galant,
Elle fait, comme il faut, profiter le talent.
Si même la Soubrette a quelque Amant en ville,
Pour le voir chaque jour, on lui rend tout facile;
Il vient la viſiter, ſous le nom de couſin:
La Soubrette, d'ailleurs, ſait gagner un voiſin;
Là, tout devenant libre à ce feint couſinage,
Ils y vont, en ſecret, jouer leur perſonnage.
Si l'on en veut parler, ce quelqu'un a menti,
Et la Maitreſſe, alors, ſait prendre ſon parti.
Enfin, quoi qu'il en ſoit, il eſt bon de ſe taire;

Ou près de la Maitreſſe on vous fait une affaire.
Liſe, ſans déguiſer, réponds, de bonne foi,
N'eſt-ce pas, pour ton ſexe, un aſſez bon emploi?

LISE.

Qu'il ſoit bon ou mauvais, tout cela ne m'importe.

SANS-SOUCI.

Eh! tu ſais t'y conduire, & de la bonne ſorte.
Peſte! tu n'es point dupe....

LISE.

Ah! quitte ces propos;
Parle-moi d'autre choſe, ou me laiſſe en repos:
Apprends-moi ce ſecret dont tu voulois m'inſtruire.

SANS-SOUCI.

Sur Madame & Damis tu ne me veux rien dire?

LISE.

Sur Madame & Damis ôte tes viſions,
Crois que l'honneur, enfin, regle leurs actions,
Et qu'ils ne ſont entre eux que ce qu'ils doivent faire.

SANS-SOUCI.

A te parler ſans fard, je crois tout le contraire.
Madame a des appas, & Damis eſt bien fait;
Ils s'écoutent l'un l'autre, & s'aiment en effet;
Et, quand ils reſtent ſeuls, croire qu'ils ſont ſcrupule
De s'en dire deux mots, c'eſt être ridicule.

LISE.

Ton eſprit mal tourné ne ſe porte qu'au mal;
Et, ſur la médiſance, on voit peu ton égal.

SANS-SOUCI.

Mais...,

LISE.

Mais, encore un coup, crois que Madame eſt ſage:
Nous ſommes ici ſeuls, qu'en eſt-il davantage?

SANS-SOUCI.

Eh! ce n'eſt pas de même; & puis, tient-il à moi?
Si tu veux, nous....

LISE.

Tais-toi.

SANS-SOUCI.

Je t'aime; &....

LISE.

Mais tais-toi.

SANS-SOUCI.

Vois-tu! ſi tu m'aimois autant comme je t'aime,
Que pour moi ton amour allât juſqu'à l'extrême,
Ah! qu'on verroit bientôt un petit Sans-Souci...!

LISE.

Qui vous oblige donc à me parler ainſi,
Monſieur l'impertinent?

SANS-SOUCI.

Tu fais bien la ſucrée!
Eh! je ne te crois pas fille ſi reſſerrée;
En l'âge où je te vois, plus d'un t'en a conté,
Et, poſſible, fait breche à ton honnêteté.

LISE.

Tu me fais trop d'honneur, & je t'en remercie.

SANS-SOUCI.

juge du dedans par la ſuperficie;

Fille qui n'eſt point ſotte, & qui paſſe trente ans,
Ma foi, n'en ſait pas moins que femme de ſon tems.
Confeſſe qu'à cet âge il n'eſt point d'ignorantes,
Et que c'eſt, en un mot, le deſtin des Servantes.

LISE.

Eh! quitte ce diſcours, & m'apprends ce ſecret.

SANS-SOUCI.

Vois-tu bien! pour l'apprendre, il faut avoir tout fait.

LISE.

Mais que je ſache au moins ce que tu prétends faire.

SANS-SOUCI.

Que fait-on, quand on veut rendre une fille mere?

LISE.

J'ignore ce que c'eſt.

SANS-SOUCI.

Eh! ſans aller plus loin;
Tu pourrois là-deſſus m'inſtruire, en un beſoin.
A quoi ſert de biaiſer?

LISE.

Cela va bien; courage.

SANS-SOUCI.

Ma foi, tu n'en es pas à ton apprentiſſage:
Sur ce négoce-là t'ai-je pas épié,
L'autre jour, entre nous, qu'on te ſaigna du pied?...

LISE.

Hé bien?

SANS-SOUCI.

Je ſais.... Suffit. Laiſſons cela, n'importe.

e n'eſt pas trop mal fait d'en uſer de la ſorte ;
ar, avecque le tems, on pourroit pulluler.
Mais, dis, ne veux-tu pas....

LISE, *le prenant au collet.*

Je te veux étrangler ;
Et....

SANS-SOUCI.

Me battre ! Ah, jernie ! il faut que je t'étrille ;
Et me venger ſur toi....

SCENE III.

DAMIS, SANS-SOUCI, LISE.

DAMIS, *à Sans-ſouci.*

MAltraiter une fille ;
Maraud ! Arrête, ou bien redoute mon courroux.

SANS-SOUCI, *à Damis.*

Morbleu ! ſi j'ai raiſon, de quoi vous mêlez-vous ?

DAMIS.

On ne maltraite pas le Sexe en ma préſence.

SANS-SOUCI.

Et ce Sexe, morbleu ! me bat à toute outrance.

DAMIS.

Il en faut tout ſouffrir, & prendre tout en jeu ;

SANS-SOUCI.

D'accord ; mais qu'à ſon tour il ſouffre donc un peu.
J'en ſouffre avec plaiſir, quand j'ai quelque eſpérance
Qu'il aura, tôt après, des momens de ſouffrance.

DAMIS.

Ce n'eſt pas en ſouffrir, que de ſouffrir ainſi.

SANS-SOUCI.

Quand je ſouffre de lui, j'entends qu'il ſouffre auſſi ;
Et lorſque, tout en feu, je veux faire connoître
Qu'il peut me ſoulager....

SCENE IV.

STURGON, JACINTE, DAMIS, LISE, SANS-SOUCI.

SANS-SOUCI.

J'APPERÇOIS notre Maître.

DAMIS, *à Liſe.*

Que vois-je ? Jacinte !

LISE.

Oui.

DAMIS & LISE *ſe retirent à l'écart, & parlent bas.*

SANS-SOUCI *reſte auſſi à l'écart.*

STURGON, *à Jacinte.*

Voilà, ma chere ſœur ;

Ce que je veux de vous.

JACINTE, *à Sturgon.*

Volontiers, de grand cœur :
Mais êtes-vous certain qu'ainſi l'on vous trahiſſe ?
Que Damis & ma ſœur ...?

STURGON.

Que trop ; c'eſt mon ſupplice.
Obſerve exactement toutes leurs actions ;
Je te ſors du Couvent à ces conditions.
Si, par toi, de mon mal j'ai quelque connoiſſance,
Crois qu'un mari, dans peu, ſera ta récompenſe.
Ma femme & ce Damis s'entendent bien tous deux ;
Et, ſur la trahiſon, ils ſont peu ſcrupuleux.

DAMIS, *s'avançant, à Sturgon.*

Ah ! m'accuſer ainſi, c'eſt me faire un outrage ;
Et vous avez, d'ailleurs, une femme trop ſage.
Je n'entre point chez vous qu'avec tout le reſpect....

STURGON, *à Damis.*

Eh ! ce reſpect, Monſieur, m'eſt pourtant fort ſuſpect.

DAMIS.

Je ne ſais pas par où j'aurois pu vous déplaire.

STURGON.

Eh ! n'éclairciſſez point, s'il vous plaît ce myſtere ;
Tous ces diſcours n'iroient qu'à ma confuſion.

DAMIS.

Pour moi, je n'eus jamais que bonne intention ;
Lorſque je viens ici, j'obéis à Madame.

STURGON.

Et vous n'obéiſſez que trop bien à ma femme ;

Par votre obéiſſance, on vous eſtime trop :
Je ne vais que le pas, vous allez au galop.
Être jeune, bien fait, de large corpulence,
De tels obéiſſans je crains l'obéiſſance ;
Et, ſur votre embonpoint, je préſume, ma foi,
Que vous obéiſſez quatre fois plus que moi.
Mais ceſſez d'obéir, ſi vous voulez me plaire.
(*à Liſe.*)
Ma femme eſt-elle ici ?

LISE, *à Sturgon.*

Non ; elle eſt chez ſon frere.

STURGON.

Liſe, va la chercher ; qu'elle vienne au plutôt.

LISE, *ſortant.*

J'y vais.

SCENE V.

DAMIS, STURGON, JACINTE, SANS-SOUCI.

STURGON, *à Damis.*

VOus, laiſſez-nous ; vous reviendrez tantôt.

DAMIS, *à Sturgon.*

Je ne ſors point, Monſieur ; puiſqu'à tort on m'accuſe,
Il eſt de mon honneur que je vous déſabuſe.

STURGON.

Eh !... votre honneur ici ne ſouffre nullement ;

Mais c'eſt le mien, morbleu! qui pâtit diablement.
N'importe, briſons-là: nous verrons cette affaire;
Car, avant qu'il ſoit peu....

SCENE VI.

CLOESTAN, DAMIS, STURGON, JACINTE, SANS-SOUCI.

JACINTE, *à Sturgon, appercevant Cloeſtan.*

VOICI votre beau-frere;
Quittez tous vos diſcours, ceſſez votre entretien.

STURGON, *à Jacinte.*

Et pourquoi le ceſſer? pour moi, je ne crains rien;
Je veux que devant lui la choſe s'éclairciſſe.

CLOESTAN, *à Jacinte.*

Quoi! vous hors du Couvent?

JACINTE, *à Cloeſtan.*

Pour vous rendre ſervice.

CLOESTAN.

Je....

STURGON, *à Cloeſtan, l'interrompant.*

Sans perdre le tems en complimens ſi doux,
Que vous plaît-il?

CLOESTAN, *à Sturgon.*

Je viens m'expliquer avec vous.

STURGON.

Devons-nous être seuls ? faut-il que chacun sorte ?

CLOESTAN, *après avoir donné un soufflet à Sans-souci, sans parler.*

Non ; ils peuvent rester.

STURGON.

Quel diable vous transporte !
Pourquoi battre les gens qui ne vous disent mot ?

SANS-SOUCI, *en pleurant, à Sturgon.*

C'est sans doute l'effet de quelque vertigo.
Monsieur, fuyez de lui, si vous m'en voulez croire ;
Dans sa fougue, il pourroit vous briser la mâchoire ;
Les gens à vertigo sont par fois furieux.

CLOESTAN, *menaçant Sans-souci.*

Maraud !....

SANS-SOUCI.

Voyez déja comme il roule les yeux !

CLOESTAN.

Ce coquin a besoin que quelqu'un le corrige.

STURGON.

Parlons un peu de loin ; car je crains le vertige.

CLOESTAN, *à Sturgon.*

Non, non, ne craignez rien ; je fais ce que je fais.

STURGON.

Pourtant, avec transport vous donnez des soufflets.

SANS-SOUCI.

Et qui, plus est, Monsieur, ne sont pas de main-morte.

S'il avient qu'en parlant, la fureur le tranſporte,
Et que ſa large main vous couvre le minois,
Pour un ſoufflet reçu, Monſieur, rendez-en trois;
Je vous ſeconderai. Voyez comme il me lorgne!

CLOESTAN, *à Sans-ſouci.*

Morbleu! d'un coup de poing il faut que je t'éborgne!

SANS-SOUCI, *s'en allant.*

Serviteur.

SCENE VII.

CLOESTAN, STURGON, DAMIS, JACINTE.

STURGON.

ENTRE nous, perdez-vous le bon ſens?

CLOESTAN, *à Sturgon.*

Non.

STURGON, *mettant le doigt au front.*

Mais tous ces tranſports....

CLOESTAN.

Suffit; je vous entends;
Écoutez-moi.

STURGON.

Sur-tout....

CLOESTAN.

Ah! n'ayez point de crainte.

Vous trouvez en ma sœur de grands sujets de plainte ? Hem ?

STURGON.

Oui.

CLOESTAN.

Vous l'accusez de vous manquer de foi ?

STURGON.

Oui.

CLOESTAN.

Bref, qu'elle & Damis.... s'aiment ?

STURGON.

Qui, je le crois : De plus, qu'elle a pour lui beaucoup de complaisance.

DAMIS, *à Sturgon.*

Ah ! vous devez, Monsieur, perdre cette croyance.

STURGON, *en colere, à Damis.*

Écoutez, sans parler.

DAMIS.

Volontiers.

CLOESTAN, *à Damis.*

Je sais tout, J'en viens d'être informé de l'un à l'autre bout : Ma sœur, à votre égard, a pris soin de m'instruire.

STURGON, *à Cloestan.*

Que vous a-t-elle dit ?

CLOESTAN, *à Sturgon.*

Ce qu'elle avoit à dire.

STURGON, *après avoir mis le doigt au front, en le regardant.*

Mais ne ſaurai-je point...?

CLOESTAN.

Vous le ſaurez dans peu.
De ſa haine pour vous elle a fait un aveu.

STURGON.

De ſa haine ?

CLOESTAN.

Oui.

STURGON.

Pour moi, j'en ignore la cauſe.

CLOESTAN.

Il vous faut plus au long éclaircir de la choſe.
On ſait que vous avez, tout au moins, cinquante ans.

STURGON.

D'accord; mais ce propos eſt fort à contre-tems.

CLOESTAN.

Ma ſœur n'en a que vingt.

STURGON.

On n'en fait point de doute.

CLOESTAN.

Vous êtes quelquefois attaqué de la goutte.

STURGON, *montrant ſon front.*

Bon!

CLOESTAN.

Ma ſœur eſt jolie, & vous n'êtes pas beau.

STURGON.

Fort bien !

CLOESTAN.

Vous le ſavez.

STURGON.

Cela n'eſt pas nouveau.

CLOESTAN.

Être laid & goutteux, avoir cinquante années ;
De plus, avoir les dents à demi ſurannées,
Méchant air, l'abord bruſque, & l'aſpect rebutant ;
Un epoux tel que vous n'eſt pas fort ragoûtant.

STURGON.

Après.

CLOESTAN.

En peu de mots, voilà votre figure.

STURGON.

Je comprends aiſément que vous voulez conclure
Que je dois, par moi-même, être aſſez convaincu
Qu'on a grande raiſon de me faire cocu.

CLOESTAN.

Vous devez vous connoître, & vous rendre juſtice.

STURGON.

Que ſert de déguiſer ? je vois votre artifice.

CLOESTAN.

Pour moi, j'agis ſans art & ſans déguiſement :
J'ai fait votre portrait aſſez naïvement ;
Et, ſi j'en ſavois plus, j'en dirois davantage.

STURGON.

Pour vous, vous croyez être exempt du cocuage :
Votre mine & votre air vous mettent à couvert.

CLOESTAN.

Mon Dieu ! ne raillez point ; la bonne mine y ſert :
Mais, quand je le ſerois, je prendrois patience ;
Même je paſſerois les choſes ſous ſilence.
Il eſt avantageux de fuir à le ſavoir,
De croire que ſa femme a ſoin de ſon devoir.
A quoi bon, là-deſſus, ſe donner tant de peine ;
Et ſe mettre le corps & l'eſprit à la gêne ?
Quand ce ſexe une fois a conclu ce deſſein,
Vouloir l'en empêcher, c'eſt travailler en vain.
Je trouve que ce mal eſt un mal ſans remede,
Qu'à cette deſtinée il faut qu'un époux cede ;
Et je tiens le plus fin, qui, loin d'en murmurer,
Sait qu'il l'eſt ſûrement, & feint de l'ignorer.

STURGON.

Suivant vos ſentimens, Monſieur notre beau-frere,
Vous eſtimez donc fort un cocu volontaire ?

CLOESTAN.

Quiconque en uſe ainſi, mérite un châtiment ;
Et je hais, dans un cœur, ce lâche ſentiment :
Mais lorſque, malgré nous, ce malheur nous arrive ;
Il faut....

STURGON.

Je vous entends ; il faut que chacun vive ;
Et que, loin d'éclater à ſa confuſion,
On ait, pour ſon honneur, de la diſcrétion.
Vous riez ! Là-deſſus, vous êtes un grand maître :
Si vous n'êtes cocu, vous méritez de l'être.
Ah ! ſi vos ſentimens ſont jamais bien connus,
Je vous verrai, morbleu ! le Syndic des cocus.

Pour

Pour moi, qui, ſur ce point, ai l'humeur chagrinante;
Qui n'ai pas, comme vous, l'ame fort indulgente,
Je veux que votre ſœur (ainſi je l'ai conclu)
Se paſſe, s'il lui plaît, de me faire cocu;
Sinon, je vous la rends, ſans tarder davantage.

CLOESTAN.

On doit conſidérer une femme à ſon âge.

STURGON.

J'en demeure d'accord; mais elle doit ſavoir
Que je prétends auſſi qu'on faſſe ſon devoir.

CLOESTAN.

A faire auſſi le vôtre elle peut vous contraindre.

STURGON.

Elle n'a, là-deſſus, aucun lieu de ſe plaindre.

CLOESTAN.

Je ſais bien le contraire; & je n'ignore pas
Que certaine Lucrece a pour vous des appas;
Qu'elle aime votre argent, & non votre perſonne;
Qu'elle ſert à pluſieurs, même à qui plus lui donne;
Que tous les jours, enfin....

STURGON, *feignant de ne pas l'entendre, dit à ſa ſœur, qui s'entretient avec Damis:*

Ma ſœur, à mon avis,
Vous aimez à jaſer avec Monſieur Damis;
L'ardeur dont vous parlez, marque de la tendreſſe.

CLOESTAN.

Laiſſez cela, Monſieur; répondez ſur Lucrece.

STURGON, *feignant de ne pas l'entendre, à Jacinte.*

Tête-à-tête, au Couvent, parle-t-on ainſi bas?

JACINTE, *à Sturgon.*

Monſieur m'entretenoit ſur tout votre embarras.

STURGON, *de même.*

Non, à d'autres : votre air me fait aſſez comprendre
Que dans votre entretien vous y mêlez du tendre.

CLOESTAN.

Laiſſez-les ; répondez ſur ce que je vous dis.

STURGON, *de même.*

Sur l'amour, au parloir, ces gens ſont aguerris.
(*à Damis.*)
Hé ! laiſſez en repos nos femmes & nos filles :
Vous êtes....

DAMIS, *à Sturgon.*

Quoi, Monſieur ?

STURGON.

La peſte des familles.

JACINTE.

J'ignore, quant à moi....

STURGON, *à Jacinte.*

Quant à vous, je vois bien
Qu'en ſortant du Couvent, vous n'ignorez de rien.

CLOESTAN.

Mais, quand je parle aux gens, j'entends qu'ils me répondent.

STURGON, *à Jacinte.*

Je crains bien....

CLOESTAN, *le tirant par le bras.*

Mais, parbleu !...

STURGON, *à part.*

Les démons te confondent !

JACINTE.

Répondez à Monſieur, & n'appréhendez point.

STURGON.

Oh ! je vous veux, morbleu ! régler de point en point.
(*à Damis & à Cloeſtan.*) (*à Jacinte.*)
Sortez tous deux. Venez, que je vous entretienne.

CLOESTAN.

Mais....

STURGON, *à Cloeſtan.*

Mais adieu.

SCENE VIII, *& derniere.*

STURGON, CLOESTAN, NÉRINE, FLORIDE, DAMIS, JACINTE, LISE.

CLOESTAN, *à Sturgon.*

VOICI votre femme & la mienne.

STURGON, *à part.*

C'eſt le diable qui vient augmenter mon ſouci.

FLORIDE, *à Sturgon.*

Bon jour.

STURGON, *à Floride.*

Bon jour.

FLORIDE, *à Nérine.*

Ma ſœur, hé quoi! Jacinte ici?

JACINTE, *à Floride.*

Vous voyez.

NÉRINE, *à Jacinte.*

D'où vient donc?

JACINTE, *à Jacinte.*

Demandez-le à mon frere.

STURGON, *à Nérine.*

En êtes-vous fâchée?

NÉRINE, *à Sturgon.*

Oh! non; tout au contraire:
Elle ſait que je l'aime avec beaucoup d'ardeur.

STURGON.

De même que le frere, on peut aimer la ſœur.

NÉRINE.

De quoi vous plaignez-vous?

STURGON.

De votre peu d'eſtime.
Votre façon d'agir eſt-elle légitime?

NÉRINE.

J'agis aſſurément comme je dois agir;
Mais de honte, à leurs yeux, vous devriez rougir.

STURGON.

Votre impudence, enfin, m'étonne & me démonte.
Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi rougir de honte?
Qu'avons-nous fait de mal?

NÉRINE.

Je m'en rapporte à vous.

FLORIDE, *à Sturgon.*

Vous êtes, ſans mentir, un agréable époux!

STURGON, *à Floride.*

Moi?

FLORIDE.

Oui, vous.

STURGON, *après avoir un peu rêvé.*

Serviteur; car il faut que je ſorte.

FLORIDE, *l'arrêtant.*

Vous ne ſortirez pas; je vais fermer la porte.

STURGON.

Pourquoi donc m'enfermer? que veut dire cela?

FLORIDE, *après avoir fermé la porte.*

On ne ſortira pas, ſans qu'on nous diſe holà:
J'ai la clef.

CLOESTAN & DAMIS *rient.*

STURGON, *les ayant regardés tous, à Cloeſtan qui rit.*

Vous riez! Je ſuis donc ridicule?
Courage.

DAMIS, *à Sturgon.*

Quant à moi, n'ayez aucun ſcrupule;
Il eſt vrai que je ris; mais je ris ſans deſſein.

STURGON, *à Damis.*

Hé, morbleu! ſur ce ris, c'eſt s'excuſer en vain.
Riez, ſi vous voulez, juſqu'à perte d'haleine:
Vous pouvez en crever, ſans que j'en ſois en peine.

CLOESTAN.

On doit bien m'excuſer ; car je ris malgré moi.

STURGON, *à Cloeſtan.*

J'entends ; votre ris eſt un ris de bonne-foi.

CLOESTAN.

Comment s'en empêcher ? il eſt preſque impoſſible.
(*Il rit plus fort.*)

STURGON.

Ah ! je ne croyois pas avoir l'air ſi riſible.
Je vois qu'à mes dépens chacun ſe divertit.
Parbleu ! juſqu'à pâmer notre beau-frere rit :
Que j'aurois de plaiſir, s'il en étoit malade !
Mais c'eſt pouſſer, enfin, un peu loin l'algarade.

CLOESTAN.

On ne rit pas de vous ; n'ayez point de ſoupçon.

FLORIDE, *à Sturgon.*

Il faut ceſſer de rire, & parler tout de bon.

STURGON, *à Floride.*

Ah ! de vous écouter j'aurai la patience.

FLORIDE.

Savez-vous, dites-moi, faire la différence
D'une femme jolie & d'un époux mal fait ?

STURGON.

Sans doute.

FLORIDE.

De tous deux c'eſt-là votre portrait

STURGON.

Pardi ! vous m'endormez de toutes les manieres ;

Vous irez, je m'attends, juſques aux étrivieres.

FLORIDE.

A parler franchement, vous mériteriez pis.

STURGON.

Ah! l'on n'en croira pas, peut-être, votre avis.

FLORIDE.

Vraiment, il fait beau voir qu'un homme de votre âge,
Dont la femme eſt enfin, jeune, bien faite & ſage,
Aille porter ailleurs ce qui ne ſuffit pas
Pour faire à ſon épouſe un modeſte repas!
Si Monſieur mon époux me faiſoit telle injure,
Je pourrois m'en venger, & même avec uſure.

CLOESTAN, *à Floride.*

Je vous dois, là-deſſus, un grand remerciement.

FLORIDE, *à Cloeſtan.*

C'eſt à vous d'y ſonger; je parle franchement.

LISE, *bas à Cloeſtan.*

Monſieur, quittez Lucrece; ou....

CLOESTAN, *bas à Liſe.*

Paix.

LISE, *de même.*

Je ſuis diſcrete.

FLORIDE.

Je vois qu'à ce propos, votre langue eſt muette;
Craignez quelque accident dont vous ſeriez marri.
La femme ſuit ſouvent l'exemple du mari.

STURGON, *à part.*

Ah! ſi ma femme en tout a ſuivi mon exemple,

J'en ai ma fourniture à deux doigts de la temple.

FLORIDE, *à Sturgon.*

Que dites-vous tout bas?

STURGON.

Je dis ce que je veux.

FLORIDE.

Un galant comme vous n'eſt pas fort gracieux.

STURGON.

Eh! votre remontrance & me choque & me bleſſe.

FLORIDE.

On dit que vous allez chez certaine Lucrèce,
Où vous vous ruinez de beaucoup de façons.

STURGON.

Oh! je ne ſuis plus d'âge à prendre des leçons:
J'y vais quand il me plaît.

NÉRINE.

Il faut que je m'explique.
Puiſque l'on me préfere une femme impudique,
Qu'on me mépriſe ainſi, je veux, dès aujourd'hui,
Sans perdre un ſeul moment, me ſéparer de lui.

FLORIDE, *à Nérine.*

Patience; tout doux.

NÉRINE.

Non, non; il faut qu'il ſache
Que je n'eus, de ma vie, une ame baſſe & lâche;
Que, malgré ſes mépris, je chéris trop l'honneur.
Il croit que Damis m'aime; il en veut à ſa ſœur;
Ils s'entr'aiment tous deux d'une amour mutuelle.

STURGON, *à Damis.*

Quoi! vous aimez ma ſœur?

DAMIS, *à Sturgon.*

Je ſoupire pour elle;
Et je brûle, Monſieur, de me voir ſon époux.

NÉRINE, *à Sturgon.*

Vous voyez! mais, enfin, pour me venger de vous;
Je crus, à dire vrai, qu'un peu de jalouſie
Vous pourroit de Lucrece ôter la fantaiſie;
Damis, ſans y penſer, ſervit à mon deſſein:
Mais, puiſqu'à vous guérir je me tourmente en vain,
Il faut vous laiſſer libre avec votre Lucrece,
Lui donner, ſans raiſon, toute votre tendreſſe;
Auſſi-bien, de dépit mon eſprit combattu
Ne vous répondroit plus de toute ma vertu.

STURGON, *regardant ſa femme.*

Houf! houf!

FLORIDE, *à Sturgon.*

A ces diſcours que pouvez-vous répondre?

STURGON.

Chercher à m'excuſer, c'eſt vouloir me confondre.
J'ai tort, je le confeſſe. Ah! mignonne, pardon.
Hon! devois-je trahir cet aimable Bouchon?
Non, dans mon procédé, je ne ſuis qu'un infâme;
Je ne mérite pas une ſi belle femme....
(*Il l'embraſſe à pluſieurs repriſes.*)

FLORIDE.

Vous pourriez l'étouffer, de tant la rebaiſer.

STURGON.

Morbleu! je veux tout faire, afin de l'appaiſer.

Me pardonnes-tu pas, dis-moi, chere mignonne ?

CLOESTAN, *à Sturgon.*

Par ſes yeux radoucis, je vois qu'on vous pardonne.

STURGON.

Non ; je veux de ſa bouche entendre mon arrêt.
Vas, crois qu'à t'obéir je ſerai toujours prêt.
(*Il la rembraſſe.*)

NÉRINE.

Par votre repentir, je vous rends ma tendreſſe ;
Mais à condition de ne plus voir Lucrece.

STURGON.

Si je la vois jamais, puiſſent tous les malheurs
M'accabler, à tes yeux, des plus vives douleurs !

NÉRINE.

Si votre ſerment tient, je ſuis trop ſatisfaite.

STURGON.

Bon. Je donne à ma ſœur l'époux qu'elle ſouhaite.
(*à Jacinte.*)
Damis te plaît-il ? dis.

DAMIS, *à Jacinte.*

Madame, répondez.

JACINTE, *à Sturgon.*

J'avouerai qu'il me plaît, ſi vous le demandez.

STURGON.

Le Couvent & le Monde ont grande intelligence ;
Je vois qu'on n'y vit pas toujours dans l'abſtinence.
Damis, je vous la donne, & même de grand cœur.

DAMIS, *à Sturgon.*

Ce doux conſentement fait mon plus grand bonheur.

STURGON, *à tous.*

Puiſqu'en bonne amitié la raiſon nous raſſemble,
Pour finir la journée, il faut ſouper enſemble.

FLORIDE.

J'en demeure d'accord.

CLOESTAN.

Et moi, je le veux bien.

STURGON, *à ſa femme.*

Mignonne, qu'en dis-tu ?

NÉRINE.

Je ne m'oppoſe à rien.

STURGON.

Je veux, pour achever ce jour avecque joie,
Me donner, tout ce ſoir, à la débauche en proie.
Oublions le paſſé, banniſſons le chagrin.
Entrons. Liſe....

LISE.

Monſieur ?

STURGON.

Viens ſonger au feſtin.

LISE.

J'y vais. Mais, en allant, je donne avis aux Belles
De ne traiter pas mieux leurs maris infideles ;
Qu'il eſt bon, là-deſſus, de les rendre jaloux,
Et que, par ce moyen, ils reviennent à nous.

Fin du Tome ſecond.

APR 2 1 1922